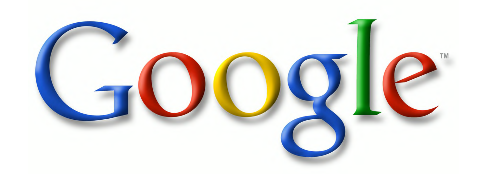
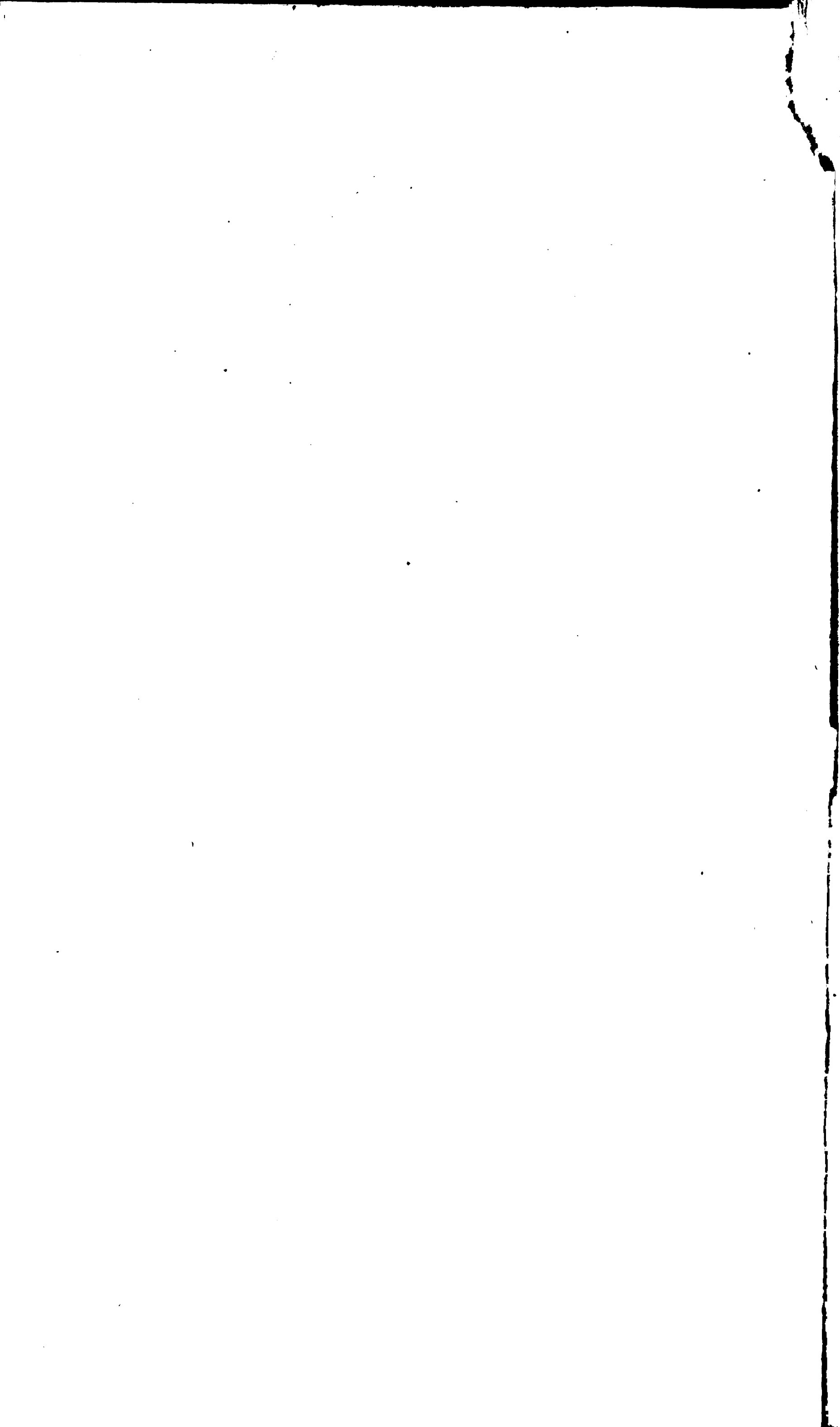


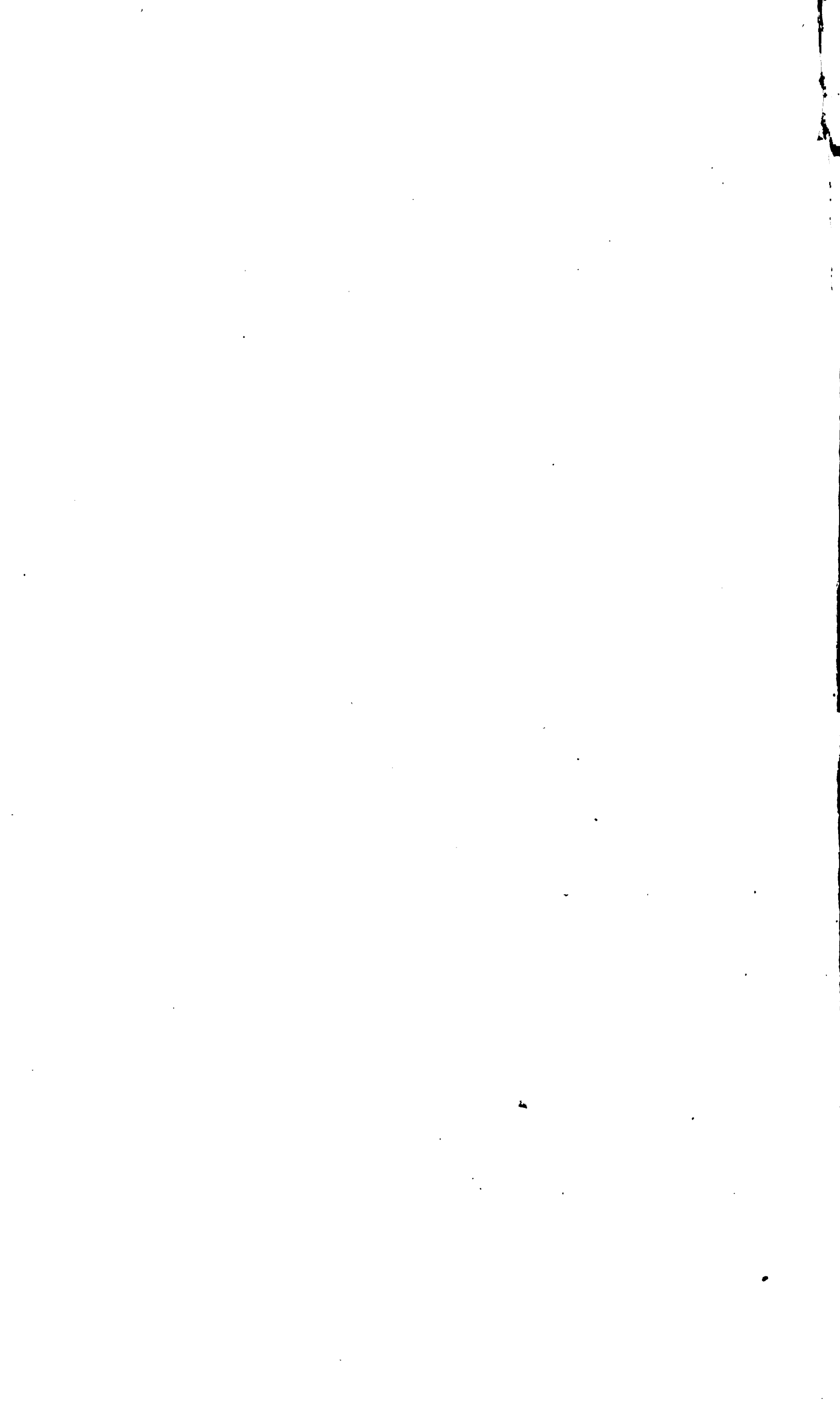












VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR HENRI TERNAUX.- Compans.



NARRATION

DU PREMIER VOYAGE

DE NICOLAS FEDERMANN LE JEUNE, D'ULM.

HAGUENAU. — 1557.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

BELLE ET AGRÉABLE NARRATION

DU PREMIER VOYAGE

DE

NICOLAS FEDERMANN LE JEUNE, D'ULM,

AUX

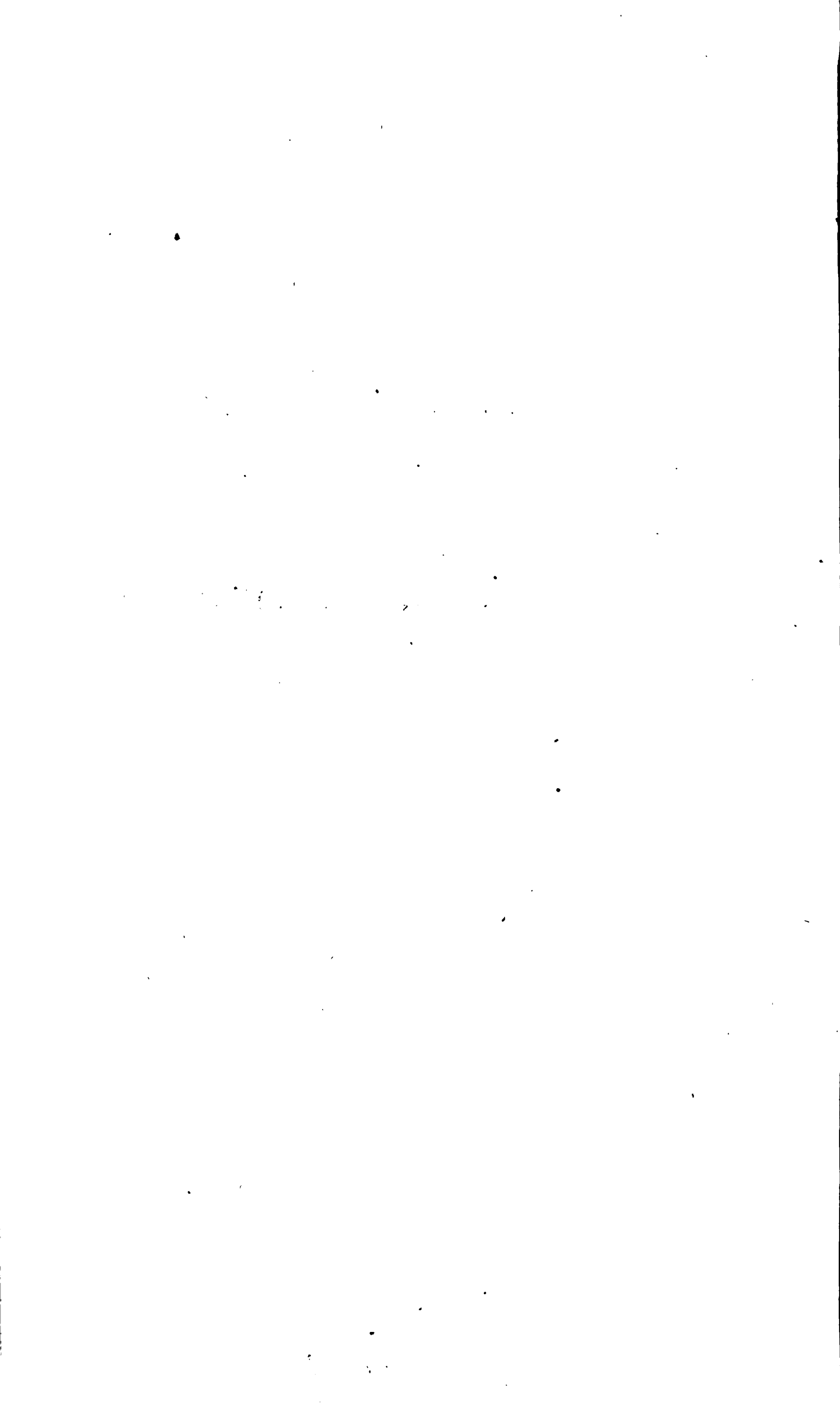
INDES DE LA MER OCÉANE,

ET DE TOUT CE QUI LUI EST ARRIVÉ DANS CE PAYS
JUSQU'A SON RETOUR EN ESPAGNE,

ÉCRITE BRIÈVEMENT, ET DIVERTISSANTE A LIRE.

✻

HAGUENAU. — 1557.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Dès que la nouvelle des découvertes de Colomb fut parvenue en Espagne, tous les hommes aventureux voulurent s'élancer sur les traces de ce grand navigateur. En 1498 il avait reconnu la Terre-Ferme, et bientôt après Alphonse de Ojeda parcourut presque toute cette côte. A peine ce dernier avait-il quitté l'Epagne, que Pedro Alonso Niño, natif de Palos ou de Moguer, s'étant associé avec un certain Guerra, de Séville, arma un bâtiment, et se dirigea aussi vers la province de Terre-Ferme. Ils débarquèrent du côté de Paria, où ils chargèrent du bois de teinture; puis aux îles de Margarita et Cubagua, où les naturels leur donnèrent une grande quantité de perles en échange des bagatelles d'Europe. Ils découvrirent les salines d'Araga, et s'avancèrent toujours en côtoyant jusqu'à un village indien

nommé Coriana, sur l'emplacement duquel est bâtie aujourd'hui la ville de Coro (1).

Ils trouvèrent toute cette côte habitée par des peuples nombreux, qui les reçurent avec l'extrême bienveillance que Christophe Colomb, à son premier voyage, avait éprouvée chez les habitants des Lucayes, et qui leur fournirent des vivres en abondance. Mais, quand ces voyageurs voulurent passer au-delà, ils rencontrèrent des nations plus sauvages, dont les démonstrations guerrières les empêchèrent de débarquer : ils remirent donc à la voile, emportant cent cinquante marcs de perles de la plus grande beauté, et ils arrivèrent dans un port de Galice, le 6 février de l'an 1500, après deux mois de traversée.

Cependant, comme on ne trouvait pas dans ce pays une quantité de métaux précieux assez grande pour rassasier la cupidité des Espagnols, ils ne cherchèrent pas, dans les premières années, à y fonder un établissement durable. Quand la famine et les mauvais traitements eurent détruit la plus grande partie de la population d'Haïti, et qu'on commença à manquer d'esclaves pour travailler aux mines, des vaisseaux partis de cette île se rendirent sur divers points de la Terre-Ferme, et enlevèrent tous les Indiens qui leur tombaient sous la main, pour les mener vendre à Saint-Domingue, où ces malheureux périssaient par milliers.

Enfin l'abus devint si grand, que l'audience de Saint-Domingue, bien qu'elle n'ait jamais témoigné

(1) Simon, *Noticias de Tierra-Firme*, *noticia* 1, cap. XV.

beaucoup d'intérêt pour les malheureux Indiens qu'elle devait protéger, crut cependant devoir y mettre un terme, et elle envoya dans cette province Juan de Ampies, en qualité de gouverneur, pour y fonder un établissement et protéger les naturels.

Ampies partit donc avec un vaisseau et soixante hommes : il alla débarquer à la pointe de Coriana, en 1517, et fit alliance avec Mannaure, principal cacique des Caquetios qui habitaient cette province. Ses sujets le révéraient comme un dieu, tous les caciques des environs lui payaient un tribut, et il ne sortait jamais que porté sur les épaules des principaux de sa nation.

Mannaure alla au-devant d'Ampies et de ses compagnons, avec une suite nombreuse, lui fit des présents considérables et contracta une alliance avec eux. Alliance si respectée des Indiens, dit le père Simon, que, malgré les mauvais traitements et les cruautés des Espagnols, ils n'ont jamais pu se décider à la rompre. Ampies bâtit dans cet endroit une ville, nommée Coro, qui fut bientôt très-peuplée par un grand nombre d'aventuriers espagnols attirés de tous côtés par le bruit des richesses de ce pays (1).

On apprit promptement en Espagne la fondation de ce nouvel établissement. A. Dalfinger et G. Seyler, qui étaient à Madrid les agents des Welser, riches négociants d'Augsbourg, obtinrent de Charles V, qui leur avait souvent emprunté de l'argent,

(1) Oviedo y Baños, *Hist. de Venezuela*, cap. III; Simon, *Not.* II, cap. I.

dans des moments de nécessité, la concession de cette province en faveur de leurs maîtres, pour en faire la conquête à leurs frais, aux conditions suivantes. Ils s'obligeaient à équiper quatre vaisseaux, à emmener trois cents Espagnols, et, à construire deux villes et trois forteresses dans les deux années qui suivraient leur arrivée. Ils devaient en outre envoyer dans ce pays cinquante mineurs allemands pour perfectionner l'extraction du minerai. L'empereur leur concéda tout le territoire qui se trouve entre la province de Sainte-Marthe et le cap de Maracapana, leur abandonna les quatre cinquièmes de son *quint* sur l'or et l'argent, et leur donna en toute propriété douze lieues carrées de terrain à prendre où ils voudraient. Il leur permit en outre de réduire en esclavage tous les Indiens qui essaieraient de leur résister. Charles V venait d'abandonner à la même époque la province de Sainte-Marthe à don Garcie de Lerma, gentilhomme de sa maison : celui-ci convint avec les Welser d'agir de concert avec eux, et de se porter secours dans l'occasion : on lui donna le commandement de la première expédition, qui se composait de trois vaisseaux.

Les Welser nommèrent pour gouverneur et pour lieutenant du gouverneur, Ambroise Dalfinger et George Seyler, qui depuis longtemps les avaient bien servis. Ces derniers arrivèrent en 1528, et présentèrent à Ampies l'ordre de l'empereur, de leur remettre le commandement. Celui-ci, forcé d'obéir, et se voyant si mal récompensé de ses services, se retira à Saint-Domingue, où il mourut de chagrin peu de

temps après : le roi d'Espagne lui avait cependant concédé en dédommagement les îles de Curaçao, d'Oruba et de Bonayre, dont ses descendants jouissaient encore un siècle plus tard (1).

Les Welser étaient peut-être alors les plus riches négociants du monde; ils avaient avancé à Charles V près de cinq tonnes d'or, et à l'époque où ils envoyaient une armée à leurs frais pour conquérir le Venezuela, ils expédiaient des vaisseaux aux Indes occidentales pour étendre leurs relations commerciales, et tâcher de découvrir les îles des Épices.

La fille de Barthélemi Welser chef de cette maison, la belle Philippine, épousa secrètement l'archiduc Ferdinand, fils de Ferdinand, roi de Bohême, depuis empereur, et neveu de Charles V, et la puissance des Welser était telle, que Charles n'osa faire rompre le mariage.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire de la domination des Allemands dans le Venezuela, domination qui dura environ 26 ans. On en trouvera les détails dans Simon et dans les autres historiens espagnols; mais il règne dans les annales de leur établissement et de leurs premières entreprises, une grande confusion que la relation publiée aujourd'hui contribuera beaucoup à éclaircir. Il est assez naturel que les historiens espagnols, qui ignoraient entièrement la langue des conquérants allemands, aient confondu les noms et les époques, tandis que l'on peut compter sur l'exactitude d'un homme qui ra-

(1) Oviedo y Baños, cap. IV ; Simon, *noticia* III cap. I.

conte des événements dont il avait été témoin oculaire et dont il pouvait dire avec raison : *Quorum pars magna fui.*

Les historiens espagnols (1) ne parlent que d'une expédition d'Ambroise Dalfinger, celle où il aurait péri dans un combat contre les Indiens. Herrera, seul, le fait mourir à Coro; il résulte en effet de la relation de Federmann, qu'il revint dans cette ville, alla ensuite à Saint-Domingue, et retourna prendre possession de son gouvernement. J'ignore s'il y mourut, ou s'il tenta une seconde expédition dans laquelle il fut tué, ce qui me paraît le plus probable.

Les mêmes auteurs, qui ne disent pas un mot de la première expédition de Federmann, prétendent qu'à la nouvelle de la mort de Dalfinger il quitta Coro pour aller solliciter la place de celui-ci, tandis que l'on voit par sa relation, que Dalfinger était encore plein de vie quand notre voyageur s'embarqua pour l'Europe. Il me paraît plus probable qu'il se trouvait à la cour de Charles V lorsque la nouvelle de la mort du gouverneur arriva, et qu'il profita de cette circonstance pour obtenir sa nomination, en faisant valoir les services qu'il avait déjà rendus.

Les Welser se repentirent bientôt de la confiance qu'ils lui avaient accordée; ils le révoquèrent et nommèrent à sa place George de Spire, que Federmann se décida à accompagner en qualité de lieutenant. Ils arrivèrent ensemble à Coro en 1537,

(1) Oviedo y Baños, cap. x

et partirent bientôt après pour tenter de nouvelles découvertes vers le Sud. George de Spire devait prendre la route de l'est, Federmann celle de l'ouest; et ils devaient se réunir du côté de Barquisemeto. Mais celui-ci, qui ne cherchait qu'à se rendre indépendant, continua sa marche vers l'ouest. Après un voyage aussi pénible que dangereux, il pénétra dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, et s'avança jusqu'à Bogota, où, par le plus singulier des hasards, il rencontra Sébastian de Benalcazar et Quesada, qui y étaient arrivés, l'un par le Pérou et l'autre par la rivière de la Madeleine. Chacun élevait des prétentions sur cette province : ne pouvant s'accorder, ils convinrent de se rendre ensemble en Espagne pour faire juger leurs droits. Cependant Federmann ne devait jamais revoir l'Amérique; sa conduite vis-à-vis de son chef avait indisposé les Welser qui oublièrent tous ses services, et voulurent même lui intenter un procès; mais il mourut peu de temps après, abreuvé de dégoûts et de chagrins.

Nicolas Federmann, auteur de la relation que nous publions aujourd'hui, était natif d'Ulm en Souabe. Je n'ai pu trouver aucun détail sur sa vie avant son départ pour l'Amérique : il est facile de voir, par son ouvrage, que c'était un soldat expérimenté. Tous les historiens sont d'accord pour louer sa valeur et son habileté. Pendant le séjour qu'il fit en Europe entre ses deux expéditions, il écrivit la relation de la première et la laissa entre les mains de Jean Kiefhaber son beau-frère, bourgeois d'Ulm ; qui la fit imprimer à Haguenau en 1557. Il comptait en

donner une seconde à laquelle il renvoie plusieurs fois son lecteur; mais je n'ai aucune connaissance qu'elle ait été imprimée et j'ignore s'il l'a jamais écrite. Cette première relation elle-même est de la plus grande rareté, et je ne l'ai trouvée citée dans aucune bibliographie.

Sa relation, entièrement oubliée en Allemagne, n'a jamais été traduite dans aucune langue. Arnold, dans la vie de Marc Welser qui se trouve en tête des œuvres de ce célèbre négociant imprimées à Nuremberg en 1682, en fait mention d'après Crusius (*ann. Suev. p. III, lib. XI, cap. IV*); mais il paraît qu'il ne l'avait jamais vue lui-même, car il ne parle que de la seconde expédition et ne dit pas un mot de la première, qui est cependant la seule dont il soit question dans cet ouvrage. Il est probable que déjà à cette époque, il ne restait dans les archives de la famille des Welser aucun document sur le Venezuela, car Arnold en parle seulement d'après Jean de Laet; et la carte qu'il en donne n'est qu'une copie de celle qui se trouve dans le *Novus orbis*.

J'ai cherché autant que possible à déterminer dans mes notes la situation géographique des tribus dont parle Federmann; mais j'avoue qu'il y en a un grand nombre sur lesquelles je n'ai pu me procurer aucun renseignement, ce que l'inexactitude et la négligence ordinaire des historiens espagnols expliquent facilement.

DÉDICACE

DE L'ÉDITEUR ALLEMAND.

Au noble et puissant seigneur, Jean-Guillaume de Loubenberg, de Loubenbergerstain, seigneur de Bogeckh, conseiller de S. M. le roi des Romains, etc., mon gracieux seigneur.

CHER ET GRACIEUX SEIGNEUR,

J'AI appris que vous êtes non-seulement amateur et connaisseur des choses antiques, mais aussi des expéditions d'outre-mer faites de notre temps, et qui ont amené, par la grâce de Dieu, la découverte des nouvelles îles, appellées le Nouveau-Monde, où l'on trouve une quantité, d'or, de pierres fines,

d'épices et de bois précieux, ce qui prouve la grande bonté de Dieu envers le genre humain. Bien des choses sont encore cachées que nous découvrirons avant le jour du jugement, comme votre haute raison vous l'a sans doute appris avant moi.

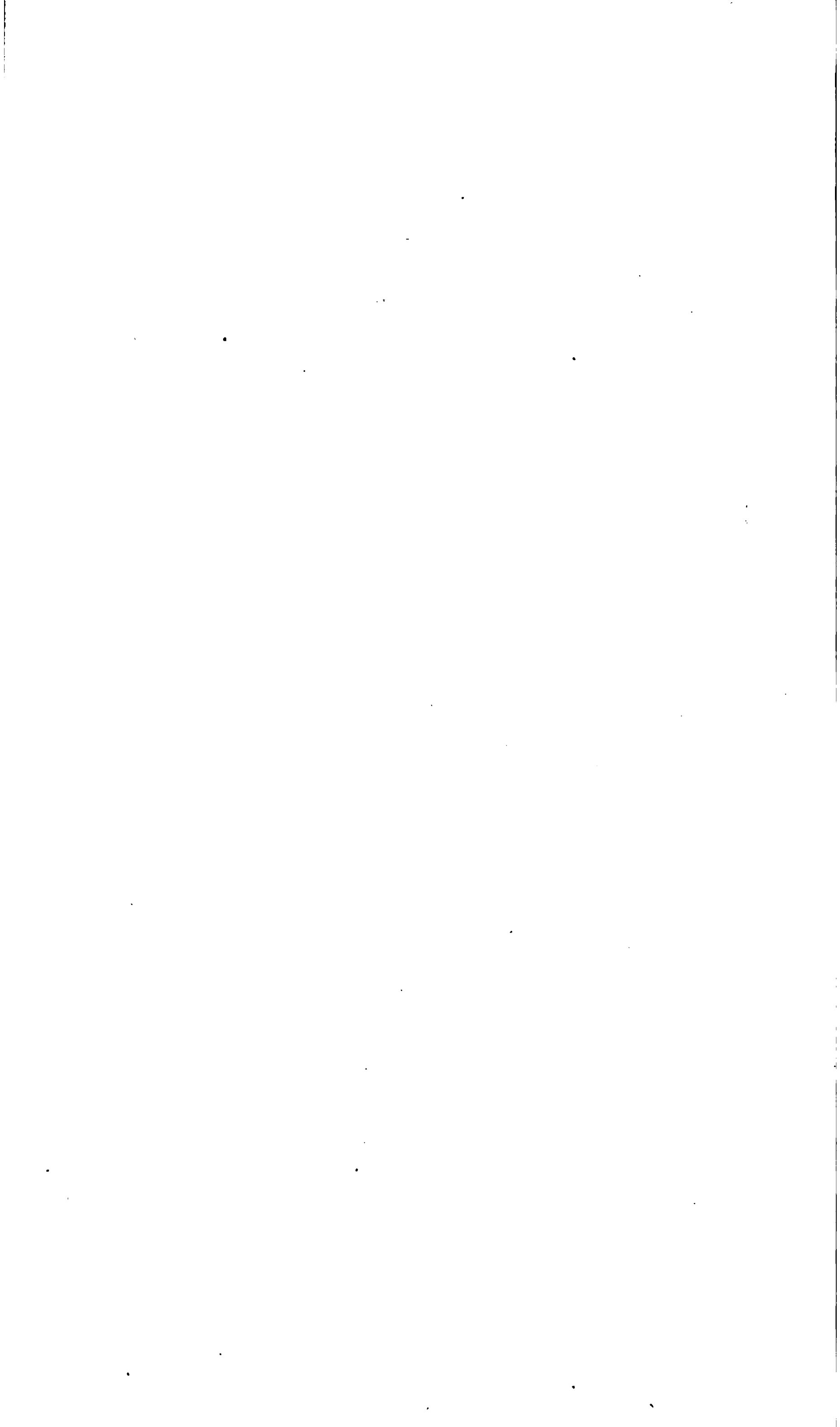
Quelques-uns de ceux qui ont vu le Nouveau-Monde, après avoir entrepris de pénibles et dispendieux voyages, ont publié de gros livres, dans lesquels on trouve des choses étonnantes. Feu mon beau-frère, Nicolas Federmann d'Ulm, qui deux fois a passé les mers, ayant fait écrire d'après les ordres de S. M. impériale la relation de son premier voyage par un notaire qui l'accompagna dans son expédition, l'a traduite en allemand, à la prière de plusieurs personnes. Sachant que votre seigneurie désirait la lire, j'ai pris la liberté de la lui dédier, comme à un admirateur et à un connaisseur

des merveilles de Dieu, dans tout ce qui est nuisible ou utile à l'homme, et je vous prie de l'agréer de la part d'un homme qui est disposé à vous servir en tout, vous et les vôtres.

Ulm, au mois de mai 1555.

Votre serviteur,

JEAN KIEFHABER, bourgeois d'Ulm.



RELATION

DE NICOLAS FEDERMANN.

CHAPITRE PREMIER.

—

Du départ de Nicolas Federmann le jeune pour les Indes. — De ce qui lui est arrivé dans ce voyage. — Des îles et des peuples qu'il a vus et observés : — De leurs mœurs et de leurs coutumes. — Des périls qu'il a courus, et des souffrances qu'il a éprouvées jusqu'à son arrivée dans la ville de Coro.

Le 2 octobre 1529, moi, Nicolas Federmann le jeune, d'Ulm, je m'embarquai à Saint-Lucar de Barrameda, port de la province d'Andalousie en Espagne. Je fus nommé, par M. Ulrich Ehinger, au nom de MM. Barthélemi Welser et compagnie, capitaine de cent vingt-trois soldats espagnols et de vingt-quatre mineurs allemands, que je devais conduire au pays de

Venezuela, dans la grande mer océane, et dont le gouvernement et la domination ont été cédés auxdits Welser, mes seigneurs, par sa majesté impériale. Je devais aussi aller au secours d'Ambroise Dalfinger, qui était gouverneur et administrateur de cette province. Après avoir lutté contre le mauvais temps, nous arrivâmes, vingt-huit jours après notre départ, dans une île nommée Lancerote, située à trois cents milles de l'Espagne (1), et l'une des sept îles qu'on appelle les Canaries: comme nous étions restés vingt-huit jours dans un voyage que l'on fait ordinairement en huit ou dix, l'eau commença à nous manquer, et nous fûmes obligés de relâcher pour en prendre.

Quoique cette île soit soumise au roi d'Espagne, il n'y a qu'une seule ville qui soit habitée par les chrétiens. Elle est située au levant, et s'appelle Lancerote, comme l'île. Mais les vents nous ayant empêchés de nous y

(1) Federmann compte en milles d'Allemagne, de 15 au dégré.

rendre, nous entrâmes dans un port situé au nord de l'île, et que l'on nomme Rabicon. D'après ce que nous avaient dit les marins du vaisseau, nous espérions y trouver de l'eau.

J'allai à terre avec dix hommes, dont quatre Allemands, ne me défiant de rien, car ce lieu est ordinairement inhabité. Mais Dieu et notre malheur voulurent qu'à cause d'une grande sécheresse, l'on eût permis aux Arabes de Barbarie qui demeurent sur la côte, à dix-sept milles en face de cette île, de venir y faire paître leurs chèvres et leurs chameaux. De là, ils font avec la Barbarie un commerce de lait, de bestiaux, de fromages, et payent, pour cette faveur, un tribut au gouverneur. Les Arabes étant donc venus, selon leur habitude, pour faire boire leurs bestiaux au port Rabicon, nous aperçurent, et nous prirent pour des Français; car, à cette époque, la France était en guerre avec l'Espagne; et la flotte française se tenait aux environs de ces

îles pour attaquer les vaisseaux qui allaient d'Espagne dans les Indes, et pour s'en emparer.

Ces Maures se réunirent sur une hauteur à dix pas de nous, au nombre d'environ quatre-vingts, et commencèrent, dans le moment où nous nous y attendions le moins, à nous jeter de grosses pierres, ce qui est leur manière de combattre la plus ordinaire, et ils y sont très-adroits. Ces barbares sont forts à la lutte, courent rapidement et sautent comme des cerfs. Ils nous firent beaucoup de dommage, blessèrent plusieurs des nôtres, et moi-même à la tête.

Nous fûmes bientôt obligés de céder et de nous disperser afin d'éviter les coups de pierre, car nous n'avions aucune arme pour pouvoir leur riposter de si loin. Nous cherchâmes alors à nous réfugier sur une colline en face d'eux; mais à peine avions-nous quitté la vallée, qu'ils commencèrent à nous poursuivre, et nous environnèrent de trois côtés. Après un

combat assez long, trois de mes hommes, dont deux Espagnols et un Allemand, furent tués, et tous les autres blessés. Outre le coup de pierre dont j'ai parlé, je reçus encore un coup d'épée et je fus fait prisonnier avec deux Espagnols. Deux autres Espagnols et deux Allemands prirent la fuite du côté du rivage, où la chaloupe qui nous avait amenés nous attendait. Les Arabes les suivirent jusqu'à la mer, en lançant, d'en haut, des pierres sur ceux qui se trouvaient dans cette embarcation. Ils blessèrent deux matelots, de sorte que ceux-ci ne purent rester près du rivage à la portée des pierres, ni recevoir à leur bord les quatre hommes dont j'ai parlé. Ces derniers furent donc obligés de se jeter à l'eau, et ne purent atteindre la chaloupe qu'avec bien de la peine : l'un d'eux, ayant été blessé par une pierre pendant qu'il nageait, ne fut sauvé par les autres qu'avec grand danger.

Les Arabes, qui nous avaient faits prison-

niers, nous tinrent cachés dans une caverne, craignant que ceux du vaisseau ne vinssent en force pour nous délivrer. Voyant qu'ils nous gardaient, dans l'intention d'obtenir une rançon, je leur proposai d'aller à bord du vaisseau pour m'entendre avec le capitaine, leur cachant que je l'étais moi-même, et je leur offris de laisser les autres en otage jusqu'à mon retour. Ils ne voulurent pas y consentir, mais ils me donnèrent la permission d'écrire, en ajoutant qu'ils feraient un signal au vaisseau pour qu'on vînt chercher la lettre, à condition, toutefois, que je n'indiquerais pas l'endroit où nous étions cachés, et que deux personnes seulement mettraient pied à terre.

Cela fut donc fait ainsi : deux hommes vinrent par mon ordre : l'un était un barbier pour panser nos blessures, et l'autre un Grec, qui, sachant la langue arabe, pouvait nous servir d'interprète. Je donnai aussi l'ordre au vaisseau de lever l'ancre pendant la nuit, de

faire voile vers le port des chrétiens, nommé Lancerote, et d'annoncer au gouverneur ce qui s'était passé, afin qu'il prît des mesures pour nous délivrer (1).

La nuit, je dis aux Arabes que le capitaine désirait savoir combien ils exigeaient pour notre rançon : après s'être longtemps consultés, ils demandèrent deux cents ducats pour chacun de nous. Mais voyant que nous trouvions la somme trop forte, et craignant, s'ils tardaient trop, que le gouverneur de l'île n'en profitât, ils finirent par déclarer qu'ils se contenteraient de deux cents ducats pour nous trois, ce que nous apprîmes par le moyen du Grec, notre interprète.

Le lendemain, quand ils se rendirent sur

(1) Aucun historien des Canaries, que je sache, ne fait mention de la présence des Maures dans ces îles ; c'étaient cependant bien des Maures et non des Guanches, comme on pourrait peut-être le supposer, puisque l'interprète arabe parvint à s'en faire comprendre.

le bord de la mer, croyant voir arriver la rançon que le capitaine devait leur envoyer, comme nous le leur avions fait entendre, ils trouvèrent que le vaisseau était déjà parti. Ils nous annoncèrent cette nouvelle, dont nous fîmes semblant d'être très-étonnés: après avoir feint d'en chercher quelque temps la raison, nous expliquâmes ce départ par un vent assez violent qui s'était élevé, et qui avait fait craindre au capitaine de rester dans un port qu'il ne connaissait pas, ajoutant que, probablement, il avait pris le large et reviendrait bientôt.

Le secours par terre que nous espérions se fit attendre plusieurs jours; enfin, les gens du gouverneur arrivèrent montés sur des chameaux, comme c'est l'usage de l'île. Ils nous tirèrent des mains des Arabes, et nous conduisirent devant leur maître, qui se nommait don Sanche d'Herrera (1). Il nous demanda

(1) Don Sanche d'Herrera était fils de don Diégo d'Her-

les détails de notre arrestation, et pourquoi nous avions abordé dans un endroit aussi peu fréquenté. Quand j'eus répondu à ses questions, il ordonna de saisir les Maures qui nous avaient attaqués, et de les amener devant lui, moins, je pense, dans le but de les punir, que pour se faire payer les dommages qu'ils nous avaient faits.

Le gouverneur me traita parfaitement bien, et me fit panser; c'est pourquoi je restai encore un jour chez lui afin de me soigner, ainsi que les autres blessés. Le

rera, comte de la Gomère, et l'un des principaux conquérants des Canaries, à la souveraineté desquelles il prétendait du chef de sa femme. Ce don Sanche, surnommé le Vieux, eut pour sa part les cinq douzièmes des revenus des îles de Lanzarote, de Fuerteventura, et des quatre petites îles d'Alegranza, Lobos, Graciosa et Santa-Clara. On sait très-peu de choses de son gouvernement : il mourut sans laisser d'héritier de sa première femme, doña Violante de Cervantes, nièce du cardinal de Cervantes, archevêque de Séville; et il eut de la seconde, doña Catalina Escobar de las Roelas, une fille, nommée doña Costanza, qui épousa son cousin, don Pedro Fernandez de Saavedra, et porta dans sa famille la propriété des îles de Lanzarote et de Fuerteventura. (Viera y Clavijo, *Hist. de Canarias*, lib. X, § II; Nuñes de la Peña, *Conquista de Canarias*, *lib.* I, *cap*. XI.)

lendemain je partis pour une île, nommée Lagomera, située à douze lieues de la première; j'y relâchai trois jours dans le but d'approvisionner le vaisseau de bois, d'eau et de viande, car c'est le port le plus commode que l'on trouve dans les sept îles appelées les Canaries, et même dans tout le voyage, et presque tous les vaisseaux y abordent.

De là je dirigeai ma route vers l'île de Santo-Domingo, qui est encore à treize cents milles de Lagomera; c'est pourquoi nous n'en approchâmes pas encore beaucoup dans le courant du mois de décembre 1529. Il est inutile de parler ici des autres îles que nous vîmes sur la route, puisque nous n'abordâmes à aucune. Cependant je dirai qu'après avoir quitté Lagomera, il faut faire neuf cents milles sans voir la terre. C'est le grand golfe de la mer océane; et l'on n'en connaît aucun autre dans le monde sur lequel on puisse naviguer si loin sans découvrir la

côte. Les Portugais, qui vont dans l'Inde et aux Moluques, font des voyages encore plus longs et plus dangereux; mais ils voient la terre au moins tous les huit jours.

J'arrivai enfin dans cette île qu'on appelle Spaniola (*Española*), la ville se nomme Santo-Domingo, elle est bien bâtie. Les rues en sont belles ainsi que les édifices. Elle a un bon port et un fort château, et quoique dans cette île, qui a cinq cents lieues de tour, il y ait beaucoup de villes et de bourgs habités par les chrétiens, Santo-Domingo est la principale et la plus belle. Il est inutile de parler des indigènes, car il y a quarante ans que cette île a été conquise par les chrétiens, et ils ressemblent en tout à ceux de Coro, dont je parlerai plus bas; ils sont nus comme eux et de la même couleur. Maintenant ils n'habitent pas un seul village qui leur appartienne, mais ils sont les esclaves des chrétiens, du moins le peu

d'entre eux qui existent encore, puisqu il n'y en a presque plus. De cinq cent mille habitants de toutes sortes de nations et de langues répandus dans l'île il y a quarante ans, il n'en reste pas vingt mille en vie, car il en est mort une grande quantité d'une maladie que l'on appelle *variole*, d'autres ont péri dans les guerres, d'autres dans les mines d'or, où les chrétiens les ont forcés de travailler contre leur habitude, car c'est un peuple faible et peu laborieux. Voilà pourquoi, dans un si court espace de temps, une si grande multitude s'est réduite à un si petit nombre (1). Cette île ainsi que toutes les villes et les bourgs qu'elle contient sont gouvernés par un tribunal royal, nommé *audiencia real*, qui siége dans la ville de Santo-Domingo.

(1) Tous les historiens du temps sont d'accord sur la rapidité avec laquelle les Espagnols dépeuplèrent l'île de Saint-Domingue. Quelques écrivains modernes, tels que Nuix (*Humanidad de los Espanoles en las Indias*), ont essayé de les justifier; mais on voit, par le rapport de Federmann, que certes on ne peut pas accuser de partialité en faveur des Indiens, que Las Casas n'a dit que la triste vérité.

Je trouvai dans ce port Sébastien Rantz d'Ulm, le facteur de messeigneurs les Welser, et j'y restai quinze jours pour me procurer tout ce qui était nécessaire à l'approvisionnement du vaisseau, pour continuer ma route vers le Venezuela. J'embarquai aussi dix chevaux; je levai l'ancre de nouveau, et je dirigeai ma route vers ce pays qui est éloigné de deux cents milles de Santo-Domingo. A la vérité, il n'y en a pas plus de cent cinquante en droite ligne, mais on ne peut suivre cette direction à cause des courants, qui sont si violents, que si l'on ne porte pas le cap bien plus haut qu'on ne veut aller, ils entraînent le vaisseau comme une rivière rapide. Nous restâmes neuf jours en mer, ce qui est beaucoup pour un trajet aussi court : cela provient, comme je l'ai dit, de l'incertitude de la navigation, et de ce qu'il n'y a que deux vents favorables. Nous arrivâmes en vue d'une île située à sept milles du Venezuela, et que l'on nomme Buy-

nari (1) : le pilote ou conducteur du vaisseau la prit pour une autre île, située plus loin et que l'on appelle Curaçao.

Trompés par le pilote, nous passâmes devant l'île, nous dirigeant droit vers la terre ferme, et pensant ainsi entrer dans le port de Coro, ce qui aurait été la bonne route si cette île avait été, comme nous le croyions, celle de Curaçao. Vers minuit, un des matelots remarqua trois feux que les Indiens avaient allumés pour pêcher, comme ils en ont l'habitude. Aussitôt que notre pilote les vit, il fut très-effrayé, s'apercevant qu'il s'était approché trop près de la terre, et que l'île que nous avions vue n'é-

(1) Il doit y avoir ici une erreur, et Federmann a probablement confondu l'île de Bonayre, qu'il nomme Buynari, avec celles de Curaçao ou d'Aruba; car la première se trouvant plus au vent, il n'aurait eu aucune difficulté à gagner de là Coro : elle est d'ailleurs assez éloignée du continent; tout ce qu'il en dit se rapporte au contraire très-bien à l'île d'Aruba, qui est sous le vent de Coro, et beaucoup plus près de terre que les deux autres; c'est aussi précisément en face de cette première île que se trouve la province que Laet et Alcédo nomment Paragoana, et dont il est question plus bas.

tait pas celle qu'il croyait; en effet nous n'aurions pas découvert sitôt la côte du Venezuela. Il fit à l'instant virer de bord et dirigea sa route de l'autre côté jusqu'au point du jour. Alors on put découvrir le pays, ce qui était bien nécessaire; car si les Indiens n'avaient pas allumé les feux, comme ils le firent par la providence de Dieu, et si, ne les ayant pas vus, nous avions continué la même route, pas un seul de nous ne se serait sauvé; puisqu'il n'existe dans ces parages, ni port ni baie, et que toute la côte est pleine de rochers ou de bas-fonds sur lesquels le vaisseau aurait touché, et nous nous serions tous noyés.

Mais, quand, par un avertissement de Dieu, nous eûmes évité ce danger et découvert la terre le lendemain matin, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous étions éloignés de vingt-six lieues de la véritable entrée du port de Coro, et que nous ne pouvions y arriver en aucune manière

de l'endroit où nous étions, car, ainsi que je l'ai dit, la mer coule comme une cataracte, et le vent soufflait du sud, comme d'ordinaire, et par conséquent ne nous permettait pas de nous diriger vers l'est. Préférant alors de deux maux le moindre, et voyant qu'il était nécessaire que le vaisseau retournât à Santo-Domingo, je résolus d'éviter au moins les frais énormes que m'auraient occasionnés les cent quarante-sept hommes que j'avais à bord, si je les avais emmenés avec moi. Je quittai donc le vaisseau à environ une demi-lieue de la terre, dans l'endroit le plus sûr que nous pûmes trouver le long de cette côte, et je sautai avec dix autres dans la chaloupe; c'est ainsi qu'on nomme le petit bateau qui sert pour aller à terre. Nous étions bien armés; nous allâmes débarquer dans l'endroit où nous crûmes qu'il serait le plus difficile aux Indiens de nous apercevoir; pensant qu'ils viendraient la nuit suivante pêcher où nous les avions vus la veille, et que

nous pourrions les surprendre et savoir d'eux où nous nous trouvions. Nous ignorions entièrement si ces Indiens étaient soumis ou non au gouverneur de Coro, et s'ils étaient amis ou ennemis des chrétiens. Mais nous ne pûmes pas attendre la nuit, car, ayant vu le vaisseau, ils se fortifièrent dans leur village, croyant qu'on venait pour les enlever dans l'intention de les vendre à Santo-Domingo, comme cela arrive quelquefois.

Voyant donc que nous ne pouvions pas mettre notre projet à exécution, nous nous décidâmes à envoyer deux d'entre nous dans l'intérieur du pays, le plus secrètement possible, pour découvrir et examiner le village des Indiens, et savoir par ce moyen quel était le chemin qui y conduisait pour nous y rendre en force suffisante, afin d'obtenir d'eux de gré ou de force qu'ils nous conduisissent à Coro. C'est ainsi qu'on appelle la ville où résident le gouverneur et les chrétiens, et que l'on vient de fonder.

Je leur ordonnai, dans le cas où ils rencontreraient un ou deux indigènes, de s'en emparer et de me les amener, dans l'espérance d'apprendre d'eux, par un interprète que j'avais avec moi, tout ce que je voulais savoir.

Je fis débarquer la nuit même tous les hommes qui n'étaient pas nécessaires à bord, ainsi que les chevaux et des provisions pour trois jours et nous nous tînmes prêts à marcher.

A cinq milles de l'endroit où nous avions abordé, mes deux émissaires découvrirent un hameau composé seulement de trois maisons, ils attendirent toute la nuit dans l'espérance que quelqu'un s'en éloignerait et qu'ils pourraient le surprendre et me l'amener. Cela n'arriva pas cette nuit-là; mais le matin ils virent une Indienne qui sortait pour aller puiser de l'eau à quelque distance et ils se mirent à la suivre. Comme ils se disposaient à l'emmener, elle leur dit en langue espagnole, qu'elle savait un peu, qu'au-

trefois elle avait été vendue à Santo-Domingo, mais que le facteur de S M. Jean de Ampies, qui fut le premier gouverneur et propriétaire de ce pays, l'avait rachetée et rendue à la liberté et à sa patrie, dans le but de disposer les naturels en faveur des Espagnols. Cette femme leur demanda pourquoi ils la faisaient prisonnière, puisqu'elle et tous les Indiens de cette province, nommée Paragnana (*Paragoana*) étaient les amis des chrétiens.

Mes gens la remirent alors en liberté et allèrent avec elle à sa maison, où ils trouvèrent environ seize indigènes, hommes et femmes. Ils leur firent expliquer par cette indienne quel était le but de leur voyage, ajoutant qu'ils étaient venus à bord du vaisseau qui était en vue, qu'ils désiraient bien se rendre à Coro, et ils demandèrent des guides.

Le chef du village ordonna alors à deux Indiens de les accompagner; et, le troisième jour de bonne heure, ils arrivèrent

où nous étions. Je me mis aussitôt en marche pour Coro : nous fîmes halte ce jour-là auprès d'une source située à environ deux lieues de l'endroit où nous avions débarqué.

Le lendemain, nous arrivâmes au hameau dont j'ai parlé, et nous trouvâmes les habitants qui nous attendaient avec une quantité d'excellents poissons dont ils ont en abondance, ainsi que toutes sortes de vivres : ils nous firent une excellente réception. Nous y passâmes la nuit, et nous expédiâmes quelques Indiens au gouverneur de Coro : il était absent, mais il avait laissé à sa place son lieutenant Luis Sarmiento. Nous envoyâmes aussi au village que nous devions traverser pour faire préparer des provisions. Nous continuâmes notre route, et le lendemain, très-avant dans la nuit, nous parvînmes à un village appelé Miraca : nous y fûmes très-bien reçus, et nous y trouvâmes tout ce qui nous était nécessaire. Nous nous y reposâmes un jour, car plu-

sieurs de mes gens ne pouvaient plus marcher, ayant fait plus de six milles sans trouver de l'eau, sur un sable brûlant, le long de la mer. Vers midi nous vîmes arriver ceux que le gouverneur de Coro avait envoyés pour nous aider dans notre route.

Voyant donc que mes gens étaient hors de tout danger et pour ainsi dire arrivés, je confiai le commandement à George Ehinger, qui était venu avec moi de Santo-Domingo, en lui enjoignant de se mettre avec sa troupe sous les ordres du gouverneur et de son lieutenant; et je partis pour retourner au vaisseau, ce qui était pour moi de la plus grande importance; car il était richement chargé, et dans un grand danger. Je ne mis qu'un jour et une nuit à faire, à cheval, le chemin qui nous avait coûté trois journées de marche.

Le 15 juin, à deux heures après minuit, nous mîmes à la voile pour prendre la vraie route du port de Coro, qu'il était impossible

d'atteindre de Paragnana où nous étions. Avec l'aide de Dieu, nous arrivâmes à Santo-Domingo au bout de six jours, mais nous restâmes en dehors du port, dont l'entrée est un peu dangereuse. N'ayant rien à faire dans cette ville, je fis descendre un homme dans la chaloupe, et je l'envoyai dans un port de l'île Acua, qui est à environ vingt-cinq lieues de la capitale, avec ordre de s'y rendre le plus tôt possible, et de remettre mes lettres à Sébastien Rentz. Celui-ci arriva bientôt avec une caravelle, dans une île nommée Xabona (*Saona*), à trente milles de Santo-Domingo, où j'attendais, non pas lui, mais l'homme que j'avais envoyé. Il m'apporta toutes sortes de provisions; et j'y restai encore seize jours, attendant le vent et l'occasion pour pouvoir partir pour Coro.

De là je me rendis à une île appelée San-Juan (*de Porto-Rico*), qui est éloignée de cinquante milles de Xabona, et j'y entrai dans un port nommé San-Germano, qui

est habité par des chrétiens. Je pris à mon bord autant de chevaux, de bœufs et de moutons que j'en pus placer dans l'espace laissé vacant par les gens que j'avais débarqués au Venezuela.

Après avoir séjourné quelques jours dans cette île, je me remis en route, accompagné d'un autre vaisseau qui appartenait aussi à messeigneurs les Welser, et qui m'avait rejoint à San-Germano, je puis me dirigeai vers le Venezuela. Le 8 juin, que Dieu en soit loué, nous entrâmes heureusement dans le port de Coro, après avoir passé six mois, depuis le jour où j'étais parti de San-Lucar de Barrameda en Espagne, jusqu'à celui où j'étais arrivé à Coro, c'est-à-dire du 2 octobre 1529, jusqu'au 8 mars de l'année suivante 1530.

CHAPITRE II.

Comment Nicolas Federmann se comporta à son arrivée dans la ville de Coro, pendant l'absence du gouverneur Ambroise Dalfinger. — Avec quelle pompe et quelles démonstrations de respect, lui et Hans Seissenhoffer reçurent le gouverneur à son retour.

Quand j'arrivai à Coro, je n'y trouvai pas le gouverneur : il était parti depuis huit mois pour faire une expédition dans l'intérieur, et l'on n'en avait eu aucune nouvelle depuis-lors. Pendant l'absence de ce gouverneur, nommé Ambroise Dalfinger, le pays

était sous les ordres de Luis Sarmiento, son lieutenant. Mais après que le vaisseau sur lequel j'étais venu fut déchargé, et que je l'eus expédié, le 22 mars de cette même année, pour aller à Santo-Domingo, et de là en Espagne, il arriva une flottille de trois navires, que messeigneurs les Welser avaient envoyés de Séville au Venezuela, afin qu'un de leurs agents, nommé Hans Seissenhoffer, prît le commandement du pays. On craignait à Séville qu'Ambroise Dalfinger ne fût dans une position très-critique, que les Indiens n'eussent empêché son retour, puisque, comme je l'ai dit, il y avait si longtemps qu'on n'avait entendu parler de lui, et que le lieutenant qu'il avait laissé à sa place, et qui était un Espagnol, ne se fût plus occupé de ses propres intérêts que de ceux des Welser.

Le susdit Haus Seissenhoffer fut donc reconnu par les facteurs, les trésoriers, les autres employés royaux, les troupes et le reste

de la population, comme gouverneur de la province, et on lui prêta serment en cette qualité. Le lieutenant qu'Ambroise Dalfinger avait laissé, fut aussi remplacé, et jexerçai ses fonctions jusqu'au moment où Hans Seissenhoffer se démit de sa charge. Quinze jours après qu'il en eut pris possession, nous vîmes arriver le premier gouverneur, Ambroise Dalfinger, qui était absent depuis huit mois, comme je l'ai dit, et dont nous étions si inquiets, que nous n'espérions plus son retour. Seissenhoffer et moi, nous allâmes audevant de lui, jusqu'à un demi-mille de la ville de Coro, avec toute la troupe à pied et à cheval, et nous le reçûmes, au son des tambours et des trompettes, sous une tente, où l'on chanta le *Te Deum*: après y avoir déjeûné, nous reprîmes la route de Coro. Cet Ambroise Dalfinger avait traversé, pendant son voyage, beaucoup de pays étranges et inconnus: il avait perdu, soit dans les combats soit par les maladies, une centaine de ses compagnons. On

pourrait écrire beaucoup de choses de ces pays et de leurs mœurs; mais je ne veux pas le faire, ne les connaissant que par ouï-dire, et non pour les avoir vus moi-même, car je veux raconter seulement ce que j'ai vu de mes yeux et appris par ma propre expérience.

Ambroise Dalfinger étant donc de retour, plus heureusement qu'on ne l'avait espéré, Hans Seissenhoffer renonça à son titre de gouverneur et de capitaine-général qu'il avait porté par ordre de sa majesté impériale jusqu'au retour dudit Dalfinger, et il lui fit prêter serment par les troupes et par tous les habitants. Il se sentait dans une position assez fausse depuis le retour de l'ancien gouverneur: il renonça d'autant plus volontiers à sa charge, qu'il alla exécuter dans une autre partie des Indes une commission dont sa majesté impériale l'avait chargé.

Ambroise Dalfinger, de son côté, ne garda le commandement que jusqu'à la fin de juin

de 1530 : il partit alors pour Santo-Domingo. Outre les raisons qu'il pouvait avoir, il prit cette résolution pour aller se faire guérir d'une fièvre quarte, gagnée pendant son voyage, et qu'il ne pouvait pas faire traiter à Coro. Je devins donc de nouveau lieutenant du gouverneur et capitaine général : toute l'armée me reconnut comme tel et me prêta serment.

CHAPITRE III.

Commencement du voyage de Nicolas Federmann, de Coro dans l'intérieur du pays. — Les préparatifs du départ. — Ordre qu'il fait observer à ses soldats.

Me voyant donc dans la ville de Coro avec tant de monde, inutile et sans occupation, je me déterminai à entreprendre un voyage dans l'intérieur, vers le Midi ou la mer du Sud, espérant y faire quelque chose d'avantageux. Je fis donc mes préparatifs, et le mardi 12 sep-

tembre 1530 je me mis en route avec cent dix Espagnols à pied et seize à cheval, accompagnés de cent Indiens, du pays de la nation nommée Caquetios, qui portaient nos vivres et tout ce qui était nécessaire pour notre subsistance ou notre défense. Le premier jour, nous nous éloignâmes de trois milles de Coro. J'assis mon camp dans cet endroit : j'y restai le second et le troisième jour, et je m'occupai à établir un bon ordre parmi la troupe, pour pouvoir continuer notre voyage plus tranquillement et avec plus de sûreté. Je nommai aussi les capitaines et les autres officiers nécessaires; et le lendemain nous entrâmes dans le pays ennemi, occupé par les Indiens Xidéharas dont je vais décrire les mœurs et les coutumes.

CHAPITRE IV.

NATION DES XIDEHARAS (1).

De la nation des Xidéharas et de ses coutumes. — Comment Federmann fut reçu par le seigneur du pays et par les habitants qui lui offrirent des présents.

Avant d'arriver au premier village de cette nation, j'avais envoyé, un interprète nommé

(1) Je ne trouve aucune mention des Xidéharas, excepté dans

Cara Vanicero, et quelques Indiens alliés, pour prévenir de notre arrivée, et pour annoncer aux indigènes que nous venions avec des intentions amicales. Nous trouvâmes donc le cacique ou seigneur du village, qui nous attendait avec tous les habitants : ils nous offrirent à boire et à manger à leur manière, nous donnèrent quelques petits morceaux d'or, en nous faisant le meilleur accueil.

Cependant cette nation possède peu d'or, et on n'en trouve pas des mines dans le pays. Ils ne font pas non plus de commerce avec leurs voisins; car tous les peuples qui habitent ces montagnes sont ennemis; ils mangent de la chair humaine et dévorent tous les hommes des autres tribus,

J. de Laet (*Novus orbis*, p. 682); il les nomme Xizaharas; c'est probablement la même nation que le P. Simon (*Noticias historiales de tierra firme*) appelle Giriharas, et qui fut défaite, en 1536, par Diego Martinez, et presque entièrement détruite.

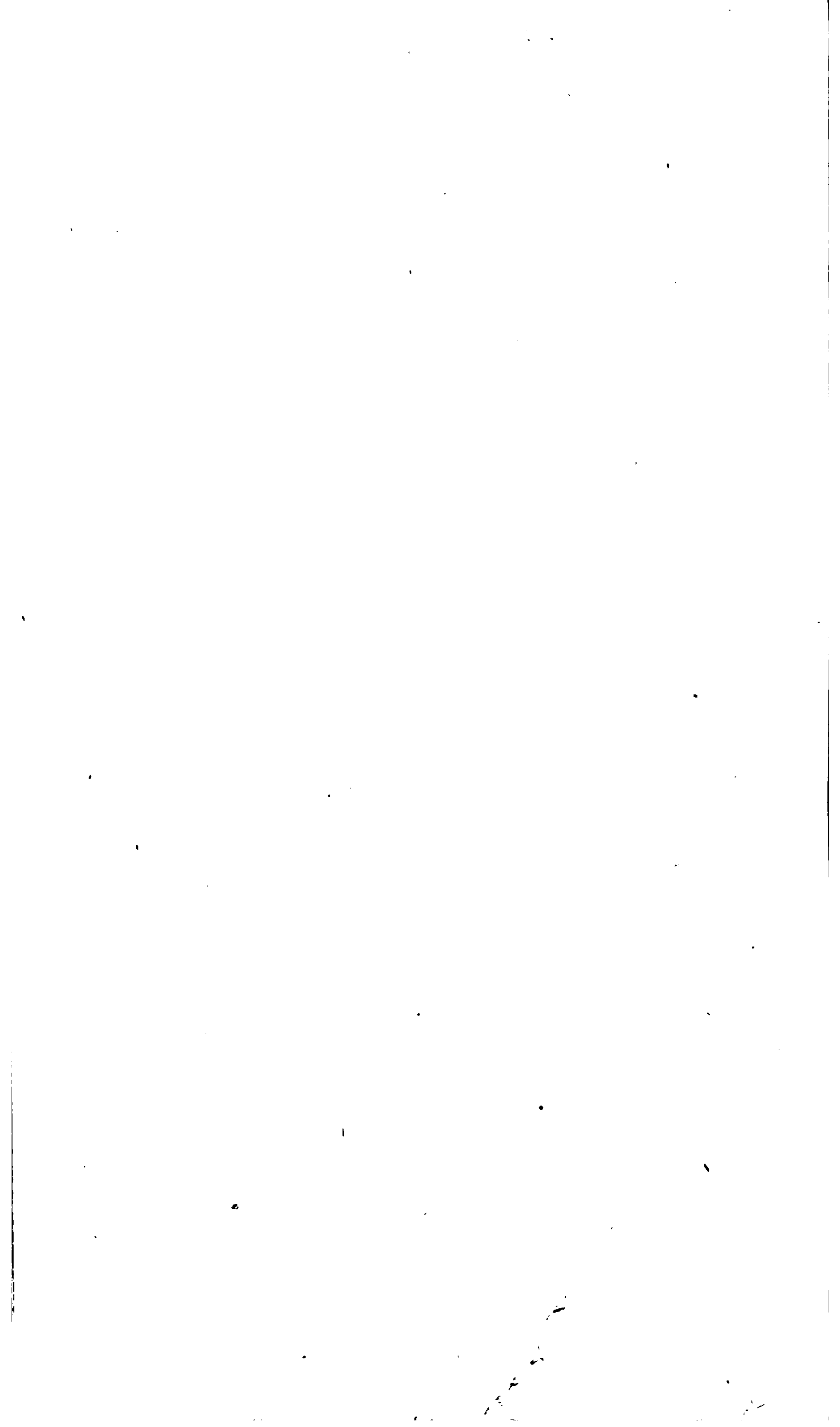
dont ils peuvent s'emparer. Je traversai donc le pays de ces Xidéharas, qui est plein de montagnes escarpées, durant l'espace d'environ trente milles. Chez cette nation, et pendant la route, il ne m'est rien arrivé qui vaille la peine d'être raconté. J'allais de village en village, et je fus partout bien reçu, plutôt par crainte, il est vrai, que par bonne volonté. Ils ne me donnaient des vivres et de l'or que parce qu'ils ne pouvaient faire autrement; mais je ne dois pas omettre qu'ils ont prêté serment entre mes mains à sa majesté impériale et à ses successeurs.

Chacun sentira facilement combien nous avions de peine à avancer avec nos chevaux dans des contrées aussi sauvages, et à travers un pays où jamais cavalier ni même chrétien à pied n'avait passé. Il était à craindre aussi dans bien des endroits que l'on ne nous écrasât du haut des montagnes, surtout si les habitants ou naturels avaient

su comment s'y prendre pour nous résister. Il est vrai qu'avant de nous approcher des hauteurs nous faisions visiter les villages dont la position nous donnait des craintes; cependant les Indiens auraient pu nous faire beaucoup de dommage s'ils eussent été plus habiles, ou plutôt si la grace de Dieu ne nous eût préservés.

Le 23 septembre, étant arrivé dans le dernier village de cette nation des Xidéharas, que l'on appelle Hittova, les habitants ou naturels m'avertirent qu'à deux journées de là il y avait une autre nation nommée Ayamanes, qui était leur ennemie; c'est pourquoi le pays jusque-là était désert et inhabité. Ils ajoutaient que bien que ces gens fussent de petits nains ils étaient très-vaillants, et que la contrée était sauvage et montagneuse. Je pris donc avec moi environ cent cinquante Indiens ou habitants du village de Hittova pour nous ouvrir un chemin, ainsi que pour aider les Indiens de charge qui

faisaient partie de notre troupe et portaient nos bagages, nos vivres, et surtout de l'eau dont on nous avait annoncé que nous manquerions.



CHAPITRE V.

NATIONS AYAMANES (1).

Des manières, mœurs et usages de cette nation. — Traitement amical et présents que Nicolas Federmann fait aux Indiens. — Il dissipe l'effroi qu'ils éprouvaient à la vue inaccoutumée d'hommes habillés et barbus. — Comment ils se soumirent à sa majesté impériale et se rendirent dignes du nom de chrétien qu'ils obtinrent.

Le matin du troisième jour, nous arrivâmes à un hameau de six ou huit maisons,

(1) J'ai cherché vainement dans le P. Simon, Oviedo y

qui est le premier de la nation des Ayamanes. Je craignais que si nous les surprenions ils ne fussent épouvantés, puisqu'ils n'avaient jamais vu, jusqu'alors, d'hommes habillés et barbus, et qu'ils ne prissent la fuite, ce que je voulais éviter autant que possible. Je leur envoyai donc un interprète de la nation Xidéhara, que j'avais amené avec moi d'Hittova; ce qui servit à dissiper leur effroi et à les disposer à la paix. Cela fut bien difficile; j'y parvins cependant en leur donnant des hameçons de fer, et des chapelets de verroterie, objets, on le sait, de très-peu de valeur dans notre pays, mais très-estimés chez eux, comme choses étrangères. Je restai toute la journée avec ces Indiens, et je leur fit toutes sortes de bons traitements, espérant par ce moyen gagner

Baños, et les autres auteurs qui ont traité du Venezuela, quelques renseignements sur cette nation de nains : je n'y ai pas même trouvé le nom d'Ayamanes. Ce nom manque aussi sur la carte de Laet, qui, cependant, indique la plupart des tribus dont il est question dans cette relation.

l'amitié des caciques ou chefs de la nation. Je m'informai aussi de l'état du pays ainsi que de la force et du nombre des habitants. Je donnai aux cent cinquante Indiens que j'avais amenés avec moi d'Hittova, la permission de retourner chez eux, à l'exception de l'interprète, je leur fis des présents en me montrant très-reconnaissant de leurs services, et cela principalement pour encourager la nation des Ayamanes, et pour faire voir comme nous tenions parole à nos amis.

Je quittai ce hameau le matin du 27 septembre, deux heures avant le jour. A deux milles de là nous atteignîmes un village où demeurait, nous avait-on dit, un riche cacique ou seigneur, que nous comptions surprendre, et dont nous espérions gagner l'amitié, comme celle des autres. Les Indiens du premier hameau me prièrent de les envoyer en avant pour annoncer notre arrivée au cacique, afin qu'il ne fût pas ef-

frayé : je ne voulus pas y consentir, craignant que s'il était prévenu la frayeur ne lui fît abandonner son habitation et qu'il ne nous attaquât dans un mauvais pas.

Étant donc arrivé en vue du village où je croyais surprendre le cacique et les siens, j'envoyai en avant à peu de distance quelques soldats à pied et à cheval et les Indiens, que j'avais amenés avec moi du hameau pour lui parler. Je leur ordonnai, s'ils n'obtenaient rien par la douceur, de retenir autant d'Indiens qu'ils le pourraient, leur promettant d'arriver aussitôt qu'ils auraient commencé d'agir. Je suivis cette marche dans l'espérance que les Indiens, voyant peu de monde, seraient moins effrayés que si je me présentais avec toutes mes troupes.

Mais quand ceux que j'avais envoyés arrivèrent, ils ne trouvèrent pas une âme, quoiqu'on vît bien que les Indiens avaient passé la nuit précédente dans cet endroit, car leurs feux brûlaient encore. Dès que j'y

fus, voyant ce que mes envoyés m'avaient déjà annoncé, il me fut facile de m'apercevoir que les Indiens du hameau où j'avais campé la nuit précédente, les avaient avertis. Je ne voulus pas cependant les châtier cette fois; car j'avais encore besoin d'eux. Nous nous établîmes dans ce village, où nous trouvâmes une quantité de maïs, de ynca, de patates et d'ignames. Je donnerai plus tard, quand il en sera temps, des détails sur ces espèces de nourriture.

Nous restâmes dans ce village environ deux heures en faisant bonne garde. Pendant que nous tenions conseil pour savoir comment nous pourrions nous emparer des naturels, les Indiens, que nous estimâmes au nombre d'environ six cent, se montrèrent sur une hauteur en face de nous, en poussant de grands cris et en sonnant du cor, comme c'est leur usage à la guerre. Ils se mirent à tirer sur nous pendant environ un quart d'heure, sans que nous pussions rien

faire contre eux puisqu'ils étaient maîtres des hauteurs. Je ne permis pas non plus que l'on tirât un seul coup de mousquet; car, à cause de la distance où nous étions, ils ne pouvaient nous nuire. Ils ne faisaient qu'épuiser leur provision de flèches, et s'en privaient sans résultat pour eux et à notre avantage; puisqu'elles nous servirent à armer notre bande d'Indiens, que nous plaçâmes par la suite plusieurs fois devant nous quand il s'agissait de forcer un passage. Je craignais d'ailleurs que s'il arrivait que quelques uns fussent tués ou blessés, cela ne nous empêchât de faire amitié avec eux, par la suite, ce qui aurait rendu la continuation de notre voyage, sinon impossible, du moins plus difficile et plus pénible. J'envoyai un des Indiens du hameau leur dire que nous venions seulement pour les visiter et pour contracter une alliance avec eux, et que notre intention n'était pas de prendre leurs femmes et leurs enfants, comme c'est

l'usage de ces sauvages, quand ils se font la guerre.

Dès qu'ils virent cet Indien se diriger de leur côté, ils cessèrent de tirer, mais après avoir entendu son message, ils quittèrent la hauteur en poussant des cris perçants, l'emmenèrent avec eux, et ne reparurent plus. Je fis aussitôt occuper la position qu'ils venaient d'abandonner par vingt hommes bien armés, tant cavaliers que fantassins, pour voir de quel côté ils se dirigeaient et pour examiner le pays. Ils m'annoncèrent que de là ils pouvaient découvrir environ trente villages dont trois brûlaient : les Indiens eux-mêmes y avaient mis le feu. Mes gens ajoutèrent qu'ils avaient vu ceux qui avaient tiré sur nous gagner une autre colline en face.

Cela ne me parut pas d'un bon augure; car ils prouvaient bien, en brûlant leurs villages, qu'ils étaient disposés à faire une résistance désespérée, et que, craignant d'ê-

tre attaqués par nous, ils aimaient mieux détruire leurs vivres et leurs propriétés, que de nous les abandonner et de nous en laisser jouir. Je plaçai un poste nombreux sur la colline, afin de ne pouvoir être surpris d'aucun côté. Je fis partir aussi trois des Indiens du hameau avec des présents pour les caciques ou seigneurs des environs, sachant bien qu'ils ne manqueraient pas de les trouver et de découvrir leur retraite; quand même ils ne seraient pas dans leurs villages. Je leur ordonnai, comme à celui que j'avais envoyé précédemment, de dire pourquoi nous étions arrivés, et que s'ils voulaient venir et nous recevoir en amis, je leur pardonnerais tout ce qui s'était passé; que je serais leur allié et les protégerais contre leurs ennemis. Mais que s'ils refusaient mes offres, je les poursuivrais, je dévasterais leurs champs et leurs pays, je les réduirais en esclavage eux et leurs enfants et qu'enfin je les traiterais en tout comme un ennemi acharné.

Le lendemain, vers huit heures, un cacique arriva avec environ soixante Indiens, sans armes, comme c'est leur usage quand ils viennent en amis; et quoiqu'il ne fût pas lui-même aussi petit que les nains dont je parlerai plus bas, il en amena quelques-uns qui n'avaient pas plus de cinq ou six palmes de haut. Je le fis baptiser avec tous ceux qui l'avaient accompagné, en leur expliquant la doctrine chrétienne tant bien que mal, comme on peut le penser. Car à quoi cela sert-il de les prêcher longtemps et de perdre son temps avec eux, puisqu'on les force à abjurer? Grâce à Dieu, les jeunes ne connaissent pas encore les superstitions de leurs pères, leur religion et leurs cérémonies diaboliques, et les vieux, qui ne sont pas trop entêtés, se convertissent.

Je donnai à ce cacique quelques bijoux d'or avec lesquels ils ont l'habitude de se parer et dont précédemment on m'avait fait présent

ainsi que plusieurs petits couteaux et des ciseaux : ensuite je fis alliance avec lui, au nom de sa majesté impériale et au mien, à condition qu'il se reconnaîtrait le vassal du roi. Je lui ordonnai d'envoyer chez tous les caciques indiens qui habitaient cette contrée, pour les inviter à venir, comme lui, faire alliance avec nous et à se reconnaître vassaux de S. M. impériale, ajoutant que je voulais savoir, quand je traverserais le pays, quels étaient les villages que je devais traiter en amis ou en ennemis. Pendant les cinq jours que je passai dans cet endroit, je reçus encore la visite d'une foule de caciques des environs : je les fis tous baptiser, après leur avoir fait une courte instruction.

Quoique cette nation des Ayamanes soit presque entièrement composée de nains, j'en trouvai cependant plusieurs, tant hommes que femmes, qui avaient la taille ordinaire. Leur ayant demandé la raison de cette différence, ils me répondirent qu'ils avaient appris de leurs

ancètres, qu'autrefois une cruelle mortalité ou peste avait détruit une grande partie de leur nation, et que n'étant plus assez nombreux pour défendre leur territoire, ils avaient été forcés de s'allier et de s'entremarier avec quelques tribus de leurs ennemis, les Xidéharas, qui demeurent au nord de leur pays, et que c'était à cause de cela qu'on en voyait parmi eux d'une taille plus élevée que les autres. Ils ajoutèrent qu'à quatre journées de là, pendant l'espace de plusieurs journées de marche, le pays n'était habité que par des nains sans aucun mélange.

Après avoir appris d'eux tout ce que je voulais savoir afin de continuer mon voyage, je me remis en route pour arriver au pays de ces nains, et je me fis accompagner d'un village à l'autre par une quantité d'Indiens, tant pour nous ouvrir le chemin que pour nous rendre d'autres services. Par leur moyen, je fis facilement alliance avec les caciques de tous les villages que j'avais à tra-

verser, et je n'eus pas besoin d'employer la force; car voyant que j'avais tenu ma parole à ceux de leur nation qui s'étaient rendus, ils se montrèrent tout disposés à faire comme eux.

Le 1er octobre, nous arrivâmes au bord d'une rivière, nommée Tocuio, et j'y établis mon camp, parce qu'il était déjà tard. Cette rivière coule rapidement dans une vallée : elle est très-profonde et très-large. Avec les boucliers que mes soldats portaient pour leur défense et quelques arbres que je fis abattre à cet effet, nous construisîmes un radeau, qui nous servit pour transporter à l'autre rive nos bagages et ceux des chrétiens qui ne pouvaient pas nager. Nous le tirâmes d'un bord à l'autre avec une corde pour qu'il ne fût pas entraîné par le courant.

Après avoir transporté les troupes, de cette manière, avec beaucoup de peine et de danger, et que les chevaux eurent traversé à la nage, nous nous établîmes sur l'autre rive pour y

passer la nuit et nous y reposer de nos fatigues, ne redoutant aucun danger. Vers minuit, la rivière, accrue par les pluies violentes qui étaient tombées dans les montagnes, déborda tellement qu'elle s'éleva à douze pieds plus haut que la veille quand nous l'avions traversée : elle environna si bien la hauteur sur laquelle nous étions campés, qu'elle en fit une île. Les bagages, les habits de ceux de mes soldats qui s'étaient couchés le plus bas, furent enlevés par le courant, et avant que nous ayons eu le temps de nous apercevoir de l'inondation, deux de nos chevaux avaient déjà été entraînés à près d'un quart de mille. Nous ne pûmes trouver d'autres moyens de sauver notre bagage que de le suspendre aux arbres où nous fûmes forcés de monter nous-mêmes. Si Dieu n'était pas venu à notre aide, et si l'inondation eût seulement duré trois heures de plus, elle nous aurait fait éprouver de grandes pertes, et personne ne serait parvenu à se sauver, à l'exception de ceux qui

s'étaient réfugiés sur les arbres. Mais au bout de cinq heures, par la grâce du Tout-Puissant qui en soit loué, la rivière commença à baisser aussi vite qu'elle était montée, de sorte que le lendemain avant midi, elle n'était pas plus haute qu'auparavant, et toute l'eau qui nous avait environnés était écoulée.

Les vivres commençaient à manquer, cependant nous nous déterminâmes à passer encore la journée dans cet endroit pour chercher ce que l'eau nous avait enlevé. Nous parvînmes à retrouver nos deux chevaux, et une partie du bagage qui était resté accroché aux broussailles et aux arbres. Le lendemain nous reprîmes notre route et nous arrivâmes à un village où nous fûmes très-bien reçus par les habitants, quoiqu'ils fussent ennemis des Ayamanes. Je leur avais envoyé quelques Indiens du dernier village que j'avais amenés avec moi, pour les prévenir de mon arrivée. Ayant trouvé chez eux des provisions en abondance, j'y passai le reste du jour, et le len-

demain à huit heures je continuai ma marche vers les montagnes des Ayamanes.

Les caciques ou seigneurs de ce village sont ennemis des nains de la montagne, où, comme je l'ai dit plus haut, ces derniers commencent à habiter sans aucun mélange d'autre peuple. Ils ne souffrent aucun Xidéhara parmi eux, et ne veulent pas non plus avoir de communication avec les autres Ayamanes, quoiqu'ils soient de la même nation, parce que ceux-ci ont fait alliance avec les Xidéharas, sans s'être néanmoins mêlés avec eux; ils les haïssent et les méprisent, surtout depuis les mariages mixtes dont je viens de parler.

Après avoir fait environ un mille, nous arrivâmes dans des montagnes si sauvages qu'il était difficile et dangereux de faire avancer les chevaux. Je m'aperçus bientôt que la route devenait de plus en plus impraticable, et que, quoique nous ayons déjà traversé un mauvais pas, nous en trouvions de semblables

tous les demi-milles, qu'ainsi notre marche se ralentirait beaucoup, et que les nains auraient tout le temps de s'apercevoir de notre arrivée et pourraient défendre l'entrée de leurs montagnes ou abandonner leurs villages. Quand même nous aurions pu parvenir jusqu'à leurs habitations, ils se seraient donc cachés facilement dans des endroits où il eût été impossible de les trouver, et même ils pouvaient nous attaquer dans des passages où nous aurions couru un plus grand danger qu'eux.

Nous ne devions pas nous attendre à être reçus par cette nation comme par les autres, puisqu'elle ne nous connaissait pas et n'avait même jamais entendu parler de nous. Ces nains pouvaient supposer que nous étions venus porter secours à leurs ennemis et aider à les détruire. D'ailleurs, la curiosité seule de voir s'ils étaient aussi petits que la renommée le publiait, m'avait engagé à prendre cette route, puis-

que mon but était de me diriger vers la mer du Sud, et qu'il était impossible de continuer notre voyage dans des montagnes aussi rudes et où les chevaux seraient plus embarrassants qu'utiles. Je me contentai donc d'envoyer un capitaine avec cinquante hommes de pied et un interprète avec ordre de m'amener de bon gré, s'il était possible, et sinon de force, quelques-uns de ces nains, et je retournai au village que j'avais occupé le matin.

Le lendemain au soir, mes envoyés arrivèrent conduisant avec eux environ cent cinquante hommes et femmes qu'ils avaient surpris dans un hameau à cinq milles à peu près de l'endroit où ils m'avaient quitté.

Ces Indiens avaient refusé de les suivre et essayé de se défendre, mais ils furent obligés de se rendre, après avoir perdu un grand nombre des leurs et blessé quelques-uns de nos soldats. Quand ceux-ci se mirent en route avec leurs prisonniers pour venir

me rejoindre, ils furent attaqués de nouveau par une multitude d'Indiens qui blessèrent un grand nombre de chrétiens, ainsi que plusieurs prisonniers dispersés parmi les nôtres, car ils tiraient du haut des montagnes et des collines, avantage dont ils savent très-bien profiter. Les prisonniers qu'on m'amena étaient tous de très-petite stature, sans aucun mélange, comme les Indiens me l'avaient dit; les plus grands étaient hauts de cinq palmes, et beaucoup n'en n'avaient que quatre; cependant ils étaient bien faits et bien proportionnés.

Comme nous ne pouvions pas nous en servir à cause de leur petite taille, je ne voulus pas les garder, quoique les porteurs commençassent à nous manquer. Presque tous les Indiens que nous avions avec nous pour transporter nos bagages s'étaient enfuis pour retourner dans leur pays. Je me contentai donc de les faire baptiser et de les exhorter à la paix; et je réussis même à les récon-

cilier avec le cacique du village où nous nous trouvions et qui était leur ennemi. Je les laissai ensuite retourner chez eux à l'exception de dix qui me parurent les principaux, et j'ordonnai aux autres de raconter à leur cacique le bon traitement que je leur avais fait et de lui remettre quelques présents dont je les chargeai, en l'invitant à venir me voir au village de Caróhana, à trois milles de là, où je comptais aller coucher, et où je l'attendrais tout le jour suivant.

Quand ils furent partis, je continuai ma marche sur Carohana, où je trouvai tout préparé pour me recevoir, car le cacique de ce village était l'ami de celui que je venais de quitter, et il appartenait à la même alliance ou confédération. J'y restai le lendemain, nous y trouvâmes une grande quantité de gibier surtout des cerfs et des élans. Deux caciques des nains arrivèrent à midi avec une nombreuse suite bien armée, ce qui n'est pas

cependant leur usage quand ils sont vos amis ou qu'ils veulent le paraître. Les habitants de Carohana qui travaillaient dans leurs champs, les ayant aperçus de loin avant qu'ils fussent découverts par nos sentinelles, tout le village fut à l'instant en émoi, car ils croyaient que leurs ennemis venaient les attaquer. Quand je les vis se rassembler et courir aux armes, je leur demandai la raison, craignant que ce ne fût contre nous. Le cacique me répondit que leurs ennemis venaient les surprendre et qu'ils me conjuraient de les secourir. Lorsqu'ils approchèrent du village, l'interprète me dit que c'étaient les caciques de la tribu des prisonniers que j'avais délivrés la veille : en effet, quand ils furent près de nous, ils prirent leurs arcs d'une main et l'élevèrent en l'air, ce qui est parmi eux un signe de paix. Ils étaient au nombre d'environ trois cent.

Je les fis asseoir et leur reprochai d'être arrivés armés et en ennemis, ajoutant

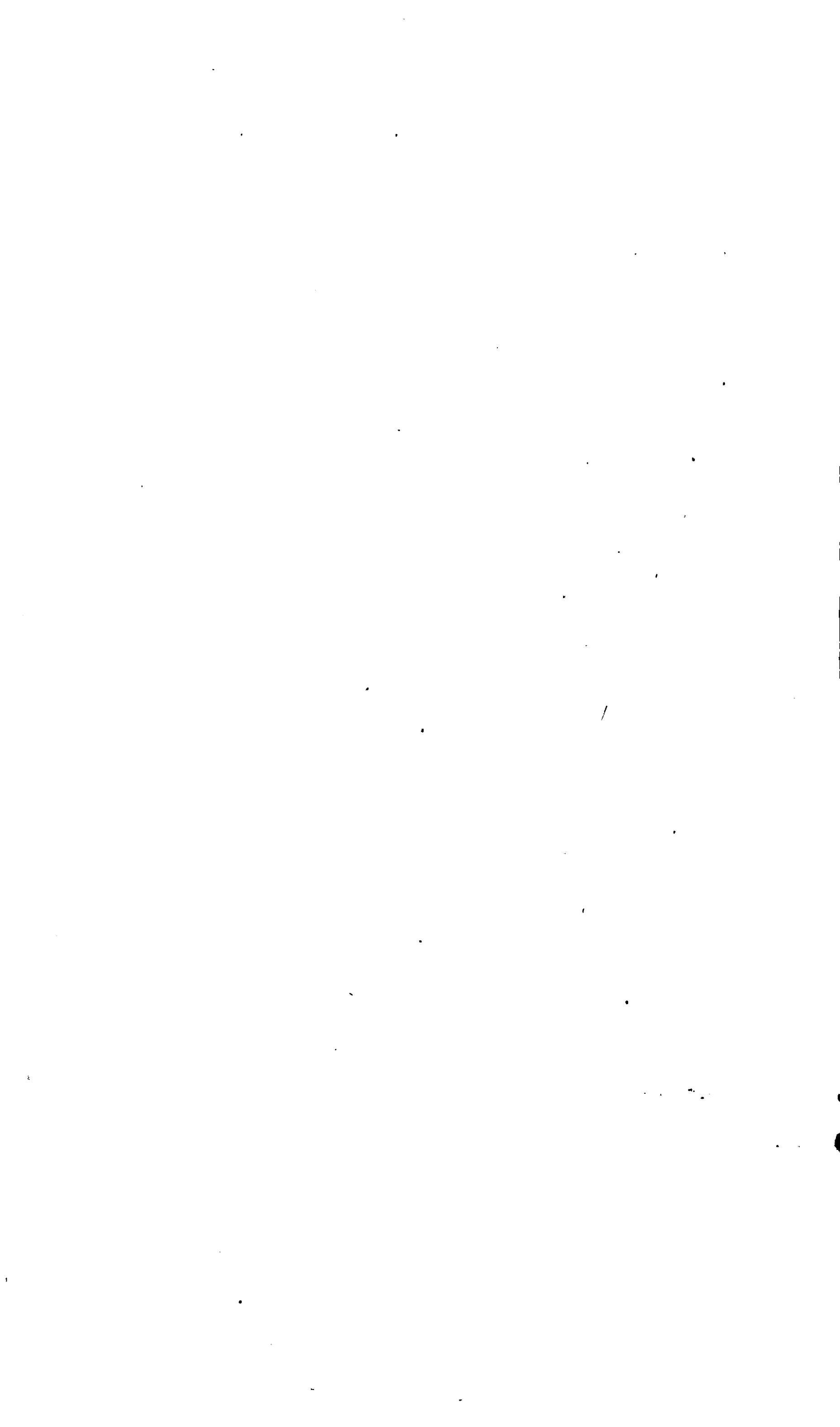
que si l'interprète et leurs dix compatriotes que j'avais gardés ne m'en avaient pas empêché, je les aurais chargés, et taillés en pièces. Ils me dirent pour excuse, qu'ils avaient été obligés de venir ainsi pour pouvoir se défendre contre leurs ennemis et retourner en sûreté chez eux. Ils me firent quelques présents d'or : le cacique me donna une naine de quatre palmes de haut, belle, bien proportionnée, et qu'il me dit être sa femme. telle est leur habitude pour assurer la paix. Je la reçus malgré ses pleurs et sa résistance, car elle croyait qu'on la donnait non à des hommes, mais à des diables. J'ai amené cette naine jusqu'à Coro, où je l'ai laissée, ne voulant pas la faire sortir de son pays; car les Indiens ne vivent pas longtemps hors de leur patrie, et surtout dans les climats froids. Je persuadai aussi aux caciques de faire la paix avec les habitants de ce village, qui étaient leurs ennemis comme je l'ai dit. Ils se reconnurent vassaux de sa majesté impériale et

de ses successeurs; mais je n'osai pas leur demander de tribut, ne me sentant pas assez fort pour l'exiger; car la soumission des Indiens à sa majesté, ainsi que leur alliance, ne dure qu'autant qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Je marchai encore environ cinq jours sur le territoire des Ayamanes, et je fus très-bien accueilli partout, ayant soin d'envoyer, d'un village à l'autre, des Indiens amis pour les avertir de notre arrivée, de la manière dont nous avions traité les autres, et que nous ne venions pas pour leur faire du tort. Je ne reçus pas de ces gens de grands présents en or: ils en possèdent fort peu, et n'ont pour ornement que des petites pierres noires et brillantes qu'ils enfilent comme des grains de chapelet, ainsi que des coquillages qu'ils achètent aux autres nations, et qui sont rares chez ce peuple éloigné de la mer, qui ne la connaît pas et n'en approche jamais. Ces Indiens sont toujours ennemis des nations voisines:

ils ne voyagent pas, et n'empiètent jamais sur le territoire des autres tribus.

Nous arrivâmes le 12 octobre dans le dernier village de la nation des Ayamanes ou des nains : là commence le territoire d'une autre nation, nommée Cayones, qui sont les ennemis des Ayamanes, et dont nous devions aussi, de gré ou de force, acquérir l'amitié.



CHAPITRE VI.

—

NATIONS CAYONES (1).

Les Cayones sont surpris. — Federmann gagne leur amitié par des présents. — Les Caciques ou seigneurs se réunissent en secret pour se préparer à la résistance. — Ils sont saisis pendant la nuit et emmenés de force. — Le roi est enchaîné pour avoir manqué à son serment. — Leur inconstance et leur méfiance sont punies.

Je suivis avec ces Cayones la même marche qu'avec les autres nations : et le lendemain,

[1] Simon (*Conquista de tierra firme*, pag. 169) parle avec

avant le jour, je surpris un de leurs villages. Ils voulurent d'abord se mettre en défense; mais ils s'apaisèrent bientôt, car je leur fis expliquer par les Ayamanes, dont j'avais amené plusieurs avec moi, quel était le but de notre voyage. Ils se tranquillisèrent alors, m'offrirent un peu d'or en présent et tous les vivres nécessaires. Nous nous établîmes dans les maisons qui nous parurent les mieux situées et les plus faciles à défendre, voulant y passer deux ou trois jours, et chercher, comme à l'ordinaire, à faire alliance avec les Indiens qui habitaient dans les environs, pour voyager ensuite plus tranquillement et avec moins de danger. Je fis escorter, par quelques chrétiens, les Ayamanes jusqu'à leur territoire; car ils craignaient d'être attaqués par leurs enne-

éloge de la valeur de cette nation des Cayones, qu'il nomme Coyones, et qui résistèrent longtemps à George de Spire et au capitaine Diego Martinez (*ib. p.* 270), mais il n'entre dans aucun détail à leur égard.

mis les Cayones. J'essayai de rétablir la paix entre les deux nations; mais les Ayamanes ne voulurent pas y consentir, ce qui m'était assez indifférent. Ils disaient qu'un certain nombre des leurs avaient été faits prisonniers et massacrés par les Cayones, et qu'ils n'étaient pas encore vengés. Je voulais seulement leur prouver que notre amitié était véritable, et que nous n'étions venus que pour leur bien. En définitive, nous n'étions pas fâchés qu'ils fussent ennemis les uns des autres, car cela rendait d'autant plus difficile leur réunion contre nous.

Nous pensions avoir gagné l'amitié des habitants du village où nous nous trouvions: nous croyions que les présents qu'ils nous avaient faits en étaient la preuve, et qu'ils nous seraient fidèles comme l'avaient été les Indiens des autres villages, quand un matin nous nous aperçûmes que, pendant la nuit, le cacique était parti avec tous les habitants, hommes, femmes et enfants, et qu'ils avaient laissé leurs maisons dé-

sertes. Cela leur fut d'autant plus facile qu'ils s'étaient logés dans les habitations les plus éloignées, seulement, à ce que nous pensions, pour mettre leurs femmes en sûreté. Je prévis sans peine qu'ils avaient pris la fuite pour se réunir aux tribus voisines. Craignant à chaque instant d'être attaqué, je fis occuper les hauteurs par mes soldats, et je restai ainsi jusqu'au soir sur la défensive. Vers les cinq heures, je fis partir cinquante chrétiens, dont quatre cavaliers, accompagnés de quelques-uns de nos Indiens, qui sont très-bons dans les surprises et pour le premier choc, leur donnant, pour les accompagner, un interprète de la nation des Ayamanes, qui connaissait très-bien le pays. Je leur ordonnai d'aller jusqu'au premier village que l'interprète nous assurait n'être pas éloigné, de le surprendre trois heures avant le jour (c'est l'heure où tout le monde est endormi, et où l'on craint le moins une attaque de l'ennemi), et de faire le plus de prisonniers possible.

Ce plan réussit complétement. Ils surprirent un village à deux milles de notre camp, et firent près de quatre-vingts prisonniers, hommes et femmes; le reste s'était échappé : ils arrivèrent avec eux vers les onze heures du soir. Il avait été inutile de suivre mes ordres et d'attendre l'approche du jour, le village étant petit et les habitants peu nombreux, de sorte que les nôtres se trouvaient en force.

Ayant questionné les prisonniers, et appris où s'étaient retirés le cacique et les Indiens qui avaient abandonné le village que nous occupions, je fis partir sur-le-champ cinquante hommes pour les surprendre ; je les fis accompagner par plusieurs des prisonniers qui devaient montrer le chemin. Mais quand ils en approchèrent, ils les trouvèrent sur leur garde, quoique ce fût au milieu de la nuit, et à l'heure à laquelle on a l'habitude de se livrer au sommeil. Ils se décidèrent alors à les attaquer en poussant de grands cris pour les ef-

frayer et leur faire croire qu'ils étaient très-nombreux.Ces Indiens se mirent toutefois en défense, blessèrent sept chrétiens et en tuèrent un, que les autres enterrèrent secrètement et dans un endroit écarté, afin que les Indiens ne s'aperçussent pas que nous étions mortels, car ils nous croyaient invulnérables.

Un grand nombre d'Indiens périrent dans ce combat, et l'on fit quarante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le cacique, que j'ordonnai d'enchaîner afin de le punir d'avoir manqué à sa parole. Je distribuai le reste des prisonniers entre mes soldats pour porter leur bagage, ce qui était bien nécessaire. Une grande partie des Indiens que nous avions amenés ayant pris la fuite, nous voulions ménager ceux qui nous restaient, ne pas les épuiser et les réserver pour le moment du besoin; d'autant plus qu'ils pouvaient nous aider à résister à l'ennemi dans les passages difficiles, et que, de loin, ils nous faisaient paraître plus nombreux. Nous pouvions du

reste nous fier à eux; car ce n'est qu'avec notre secours qu'ils pouvaient espérer de traverser le territoire de tant de nations pour retourner dans leur patrie. Nous marchâmes pendant cinq jours sans qu'il fût possible de faire alliance avec les habitants d'aucun village, quoique nous eussions toujours le soin d'envoyer d'avance un de nos prisonniers porter des présents au cacique, et lui expliquer pourquoi nous nous étions emparés de celui qui était avec nous: mais ils ne voulurent pas se fier à nous, et nous ne revîmes pas non plus nos envoyés.

Tous les villages que nous traversions étaient déserts et abandonnés; car les Indiens qui avaient réussi à s'échapper, avaient répandu partout le bruit de notre arrivée. Nous ne pûmes pas même parvenir à apercevoir des naturels : seulement une ou deux fois il en parut quelques-uns sur les hauteurs, qui se mirent à nous lancer des flèches, mais sans pouvoir nous atteindre; tandis qu'ils auraient

pu facilement nous écraser en faisant rouler sur nous des rochers. Mais ce n'était pas la volonté de Dieu, et il ne leur en inspira pas la pensée.

CHAPITRE VII.

LA NATION DES XAGUAS (1).

Comment les Indiens de cette nation sont surpris par Nicolas Federmann et les siens qui leur paraissaient plutôt des diables que des hommes. — Ils se rendent et font alliance avec eux, ce qu'ils ont prouvé (quoique de force) par des présents d'or et de toutes sortes de provisions.

Nous arrivâmes enfin au dernier village de cette nation, où commence le territoire d'une

(1) Je n'ai rien pu trouver ni dans Simon, ni dans Ovied

autre tribu, que l'on nomme Xaguas. Nos guides nous firent marcher pendant quatre jours dans un ruisseau qui coule entre deux montagnes. Les Cayones n'ont pas d'autre

y Baños sur cette tribu des Xaguas. Laet place sur la rive droite du lac de Maracaïbo une nation qu'il nomme Axaguas, et qui ne peut être la même que celle-ci. Mais Castellanos en fait plusieurs fois mention et place leur habitation sur les rives du *rio Meta*. Il dit en parlant de leur résistance à don Alonso de Herrera (*Elegias de varones illustres de las Indias*, p. 214):

« Mas no pudieron yr sin ser sentidos
A causa de ser campo descubierto
Y ser los Indios Xaguas carniceros
Todos vigilantissimos guerreros, »

» Los quales en aquestos menesteres
De toda cobardia muy agenos,
Embiaron al monte las mugeres
Al inutil varon, ni mas ni menos :
Y fueron sus guerreros parreceres
Esperar en el campo como buenos
Con largas guaycas, dardos y paveses
Sin temer de fortuna los reveses. »

Ils ne purent (les Espagnols) s'avancer sans être aperçus, la campagne étant découverte, et les Indiens Xaguas des gens féroces, et tous des guerriers sans cesse sur leurs gardes.

Dans ces occasions difficiles, la crainte leur était inconnue ; ils envoyèrent dans les montagnes leurs femmes et tous les vieillards. Leur résolution belliqueuse, fut d'attendre bravement l'ennemi sur le champ de bataille, armés de pesantes

chemin : en ayant demandé la raison aux prisonniers, ils me répondirent que comme les deux nations sont ennemies, mangent de la chair humaine, et cherchent toujours à se surprendre mutuellement par toutes sortes de ruses, elles ont l'habitude de marcher dans l'eau pour qu'on ne puisse pas suivre leurs traces. Cela leur est d'autant plus facile, qu'elles sont nues et plutôt poisson que chair. Aussi ne vivent-elles tranquilles et sans crainte que quand les eaux sont très-hautes.

Quoique les Indiens fassent ordinairement

massues, de dards et de boucliers, sans craindre les revers de la fortune.

Et plus loin.

» Buscaron los peones el entrada
Que con raro valor fue defendida
De gente Xagua y de Caquetia
Hasta que feneciò la luz del dia. ».

Les fantassins se rendirent maîtres de l'entrée, qui fut défendue jusqu'à la fin du jour avec une rare valeur, par ceux de Xagua et de Caquetia.

cette route dans l'eau, en un jour et demi, nous fûmes obligés d'en employer quatre, car nous avions beaucoup de peine à avancer avec nos chevaux et nos bagages. Pendant tout ce temps, nous ne sortions pas de l'eau, excepté à midi et le soir, où nous avions l'habitude de chercher une prairie pour manger et nous reposer.

Nous commencions à manquer de vivres; car, d'après ce que nous avaient dit nos prisonniers, nous avions espéré arriver plus tôt au premier village.

Quand nous eûmes enfin atteint le territoire des Xaguas, et que nous fûmes sortis de l'eau, nous éprouvâmes une nouvelle difficulté : nous ne savions comment communiquer avec eux. Nous étions en effet ennemis de la nation que nous venions de quitter, nous n'avions pas pu faire alliance avec elle, et nous n'avions aucun moyen de prouver aux Xaguas quel était le but de notre voyage, et que nous ne venions pas pour les attaquer.

Ce qui nous tranquillisait cependant, c'était, qu'étant ennemis des Cayones, ils ne pourraient pas se trouver offensés de la manière dont nous avions traités ces derniers.

Quand les Cayones, qui nous accompagnaient, nous annoncèrent que nous n'étions plus qu'à trois milles du premier village de cette nation, nous établîmes notre camp, ayant soin d'occuper les hauteurs et de faire bonne garde, afin que des Indiens ne pussent pas nous apercevoir et jeter l'effroi parmi leurs compatriotes. Dès que la nuit fut venue, j'envoyai un bon nombre des miens avec ordre de les surprendre, et de m'amener tous ceux dont ils pourraient s'emparer. Le lendemain, vers midi, ils furent de retour avec quelques naturels qu'ils avaient pris dans le village dont j'ai parlé, et qui n'est pas considérable. Ces Indiens, effrayés de se voir attaqués à l'improviste par des gens inconnus, et qu'ils prenaient plutôt

pour des démons que pour des hommes, ne s'étaient pas défendus.

Je désirais dissiper leurs craintes par toute sorte de bons traitements, et les disposer à faire alliance avec nous, afin qu'ils ne devinssent pas nos ennemis comme les Cayones; car, outre les grands dangers qui résultent de ces inimitiés, cela augmente la difficulté de se procurer des vivres et des provisions dans un pays inconnu. Je n'avais pas d'interprète à qui je pusse accorder ma confiance, car ceux qui savaient la langue des Xaguas, étaient deux prisonniers Cayones. Cependant, ne pouvant faire autrement, je fis venir celui qui me parut le plus propre à cet emploi, et je lui promis, non-seulement de le remettre en liberté et de le renvoyer en sûreté chez lui, mais encore de lui faire des présents, s'il parvenait, en traduisant fidèlement mes paroles, à nous concilier l'amitié des Xaguas, et s'il leur disait que je ne les avais réduits eux-mêmes à l'esclavage,

que parce qu'ils m'avaient manqué de parole en abandonnant leurs villages et en prenant les armes contre nous. Il me promit d'exécuter fidèlement mes ordres, et il le fit en effet.

J'accordai la liberté à presque tous les Xaguas et n'en gardai que cinq, qui me parurent les principaux, ainsi que le cacique, espérant que ces Indiens seraient d'autant moins disposés à nous attaquer, qu'ils sauraient leur seigneur entre nos mains. En les renvoyant, je leur remis, pour les caciques des environs, quelques présents qui, chez nous, ont peu de valeur, mais qui, pour eux, en ont beaucoup. Je leur ordonnai de demander de notre part la paix et le libre passage; de leur annoncer que nous n'étions venus que pour les protéger contre leurs ennemis et faire alliance avec eux; et de les inviter à venir me trouver dans le village où mes gens les avaient fait prisonniers, et où j'allai m'établir. Ce village se nomme Coary.

En effet, le 25 octobre, vers quatre heu-

res du soir, à peine y étions-nous arrivés, que l'on vit arriver plusieurs caciques des environs, et avec eux près de huit cents personnes, hommes et femmes, qui demeuraient à deux ou trois milles à la ronde. Tous étaient sans armes, et n'avaient à la main que des baguettes comme ils ont coutume de le faire quand ils viennent avec des dispositions pacifiques. Ils m'apportaient, en présent, de l'or, ainsi que toutes sortes de provisions et de gibier.

Je passai deux jours dans ce village, et j'y reçus la visite d'une foule de caciques des environs. En un mot, pendant les cinq jours que je fus sur le territoire de cette nation, je fus traité en allié, et l'on me fit toute espèce d'amitié. Je n'ai, du reste, rien de particulier à en raconter.

Le 3, du mois d'octobre, j'arrivai dans un village nommé Cacaridi, le dernier de ceux de cette nation, et qui est éloigné de soixante-treize milles de la ville de Coro,

d'où nous étions partis, à travers les plus rudes montagnes que j'aie jamais vues, et après avoir éprouvé bien des difficultés pour faire passer les chevaux, surtout dans les défilés du pays des Cayones, nos ennemis comme je l'ai dit, et dont l'aide nous aurait été bien nécessaire pour nous frayer un chemin. Nous fûmes obligés de le faire nous-mêmes, quoique nous eussions avec nous deux cent cinquante Indiens, hommes et femmes, qui portaient nos bagages et nos provisions de bouche et de guerre. Si nous n'avions pas pris ce parti, il nous aurait été impossible de continuer notre route, et si cela avait duré plus longtemps, nos peines et nos fatiques auraient été si grandes, que notre nombre en aurait été bien diminué.

Les montagnes finissent à trois lieues du village dont je viens de parler : nous trouvâmes de l'autre côté un des plus beaux pays des Indes, habité par une nation qui porte le nom de Caquetios. Ce nom nous

étonna beaucoup quand nous l'apprîmes des Xaguas, et il nous parut incroyable qu'il fût le même que celui des Indiens des environs de Coro, dont nous étions éloignés, comme je viens de le dire, de soixante-treize milles. Nous ne pouvions nous imaginer que cette nation parlât aussi la même langue, surtout après avoir traversé le territoire de cinq peuples qui tous ont un langage différent. Nous en fûmes d'autant plus réjouis, que nous nous y attendions moins, et que, jusque là, nous n'avions pu nous tirer d'affaire qu'avec une peine infinie.

J'avais d'abord parlé avec les Caquetios, par le moyen de deux chrétiens en qui j'avais une entière confiance, et qui savaient parfaitement la langue; mais il me fallait avoir deux interprètes avec les Xidéharas, trois avec les Ayamanes, quatre avec les Cayones, et cinq avec les Xaguas. Il n'y a pas de doute, qu'avant que mes discours arrivassent à la cinquième personne, chacun y avait changé

ou ajouté quelque chose; de manière que sur dix de mes paroles, il y en avait à peine une qui parvenait à mon interlocuteur; ce qui n'était pas une petite difficulté, et nous empêchait de nous procurer bien des renseignements sur les pays que nous traversions.

Les quatre nations dont je viens de parler, savoir : les Xidéharas, les Ayamanes, les Cayones et les Xaguas, mangent de la chair humaine. Chacune de ces nations est l'ennemie des autres : je dirai par la suite ce que j'ai appris de leurs mœurs et de leurs coutumes.

CHAPITRE VIII.

—

NATION CAQUETIOS (1).

Cette nation nombreuse et guerrière est très-riche en or. — Elle a forcé par sa puissance tous ses voisins à lui abandonner les plaines et à se retirer dans les montagnes, en gardant pour elle le territoire le plus beau et le plus fertile. — A l'arrivée des chrétiens, elle leur offrit de bonne volonté une grande quantité d'or.

Après avoir quitté le dernier village des Xaguas, et nous être approchés jusqu'à la dis-

(1) Aucun auteur ne fait mention des Caquetios, comme habitant l'intérieur du pays, à l'exception de Castellanos : voyez le passage que j'ai cité dans la note précédente.

tance d'un mille des Caquetios, que les premiers nous avaient représentés comme nombreux et guerriers, nous commençâmes à apercevoir leurs villages. Ils sont situés dans une belle plaine, sur le bord d'une grande rivière, et l'on en compte près de vingt. Nous fîmes halte, pour délibérer sur ce que nous avions à faire; car voyant tant d'habitations, nous commencions à craindre d'être attaqués par un nombre d'Indiens tellement supérieur au nôtre, que nous ne puissions leur résister s'ils refusaient nos propositions d'alliance. Les naturels des environs de Coro nous avaient déjà parlé de la valeur et de la force de ces Caquetios; et les Xaguas nous avaient confirmé leur rapport comme je l'ai dit plus haut. Ils ont forcé toutes les nations à se réfugier dans les montagnes, pour jouir seuls des plaines belles et fertiles; car, à l'exception de ceux qui vivent près de Coro, ces Indiens habitent les terres les meilleures, et ne souffrent pas qu'aucune autre tribu s'y établisse.

Après avoir mûrement délibéré, considérant la multitude de ces Indiens et le petit nombre de nos soldats, nous crûmes, qu'il serait plus sûr pour nous de ne pas les surprendre, comme nous avions fait avec les autres. Nous prîmes donc le parti de leur envoyer un des Indiens Caquetios qui nous avaient suivis depuis Coro, et quelques Xaguas que nous avions amenés du dernier village de cette nation. Ces derniers vivent en paix avec les tribus des Caquetios, sur le territoire desquelles nous nous trouvions, et font avec elles un commerce de sel. Nous leur remîmes plusieurs présents pour les chefs ou caciques de cette province, nommée Variquecemeto (1), leur

(1) Le capitaine Juan de Villegas fonda, en 1552, une colonie dans cette contrée, sur les rives du Rio Buria, et la nomma *Nueva Segovia*. Il avait choisi cet emplacement à cause de la proximité des mines d'or de la vallée de Nirua; mais les maladies causées par le climat et la difficulté de se procurer des vivres, déterminèrent le gouverneur Villasinda à la transporter à deux lieues de Tocuyo. Pablo Collado la plaça plus tard entre le *rio turbio* et le *rio claro*; et enfin le gouverneur Manzanedo l'établit dans l'endroit où elle est aujourd'hui. C'est là que fut tué le fameux Lope d'Aguirre. (Simon, *Noticia* v, cap. XIX, p. 383.)

enjoignant en même temps de faire connaître le but de notre voyage, et de les inviter à venir nous trouver, s'ils voulaient être nos amis et nos alliés.

Nous n'espérions pas que cette nation s'y déciderait si vite; nous crûmes cependant que ce serait la meilleure manière de gagner son amitié; et comme lorsque nous fîmes partir les Indiens, il était déjà trop tard pour pouvoir attendre une réponse avant le lendemain, nous passâmes le reste du jour et toute la nuit dans cet endroit, en faisant bonne garde. Cette halte fut aussi très-utile pour laisser reposer nos chevaux, qui formaient notre principale force, et qui sont ce que les naturels craignent le plus.

Le lendemain, nos envoyés revinrent avec des Indiens Caquetios, qui n'étaient pas au nombre de plus de quarante; ils nous apportèrent du gibier et d'autres provisions, nous annonçant que leurs caciques nous attendaient dans leurs villages; qu'ils étaient

tout prêts à faire alliance avec nous, et se réjouissaient fort de notre arrivée.

Je les congédiai en leur annonçant que nous allions les suivre; mais je repoussai adroitement l'offre qu'ils nous firent de rester et de nous accompagner pour nous montrer le chemin, ne voulant pas questionner mes envoyés en leur présence. Ces Caquetios m'assurèrent que je ne devais craindre, ni attaque, ni trahison. L'Indien que je leur avais envoyé, et qui, comme je l'ai dit plus haut, était venu avec moi de Coro, leur avait beaucoup vanté les bons traitements que toutes les nations qui s'étaient déclarées nos amies, avaient reçus de nous, tous les services que nous leur avions rendus, ainsi que notre puissance et notre force, par lesquelles nous avions réduit facilement tous ceux qui avaient voulu nous résister. D'après ce rapport, ils s'étaient décidés à faire alliance avec nous, et à nous fournir tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Pour récompenser le

Coquetio de ce service, je lui fis des présents, et je lui rendis la liberté, car il avait été jusque là l'esclave d'un chrétien.

En voyant le nombre et la grandeur de villages des Caquetios, il me fut facile de m'apercevoir, qu'outre ce que leur avait dit l'interprète, ils s'étaient décidés à s'allier avec un peuple dont ils n'avaient jamais entendu parler, parce qu'ils se sentaient assez forts pour nous résister si nous voulions les maltraiter. Je fus confirmé dans cette opinion, par leur refus de s'abaisser à venir au-devant de nous, comme l'avaient fait les autres nations, regardant comme honteux pour eux de nous obéir ou de paraître nous craindre.

Étant donc arrivé au premier bourg de cette province de Variquecemeto, j'y trouvai une réunion de près de quatre mille Indiens, tous forts et bien faits et qui nous firent un très-bon accueil.

Je passai environ quinze jours dans leurs

villages; ils sont au nombre de vingt-trois, et tous situés sur le bord du fleuve, à la distance d'un mille ou d'un demi-mille les uns des autres. J'employai le temps de notre séjour à tout examiner, à gagner leur confiance, ainsi qu'à prendre des renseignements sur les pays que nous avions à traverser. Ces gens nous firent toutes sortes d'amitiés. Les villages de cette province de Variquecemeto nous ont donné en tout, mais de bonne volonté et sans y être forcés, près de trois mille *pesos* d'or, ce qui fait cinq mille florins du Rhin, car c'est un peuple riche et commerçant; et l'on pourrait en tirer beaucoup d'or en échange d'objets en fer, tels que hameçons, haches, couteaux, etc., dont ils manquent absolument. On doit le voir d'après la quantité qu'ils nous en donnèrent de bonne volonté, et seulement pour nous prouver leur opulence, et non par crainte comme l'avaient fait les autres nations. Il leur était facile de s'apercevoir combien ils nous surpassaient

en nombre; car je crois que ces vingt villages pourraient rassembler en une demi-journée trente mille hommes, armés et exercés, comme je l'expliquerai plus tard quand je décrirai leurs mœurs. Outre cela, leurs villages sont bien fortifiés (1), et ne pourraient

(1) Castellanos, que j'ai souvent occasion de citer, et qui connaissait mieux le pays que ceux qui en ont écrit l'histoire, nous a laissé la description de ces forteresses (*Elegia à la muerte de Diego de Ordaz*, canto II, pag. 177) :

» Aquestos dichos fuertes, o cercados
Tienen, señores, para su defensa
De grosissimos arbores plantados
Donde la verde rama se condensa :
Unos despues de otros ordenados
Con mas vigor de lo que nadie piensa,
Pues aquel gran grosor que lleva hecho,
Tiene de duracion prolixo trecho. »

» Otros palenques hay mas estendidos
En muchos destos campos y çavanas
No de plantas de arbores nacidos
Como las otras cercas mas ancianas ;
Sino de palos muy fortalecidos
Y cada qual con dos otres andanas
Con las cintas espessas di bexucos
O correosas yedras di arcabucos.

Les chefs se retranchent dans ces forts ou enclos : ils sont faits de gros arbres plantés. Leurs vertes branches s'entrelacent touffues : disposés les uns près des autres, ils présentent une

pas être surpris comme ceux des autres Indiens; car ils sont les ennemis des quatre nations qui les environnent, et doivent s'attendre à chaque instant à être attaqués à l'improviste. Ils en agissent de même à leur égard. Quoiqu'ils fassent un commerce de sel avec plusieurs villages des Xaguas, qui touchent à leur territoire, ils sont cependant aussi les ennemis de ce peuple. Du second côté, habite la nation des Cyparicotes; du troisième celle des Cuytas. Ces nations sont anthropophages; elles massacrent et dévorent tous les prisonniers qu'elles font, soit à la guerre, soit par surprise. Du quatrième côté, ils ont une autre tribu de leur nation, qui habite le *valle poblado* ou vallée peuplée, qu'ils nomment Va-

résistanee plus forte qu'on ne pourrait le croire, et lorsqu'ils ont atteint toute leur grosseur, ils durent un temps considérable.

Il existe dans beaucoup de ces grandes campagnes et savanes d'autres palissades; non pas d'arbres plantés, tels que les autres forts plus anciens ; mais faites de pieux consolidés : chacun a deux ou trois rangs. Ces enceintes sont entrelacées de lianes, ou de lierre flexible des pays montagneux.

rarida, et dont je parlerai plus tard, car nous l'avons traversée en revenant à Coro : cette peuplade est pareillement leur ennemie.

Ces circonstances les ont engagés à établir leurs villages aussi près les uns des autres, afin de pouvoir se réunir plus aisément pour résister aux attaques des ennemis qui les environnent de tous côtés. Dans tous les pays que nous traversâmes, nous ne trouvâmes nulle part une population aussi nombreuse sur un aussi petit espace de terrain, ni des villages si considérables et si bien fortifiés.

Dans cette province, j'entendis parler d'une autre mer que nous cherchions, nommée mer du Sud ou du Midi, et qui était précisément le but principal de notre voyage. Nous espérions y découvrir une grande quantité d'or, de perles et de pierres précieuses, comme on en trouve dans les autres gouvernements des Indes, dans la partie qui avoisine la mer du Sud. Les Indiens, qui en avaient connaissance, prétendirent qu'ils n'y avaient pas été

eux-mêmes, mais qu'ils avaient entendu leurs ancêtres en parler; ce que nous regardâmes seulement comme un prétexte qu'ils prenaient pour éviter d'être obligés, de gré ou de force, de nous y conduire.

Pendant les quinze jours que j'employai, comme je l'ai dit, à visiter les divers villages de cette province, près de soixante chrétiens tombèrent malades, et quelques-uns si grièvement, qu'ils ne pouvaient continuer leur route ni à pied ni à cheval. Quoiqu'il eût été bien nécessaire de rester plus longtemps pour attendre leur rétablissement, ils préférèrent continuer le voyage, attribuant leur maladie au climat humide et malsain de cette contrée, et espérant qu'ils guériraient en changeant d'air.

Je me mis donc en route vers la mer du Sud, faisant transporter, par les Indiens de charge, les malades les plus souffrants, dans des hamacs ou lits du pays, dont je ferai la description plus tard. Je disais aux habi-

tants qu'ils ordonnaient qu'on les portât ainsi, parce qu'ils étaient de grands seigneurs. Je fis mettre pied à terre aux hommes qui avaient conservé leur santé; même à ceux qui étaient propriétaires de leurs montures, j'y fis placer les malades, deux sur chaque cheval, cachant, autant que possible leur état aux Indiens. Ils croyaient que nous n'étions sujets, ni à la mort, ni aux maladies; et s'ils s'étaient aperçus du contraire, cela nous aurait fait le plus grand tort, car ils se seraient décidés à nous attaquer.

On doit penser combien cela vint mal à propos, et dans quel chagrin j'étais plongé, me trouvant dans un pays éloigné, inconnu, avec des soldats malades et hors d'état de se défendre. J'ignorais si je devais avancer ou reculer, me trouvant au milieu de gens sur l'amitié desquels je ne pouvais compter que tant qu'ils ne se croiraient pas assez forts pour nous combattre. Je ne savais pas non plus quelles nations nous avions

devant nous, et je devais supposer, qu'étant ennemies de ceux de Variquesemeto, elles seraient puissantes et guerrières, puisqu'elles avaient pu résister à des rivaux aussi forts et aussi nombreux.

Tout cela cependant ne put ébranler ma résolution de continuer mon voyage; nous n'avions d'ailleurs rien de bon à espérer en revenant sur nos pas; car si nous étions retournés chez les Xaguas, pour attendre la guérison de nos malades, les Indiens auraient attribué cette démarche à la crainte, et cela les aurait probablement encouragés à commencer les hostilités.

Choisissant donc de deux maux le moindre, je me remis en route, ayant plutôt l'air de conduire une bande d'estropiés et de bohémiens que d'être à la tête d'une armée. Les Indiens me donnèrent deux cents hommes pour porter mon bagâge, et pour me montrer le chemin jusqu'en vue des villages des Cuybas leurs ennemis; et je leur promis de les faire

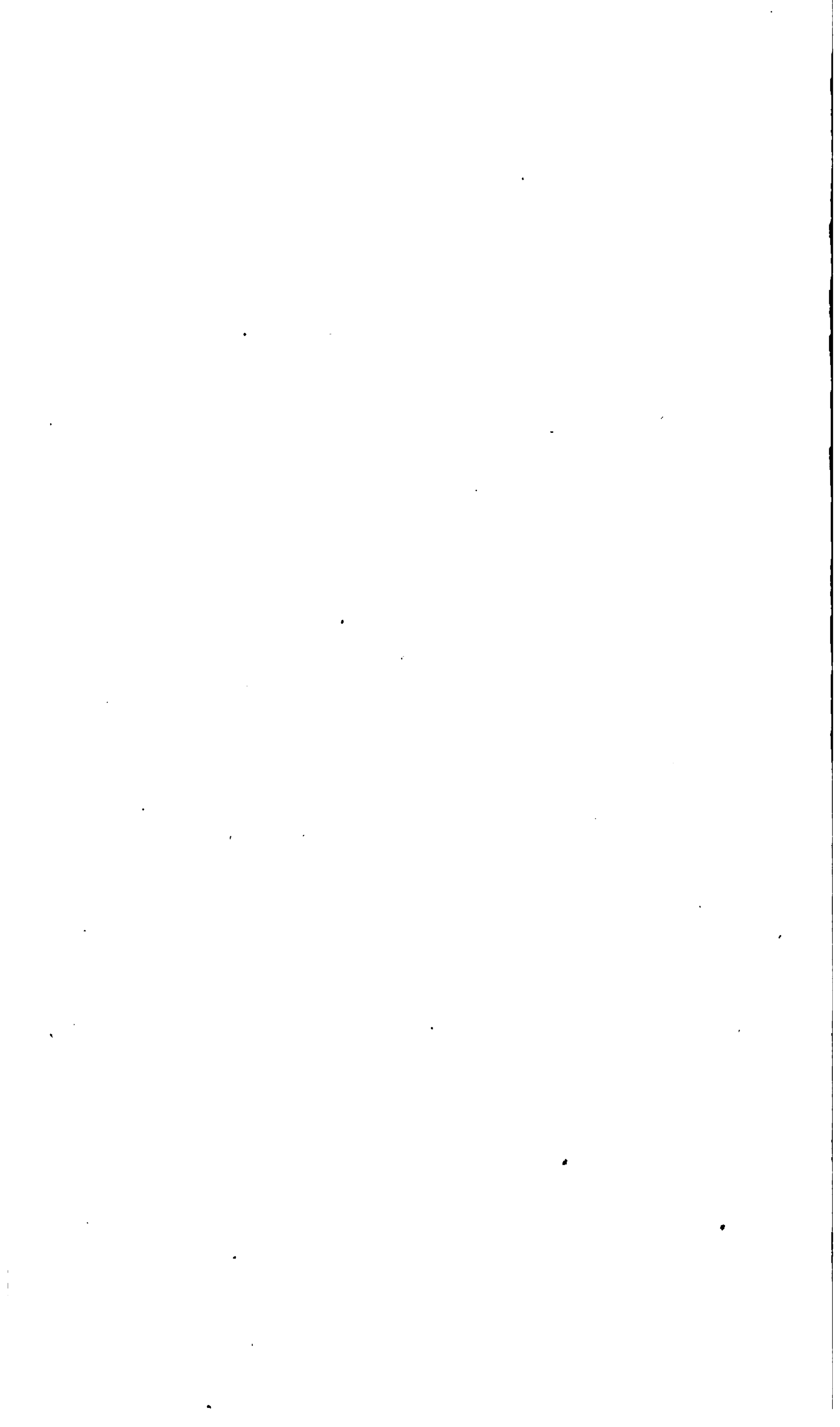
conduire sains et saufs hors du territoire de ces derniers. Nous ne pouvions nous passer d'eux, car la plupart de nos Indiens de charge étaient occupés à transporter les malades.

J'avais laissé partir en avant les Caquetios qui portaient le bagage, ne redoutant aucune fourberie de leur part, et croyant simplement que se voyant pesament chargés, ils se hâtaient de partir pour revenir plus tranquillement; mais ils ne portèrent pas les charges plus de deux milles, les laissèrent au milieu des champs dans un endroit où nous devions passer, et prirent la fuite, croyant peut-être qu'après les avoir conduits sur le territoire de leurs ennemis, nous les forcerions de nous accompagner encore plus loin, et que nous leur manquerions de parole.

Nous n'avions donc personne pour transporter ces bagages, nous ne voulions pas cependant les répartir entre le peu de chrétiens qui avaient conservé leur santé, car ceux-ci auraient été si chargés, et par suite si fatigués,

que si l'ennemis nous avait attaqués nous n'aurions pu lui opposer aucune résistance. Je fis choisir les choses les plus nécessaires et nous fûmes obligés de les porter nous-mêmes, j'ordonnai de cacher le reste hors du chemin pour y rester jusqu'à notre retour, puisque nous n'avions aucun moyen de le transporter.

Notre embarras était d'autant plus grand, que tous les Indiens qui devaient nous montrer le chemin s'étaient enfuis, à l'exception, heureusement, d'un petit garçon et d'une femme qui, n'ayant pas pu les suivre, étaient restés avec nous. Cette femme savait un peu la langue des Cuybas, mais elle prétendait ne pas connaître le chemin.



CHAPITRE IX.

NATION CUYBAS (1).

Dangers que courent les chrétiens, après une longue famine, lorsqu'ils arrivent chez cette nation qui se sert de flèches empoisonnées. — Ils attaquent et sont vainqueurs après un combat acharné — Comment ils sont obligés de prendre un second village dont les habitants, effrayés par le combat précédent, se réfugient dans une maison, après avoir placé devant, quelques bijoux et des vivres espérant que les chrétiens s'en contenteraient. — Ceux-ci parviennent à gagner les naturels par des paroles amicales, à les déterminer à faire alliance avec eux, et réduisent toute la nation à leur obéissance.

Nous marchâmes toute la journée dans une vallée entre deux montagnes, le long d'une

(1) J'ai lieu de croire que cette nation est la même que celle

grande rivière que l'on nomme Coaheri, et jusqu'au soir nous ne pûmes découvrir ni village ni habitation d'Indiens : alors nous commençâmes à craindre de manquer de vivres, car nous n'en avions pas avec nous, n'ayant personne pour les porter.

Le lendemain matin, je donnai ordre à deux hommes à cheval de chercher à gravir la montagne, le plus haut possible, de deux côtés diffé-

que Laet et le père Simon nomment Cuycas, et sur le territoire de laquelle Garcia de Paredes fonda, en 1556, la ville de Truxillo. Voici ce que le père Simon dit de cette nation :

« Les habitants de la province des Cuycas sont bien faits » et de bonne mine, particulièrement les femmes. Ils vont » entièrement nus, excepté qu'ils se couvrent les parties » honteuses, les hommes, avec un morceau de callebasse, et » les femmes avec une pièce d'étoffe de coton de diverses » couleurs et de la grandeur de la main. Dans chaque village il » y a un édifice consacré uniquement à leurs idoles qui sont » faites de terre cuite, de coton et de bois. Ils leur offrent du » coton, des colliers, des grains de cacao et d'autres bagatelles, » et leur sacrifient des cerfs ; ils en brûlent la chair et suspen- » dent les têtes dans le temple. Les Espagnols en ont trouvé » dont les murailles étaient couvertes de ces têtes depuis le » haut jusqu'en bas. Leurs sorciers, qu'ils nomment *Xeques*, sont » en rapport avec le diable qu'ils évoquent en brûlant des » grains de cacao. (Simon, *Noticias de tierra firme. Noticia* v, » cap. xxiii, p. 398.) »

rents, et de voir s'ils apercevraient de la fumée ou quelque habitation d'Indiens, afin de ne pas passer encore le jour suivant sans nourriture, ce qui aurait achevé de nous affaiblir.

Nos cavaliers arrivèrent bientôt avec de bonnes nouvelles. L'un d'eux avait découvert une grande plaine où la montagne se terminait, de sorte que nous n'avions plus qu'un mille de mauvais chemin; et quoiqu'il n'eût vu ni fumée ni village, il était très-probable que l'on en trouverait, et qu'une aussi belle plaine, traversée par une grande rivière, ne serait pas déserte et inhabitée.

Aussitôt que nous fûmes arrivés dans la plaine, je m'établis avec ma troupe sur une hauteur d'où je pouvais découvrir tous les environs; et j'envoyai de deux côtés différents deux cavaliers avec l'ordre d'explorer le pays jusqu'à la distance d'une ou deux lieues, et de venir m'avertir aussitôt qu'ils auraient trouvé un village ou des champs cultivés, car

si les vivres nous manquaient, la faim ne nous manquait pas.

Pendant que j'attendais sur cette hauteur le retour de mes gens, je vis de la fumée s'élever de différents endroits des montagnes environnantes, d'où nous pûmes facilement reconnaître que les indigènes nous avaient aperçus, et qu'ils faisaient cette fumée pour s'avertir d'un village à l'autre. Cela nous donnait à craindre, à la vérité, qu'ils ne se réunissent pour nous attaquer; mais de l'autre côté, nous étions très-satisfaits de savoir par là, où étaient leurs habitations, pour pouvoir les y chercher et nous procurer des vivres, si nos messagers ne trouvaient pas de champs cultivés. La faim nous faisait oublier le danger, et nos soldats murmuraient déjà comme si je les avais conduits par une fausse route : plusieurs commençaient à dire que les Indiens ne nous avaient quittés que parce qu'ils savaient que le pays où nous allions entrer était désert, qu'ils craignaient d'y mou-

rir de faim, et qu'ils espéraient en nous y envoyant se défaire de nous sans coup férir. Toutes ces terreurs s'évanouirent du moment où l'on vit s'élever les colonnes de fumée, qui nous prouvaient que le pays était habité. Je ne laissai pas impunis ceux qui avaient ainsi semé l'insubordination et le découragement parmi les soldats; car j'aurais couru un grand danger de la part de mes compagnons et de ceux qui devaient m'obéir comme à leur chef, si le secours s'était fait attendre seulement un jour de plus.

Les cavaliers revinrent bientôt nous annoncer qu'ils avaient trouvé quelques constructions environnées de champs cultivés, mais que tout était désert et abandonné. Nous nous dirigeâmes de ce côté et nous établîmes dans six maisons situées dans une belle plaine, sur le bord d'un ruisseau, et d'où nous pouvions découvrir tous les environs. Les grains n'étaient pas encore mûrs; néanmoins, affamés comme nous l'étions, il nous sembla qu'ils

l'étaient bien assez; et l'appétit nous fit trouver, à ce maigre repas d'eau et de maïs vert, un meilleur goût que nous n'en aurions trouvé, dans un autre temps, à des chapons et au vin le plus délicat.

Le soir, je fis partir un capitaine avec trente hommes pour aller surprendre un des villages dont nous avions aperçu la fumée pendant la journée, avec ordre de m'amener tous les habitants dont il pourrait s'emparer, pour contracter une alliance avec eux comme je l'avais fait avec d'autres jusqu'alors. Mais quand il s'en approcha, il trouva des feux allumés, les habitants bien armés, et faisant bonne garde; de sorte que ne se sentant pas en force, il ne voulut pas les attaquer, et vint me demander du renfort. Je n'osai lui en donner, car j'avais tant d'hommes hors de combat que je ne pouvais envoyer la quantité suffisante pour prendre ce village, et garder assez de monde pour protéger les malades et défendre le camp.

Le village était situé sur le penchant de la montagne, et dans un endroit où il était impossible de se servir des chevaux. C'est pourquoi nous étions loin de pouvoir combattre avec autant d'avantage que si nous en avions fait usage; car dans les endroits où il est possible d'employer la cavalerie un homme à cheval fait plus de peur et plus de mal aux Indiens que cinquante à pied.

Cependant, je n'étais pas très-pressé de me remettre en route : je me trouvais en sûreté et bien logé dans le hameau où je m'étais établi. Il se composait de six cabanes seulement, destinées sans doute à rentrer la récolte. C'était plutôt une espèce de ferme appartenant à quelque cacique des environs, et située sur une hauteur qui me permettait de découvrir tout ce qui se passait au loin : nous pouvions facilement nous servir de nos chevaux, qui formaient notre principale force. Nous y avions aussi en abondance de l'eau, du maïs, et quantité de cerfs,

qui ne courent pas très-vite, et sont sans crainte des Indiens, privés de chevaux et de chiens, mais qu'il nous était facile de tuer.

Après avoir séjourné cinq jours dans cet endroit, espérant que cela ferait du bien aux malades (malheureusement il n'en fut pas ainsi), je fis partir dix cavaliers et trente-cinq fantassins avec ordre de ne pas quitter la plaine, et de voir, si en remontant la rivière, ils ne découvriraient pas quelques villages indiens. Dans ce cas, ils devaient, s'ils se croyaient en force, chercher d'abord à persuader aux naturels de venir me trouver de bon gré, et les y obliger, s'ils ne voulaient pas y consentir. Je recommandai surtout de les ménager le plus possible, craignant que si on en tuait beaucoup, il ne devînt très-difficile et peut-être même impossible de gagner leur amitié.

Le même jour, à environ trois milles de mon camp, ils aperçurent un village où se trouvaient un grand nombre d'Indiens, faisant bonne garde, et occupés à s'exercer à ma-

nier les armes. Deux cavaliers s'étant avancés jusqu'à une portée de mousquet pour examiner ce village, ils virent bientôt qu'il n'y avait rien à faire, car il était entouré d'un fossé profond, que l'on n'aurait pu franchir sans perdre beaucoup de monde.

Le capitaine ordonna alors aux gens à cheval de ne pas se montrer, et il s'avança seul à la tête des fantassins, de sorte que les habitants ne virent que les deux premiers cavaliers qui s'étaient approchés, comme je l'ai dit, pour reconnaître le village. Il plaça les huit autres dans un champ cultivé, dont les plantes étaient si hautes qu'un homme à cheval pouvait aisément s'y cacher. Puis il s'approcha du village, en s'exposant le moins possible, et feignit ensuite de prendre la fuite ce qui donna du cœur aux ennemis, qui sortirent au nombre de plus de cinq cent pour poursuivre les fuyards. Mais aussitôt qu'ils eurent dépassé l'endroit où les cavaliers étaient cachés, les nôtres firent volte-face et les In-

diens se virent attaqués en tête et en queue. On en tua environ quarante-huit et l'on prit soixante prisonniers, le reste se mit en fuite : de notre côté quatre chrétiens furent légèrement blessés et un cheval fut tué d'un coup de flèche. Ce village est le premier où l'on fit usage contre nous de flèches empoisonnées dont je ferai plus tard la description (1).

Quand les prisonniers furent amenés devant moi, j'en remis six en liberté, leur donnant des présents pour leurs caciques. Je les chargeai de leur annoncer que nous n'avions que des intentions pacifiques, et de les inviter à venir me trouver, qu'alors je rendrais leurs prisonniers parmi lesquels il y en avait deux d'un rang élevé, dont l'un

(1) Probablement dans la seconde relation de ses voyages qui ne nous est pas parvenue : voyez la préface en tête de ce volume. Herrera rapporte que les Indiens de cette province empoisonnaient leurs flèches avec un mélange de suc de mancenillier, de sang de serpents et de fourmis vénéneuses, qu'ils faisaient bouillir ensemble; il ajoute que cette composition exhalait des vapeurs tellement malfaisantes qu'elles faisaient souvent périr les vieilles femmes chargées de sa préparation.

était dangereusement blessé. Je le fis panser et j'ordonnai qu'on en eût grand soin. Cependant trois jours s'écoulèrent sans que personne se présentât, et nous ne savions si nous devions voir dans cette conduite la preuve de bonnes ou de mauvaises dispositions. Quelques-uns pensaient que tous les Indiens de la contrée se rassemblaient pour venir nous attaquer et reprendre leurs prisonniers. D'autres croyaient au contraire que la crainte que nous ne leur tinssions pas parole et que ceux qui viendraient nous visiter, ne fussent faits prisonniers était la cause de ce retard, car il n'y avait pas avec nous d'Indiens qui auraient rendu témoignage de notre fidélité à garder nos promesses, comme nous en avions eu chez les autres nations. Le matin du troisième jour, je fis partir deux autres Indiens pour aller engager de nouveau les caciques à se rendre près de moi. Je leur dis de raconter les bons traitements que nous avions fait éprouver à nos prisonniers; ce que je fis expliquer

par l'Indienne que nous avions amenée avec nous de la province de Variquesemeto, et qui ne savait que fort imparfaitement la langue des Cuybas. Ce manque d'interprète nous fut très-nuisible, tant parce que cette femme avait de la peine à traduire les ordres que nous donnions, que parce que sa timidité naturelle l'empêchait de le faire avec autant d'énergie que nous l'aurions désiré. Après avoir expédié ces Indiens, je partis avec douze fantassins et huit cavaliers pour aller à la chasse aux cerfs.

Étant arrivés auprès du village où nous avions fait nos prisonniers, nous aperçûmes sur une hauteur qui le dominait une grande multitude d'Indiens armés ou sans armes avec leurs femmes et leurs enfants : les uns se montraient, d'autres cherchaient à se cacher, de sorte que nous ne savions pas ce que cela voulait dire, mais on voyait bien qu'ils ne se préparaient pas au combat puisqu'ils avaient leurs familles avec eux, et nous pensâ-

mes que c'étaient plutôt les habitants du village qui cherchaient à se réfugier dans l'intérieur des montagnes. J'envoyai vite chercher dans le camp l'Indienne qui nous servait d'interprète : quand elle fut arrivée, vers les trois heures, nous nous approchâmes du village à la portée de la voix. Je lui ordonnai alors d'appeler les habitants, mais ils ne nous firent pas de réponse. Croyant qu'il était désert et abandonné nous y entrâmes avec précaution, après avoir placé quelques hommes dans un poste d'où l'on pouvait découvrir l'endroit où les Indiens s'étaient réfugiés, et pour nous avertir s'ils faisaient quelques mouvements. Nous arrivâmes sans trouver personne jusqu'au milieu du village en face d'un grand *buhio* (1) (c'est ainsi qu'ils appellent leurs maisons), devant la porte

(1) Selon le petit glossaire de mots en usage en Amérique que le père Simon a donné à la suite de son ouvrage, *Buhio* est une expression de la langue des Indiens de Saint-Domingue, que les Espagnols adoptèrent pour désigner les cabanes des naturels, sans s'inquiéter de sa véritable signification.

duquel on avait placé sur deux siéges quelques petits bijoux d'or, et des vases avec des provisions et du gibier; mais personne ne paraissait. Quand l'Indienne notre interprète voulut ouvrir la porte de ce buhio, comme elle avait ouvert celle des autres, elle la trouva fermée et barricadée, et elle entendit qu'il y avait du monde dedans. Je fis dire à ceux de l'intérieur d'ouvrir et de sortir pour se soumettre à faire amitié avec moi, n'étant venu que dans ce but et non pour leur faire le moindre mal, ils refusèrent long-temps nous disant de prendre l'or et les vivres qu'ils avaient placés devant la porte, et de leur renvoyer les prisonniers. Je répondis que je n'avais pas besoin d'or, que j'en possédais assez moi-même, et que je leur avais envoyé des présents d'un plus grand prix, que s'ils sortaient volontairement, je ne leur ferais pas de mal, mais que s'ils continuaient à se tenir renfermés je ferais mettre le feu à leur habitation, ce qu'ils n'avaient

pas prévu, se croyant dans une citadelle imprenable après avoir barricadé la porte. Ils se décidèrent donc à ouvrir : le principal d'entre eux sortit le premier, les autres le suivirent au nombre de près de cent. C'étaient des hommes forts et bien armés. Je leur fis des reproches de penser à me résister, tandis que j'étais assez puissant pour détruire toute leur armée en envoyant contre elle un seul cavalier, et que j'en avais en quantité. Comme plusieurs de nos gens à cheval portaient derrière eux les cerfs que nous avions pris, je leur dis qu'ils étaient bien insensés de vouloir nous échapper, quand les cerfs, bien plus agiles qu'eux, ne pouvaient y parvenir ; j'ajoutai qu'ils ne devaient attribuer qu'à la colère des chevaux le mal que nous leur avions fait dans le dernier combat, et que ceux-ci avaient été tellement irrités de leur résistance que nous n'avions pas pu les retenir, mais que notre volonté était de les bien traiter, et que s'il en avait été autrement, il

nous aurait été bien facile de les détruire tous. Ce discours les persuada et ils furent convaincus de notre puissance et de notre bonne volonté pour eux.

Ils s'excusèrent en disant que ne nous connaissant pas, ils avaient cru devoir se mettre en défense contre nous, comme on fait envers tout inconnu. Mais qu'ayant appris par nos envoyés qui nous étions, ils se disposaient à venir nous trouver : qu'ils avaient été retenus jusqu'à la nuit précédente, par la nécessité de donner la sépulture à ceux que nous avions tués. Que nous ayant vus arriver de loin, ils avaient craint que nous ne vinssions pour les attaquer de nouveau. C'est pourquoi ils avaient envoyé leurs femmes et leurs enfants dans les montagnes, et s'étaient renfermés pour éviter le premier choc, jusqu'à ce qu'ils eussent pu nous expliquer qu'ils avaient l'intention d'être nos amis. Ils m'offrirent de nouveau l'or qu'ils avaient placé comme je l'ai dit, sur des siéges devant la

maison, mais je refusai de l'accepter dans la crainte qu'ils crussent que nous n'étions venus que pour cela. Afin de ne pas avoir l'air de douter de leur amitié, je renvoyai une partie des prisonniers, avec ordre de ramener leurs femmes et leurs enfants dans le village, et j'emmenai les autres avec moi. Je remis donc entre leurs mains leurs parents qui étaient en notre puissance, et je leur fis présent de couteaux et de quelques verroteries qu'ils estiment beaucoup, leur ordonnant d'inviter les habitants des autres villages à venir me voir et à se reconnaître mes alliés.

Dès le lendemain plusieurs caciques des environs arrivèrent pour me visiter dans l'endroit où je m'étais établi d'abord, et que je n'avais pas encore quitté. Ils m'apportèrent des présents, et cela dura ainsi pendant neuf jours, ce qui me fut très-utile pour affermir mon alliance avec cette nation et la mieux connaître, précaution nécessaire pour

pouvoir continuer notre route. J'espérais aussi que le repos ferait du bien à mes soldats attaqués en général de fièvres et d'ulcères causés par la qualité de l'eau, ne pensant pas que leurs souffrances pussent durer longtemps. Mais pendant neuf jours, le nombre des malades augmenta plus encore que les guérisons. Ce n'était pas seulement, comme je l'avais cru, l'air humide de la province de Variquesemeto qui en était cause, mais aussi les fatigues, les privations, la marche de quatre jours que nous avions faite dans l'eau, la mauvaise qualité de la nourriture, et surtout le manque absolu de remèdes.

La difficulté de transporter les malades était encore plus grande qu'en quittant le Variquesemeto; cependant je me remis en marche, dans l'espoir d'atteindre bientôt l'autre mer, que les Cuybas m'assuraient être très-proche, et même plus qu'ils ne le pensaient réellement, espérant ainsi se débarrasser de nous; car

quoique nous vécussions bien avec eux, il est facile de supposer que nous n'étions pas des hôtes bien agréables. Nous marchâmes donc pendant cinq jours, non sans difficultés à cause des malades, faisant de courtes étapes d'un, de deux ou de trois milles, en allant d'un village à l'autre. Heureusement que nous avions des Indiens pour porter nos bagages et nos provisions, et pour avertir les habitants des endroits que nous devions traverser, de ne pas s'effrayer.

Enfin, le 15 décembre nous arrivâmes dans un grand bourg de cette nation, nommé Hacarygua : il ressemble plutôt à plusieurs villages situés les uns près des autres le long de la plaine, mais ils appartiennent tous au même cacique et portent le seul nom d'Hacarygua. Il renferme environ seize mille Indiens en état de porter les armes, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants. Ces habitants, dont une partie est de la nation Cuybas, et l'autre de la nation

des Caquetios, vivent mêlés ensemble. Comme je leur avais fait annoncer d'avance notre arrivée par nos amis les Cuybas, nous en fûmes très-bien reçus, ils nous firent des présents d'or, de gibier et de toutes sortes de provisions.

Cependant je ne crus pas prudent de rester longtemps dans cet endroit, craignant que le nombre des habitants, et la force que leur donnent les flèches empoisonnées dont ils se servent, ne les encourageassent à nous attaquer, surtout ayant autant de malades. Mais il était si difficile de transporter ces derniers que, d'un jour à l'autre, je retardai mon départ pendant près d'une quinzaine, car nous avions en abondance, du gibier, du poisson et d'autres vivres; et le grand nombre des habitants faisait que nous leur étions moins à charge.

Pendant cet espace de temps, deux chrétiens moururent, quelques-uns recouvrèrent la santé et je n'eus pas d'autres malades, ce

qui nous rendit plus facile la continuation de notre route.

Le onzième jour, à la prière des habitants et pour leur prouver notre amitié et notre désir de les obliger, j'envoyai un capitaine avec trente fantassins et cinq cavaliers contre plusieurs villages des Cuyones, situés à quelques milles de Hacarygua, dans les montagnes, et qui sont leurs ennemis. Un cacique de la nation à la tête de huit cents hommes, accompagna les nôtres; il devait obéir en tout aux ordres de mon capitaine.

Ceux qui ne connoissent pas les Indiens me blâmeront d'avoir ainsi divisé ma troupe, car ils auraient pu user de cette ruse pour nous séparer et nous détruire ensuite les uns après les autres, ce qui leur aurait été d'autant plus facile que je conduisais avec moi beaucoup de malades; mais nous avions bien calculé notre conduite. D'abord, il faut dire que ces Indiens ont une telle peur des chevaux, qu'avec quelques cavaliers et une petite troupe de

fantassins on en mettra en fuite un plus grand nombre que je n'ose le dire, dans tous les endroits où les chevaux pourront manœuvrer. Il faut vraiment que la toute-puissance de Dieu s'en soit mêlée, pour que de telles multitudes aient été défaites, je ne dirai pas par moi et les miens, car je n'écris pas pour ma gloire, mais par Fernand Cortès dans le Yucatan, par Pédrarias d'Avila dans le Nicaragua, et par Fernand Colon, qui le premier a découvert les Indiens de Santo-Domingo, et plusieurs autres gouverneurs et capitaines de S. M. dans les Indes, ce que l'on peut à peine croire et s'imaginer. Ceux qui veulent le savoir n'ont qu'à lire ce que Jérôme Seitz et d'autres ont traduit de la langue espagnole : l'on y trouvera les relations que chaque capitaine a envoyées, et où il rend compte de sa conduite, et non-seulement la confirmation de ce que j'ai avancé, mais encore des choses bien plus extraordinaires (1).

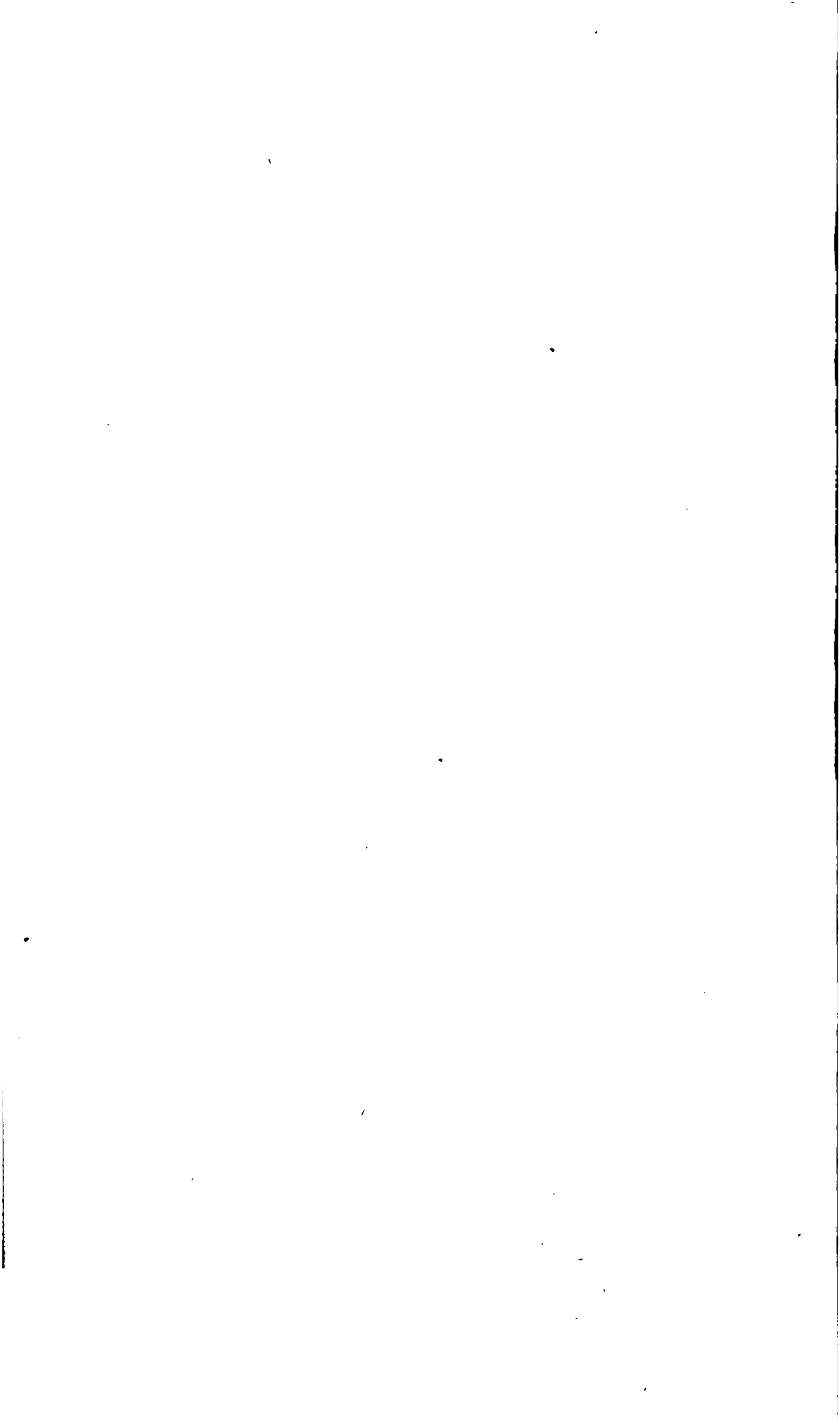
(1) Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu découvrir aucune trace de ce Jérôme Seitz ou de ses ouvrages. Il n'est cité ni par Hébert ni par Stück.

Pour en revenir à notre sujet, nous nous étions établis et bien fortifiés à Hacarygua, dans une rue près de l'eau, où nous faisions la garde soigneusement jour et nuit, et toutes les heures nous parcourions les rues à cheval et deux à deux pour voir si nous remarquions quelque changement dans la conduite des habitants, ce qui est très-facile à voir, car tant qu'ils ne cachent pas leurs femmes et leurs enfants, ils n'ont pas de mauvaises intentions. Au reste, quand ils auraient été assurés de nous défaire et de nous tuer tous, ils n'auraient pas bougé s'ils avaient craint le moindre danger; car ils n'attaquent que lorsqu'ils croient pouvoir le faire en toute sûreté; aussi dans les combats leur perte est-elle peu considérable, et sur dix mille il en périt à peine deux ou trois cent. Cela suffit pour les mettre en déroute, surtout si leur chef est tué; alors on est sûr de la victoire et souvent on ne perd pas un homme; tandis qu'ils seraient

très-difficiles à vaincre, s'ils tenaient ferme comme nous. Ils se tirent seulement des flèches de loin et ne s'approchent pas; c'est pourquoi ils nous ont souvent dit que nous ne savions pas faire la guerre, puisque nous attaquions de suite corps à corps. Ils ne peuvent résister au premier choc, et c'est pour cela qu'un si petit nombre de chrétiens à pu soumettre une si grande multitude d'Indiens, comme nous l'avons fait voir, et comme d'autres capitaines l'ont prouvé d'une manière encore plus éclatante.

Je fis aussi venir le principal cacique de Hacarygua, et je le retins jour et nuit dans mon logement pendant tout le temps que les miens furent à cette expédition des Cuyones. J'ordonnai de le garder à vue, étant bien assuré que ses sujets n'oseraient rien entreprendre contre nous, tant que leur cacique serait, nonpas avec eux, mais entre nos mains, ce qui fut pour nous un gage de sûreté. Je dis au contraire au cacique que c'était par amitié et

pour l'honorer que je le faisais demeurer avec moi. Afin de l'obliger d'avoir l'air d'y croire, qu'il le fît ou non du fond de bonne volonté, je conversais avec lui sur l'état du pays et sur la mer du Sud, dont on nous avait parlé. Il me donna des renseignements plus exacts que ceux que je possédais, m'apprit qu'elle était beaucoup plus près que je ne l'avais pensé, et m'indiqua deux routes pour y arriver.



CHAPITRE X.

NATION CUYONES (1).

Les Indiens du premier village de cette nation résistent vaillamment aux chrétiens et leur font beaucoup de dommage. — Ceux-ci, voyant les naturels s'obstiner à refuser la paix et l'amitié qui leur étaient offertes, sont forcés de les traiter en ennemis, de brûler leurs maisons, d'en tuer un grand nombre, et de faire six cents prisonniers. — Les Cuyones ne sont pas soumis, et les chrétiens sont obligés de prendre un autre chemin que celui qu'ils s'étaient proposé.

Ceux que j'avais envoyés contre les Cuyones arrivèrent le troisième jour, c'est-à-dire

(1) Alcedo (*Dict. geog. de las Indias occid.*), dit que les restes de la nation des *Coyones*, presqu'entièrement détruite à pré-

le 28 décembre : ils conduisaient avec eux six cents prisonniers dont il s'étaient emparés dans un village qu'ils avaient attaqué avant le lever du soleil. Je leur avais donné l'ordre de me les amener, sans leur faire aucun mal, s'il était possible, et de ne pas permettre qu'ils fussent maltraités par les Indiens Caquetios et Cuybas, qui étaient partis avec eux du bourg de Hacarygua, au nombre de huit cens, comme je l'ai dit plus haut. Je n'avais pas l'intention de les punir, quoique je l'eusse promis à ceux de Hacarygua pour les contenter, mais au contraire de gagner

sent, habitent encore les montagnes au sud-ouest de Tocuyo.

On a vu chapitre VI, que Federmann visita la nation des Cayones, dont le territoire, suivant lui, est situé entre ceux des Ayamanes et des Xaguas, c'est-à-dire à quarante milles environ de Coro : plus loin, pag. 133, il dit que les villages des Cuyones contre lesquels il envoya une partie de sa troupe, étaient à quelques milles d'Hacarygua, et par conséquent à cinquante milles à peu près des Cayones ; il est donc évident que ces nations sont différentes, et qu'il ne faut pas les confondre malgré l'analogie de leurs noms.

Le père Simon, voyez plus haut pag. 77, et Alcedo que nous venons de citer, ont-ils voulu parler des Cayones ou des Cuyones ? Cette question est difficile à résoudre.

leur amitié, parce que un des chemins que l'on m'avait indiqués pour arriver à la mer du Sud, traversait leur territoire.

Quand les chrétiens s'approchèrent du premier village des Cuyones, ils se placèrent en tête et mirent les Indiens à l'arrière-garde, pensant avec raison que, si ces derniers commençaient l'attaque, il serait bien difficile d'obtenir d'eux de ne pas faire main-basse sur leurs ennemis, malgré mes ordres et contre les intentions des miens. Aussitôt qu'ils furent entrés dans les premières rues du village, les assiégés se barricadèrent dans leurs maisons et blessèrent plusieurs des nôtres qui furent obligés de reculer, car ils étaient frappés sans pouvoir se défendre.

Voyant donc qu'on ne voulait pas écouter leurs protestations de paix et d'amitié, ni traiter avec eux, il ne resta plus qu'un moyen, qui fut de mettre le feu au village, pour forcer ainsi les Indiens d'en sortir, s'ils ne voulaient pas se laisser consumer par les flam-

mes. Les nôtres firent donc six cents prisonniers, y compris les femmes et les enfants. Il périt aussi un grand nombre de naturels, parmi lesquels plusieurs auraient peut-être désiré échapper, mais dont la majeure partie aima mieux se laisser brûler vive, que de tomber dans les mains de ses ennemis.

De notre côté, nous eûmes deux chrétiens de tués et quinze hors de combat, ainsi que beaucoup d'Indiens, nos alliés ; il y eut aussi un cheval de blessé, qui mourut au bout de huit jours.

Je fus assez mécontent du succès de cette expédition, tant à cause de la perte que les miens avaient soufferte, qu'en raison de la destruction de nos ennemis. Mais le repentir ne servait à rien; ceux que j'avais envoyés s'étaient trouvés contraints de se conduire comme ils avaient fait, ou de revenir sans avoir agi; ce qui aurait été aussi très-mal à propos, car nos alliés, les Cuybas et les Caquetios du village d'Hacarygua, pouvaient attribuer notre conduite à la

lâcheté, ce qui devait diminuer leur considération pour nous, leur aurait fait perdre toute crainte, et nous aurait causé le plus grand tort.

En témoignage de notre amitié, je distribuai aux caciques et à quelques-uns des principaux du village, environ deux cents prisonniers, pour qu'ils en fissent leurs esclaves. J'eus soin de choisir particulièrement les enfants et les vieillards, et ceux qui étaient tellement brûlés, qu'ils ne pouvaient nous servir.

Le 3 janvier 1531, je repris ma marche vers la mer du Sud, sans quitter le territoire des Cuybas, puisque la route qui traversait les terres des Cuyones, nos ennemis, nous était fermée. D'après les renseignements que nous avions, le chemin qui passe chez les Cuyones devait être un peu plus court, et moins difficile pour les chevaux.

La quantité de nos malades était un peu diminuée; cependant les prisonniers Cuyones,

qui augmentèrent de près de quatre cent le nombre de nos porteurs, nous furent très-utiles. Nous arrivâmes le même jour à un village nommé Tohibara : les habitants nous reçurent avec beaucoup de marques d'amitié, que nous avions recherchée d'avance par le moyen de ceux de Hacarygua, qui sont leurs alliés. Ils nous informèrent que, pour continuer notre route, nous avions d'immenses marais à franchir, et où il nous serait presque impossible de faire passer les chevaux. Mais comme ils ajoutaient que nous pouvions arriver en trois jours à un village d'où l'on découvrait la mer du Sud, je fis partir cinq cavaliers et vingt-cinq fantassins, leur ordonnant de se rendre à ce village, nommé Itabana, s'ils pouvaient le faire sans danger et sans être attaqués. Je leur recommandai de ne pas rester absents plus de six jours, savoir : trois pour aller et trois pour revenir, afin que nous ne fussions pas trop séparés.

Le troisième jour, ils parvinrent à une grande rivière, qui sépare le territoire des Cuybas de celui d'un autre peuple que l'on appelle les Guaycaries, et où finit le pays de nos alliés. Ils ne pouvaient la traverser sans grand danger, puisqu'il fallait se mettre à la nage et perdre ainsi tous leurs avantages. D'ailleurs on leur annonçait qu'ils étaient seulement à moitié chemin d'Itabana, où l'on nous avait cependant assuré que l'on pouvait se rendre en trois jours. Ils n'avaient pas ordre de rester absents plus longtemps; ils se décidèrent à revenir, ayant soin de faire alliance avec tous les villages qui se trouvaient entre nous et cette rivière. Ils apprirent des Indiens, qu'il y avait du côté d'Itabana, sur la mer du Sud, des hommes vêtus, barbus, semblables à nous, qui faisaient du commerce; et qu'ils étaient arrivés par eau dans une grande maison. Nous supposâmes que ces gens devaient être ceux de Sebastian Gabotto (*Cabot*) (1), qui,

(1) On voit par ce passage combien, à cette époque, l'Améri-

trois ans auparavant, avait fondé une colonie au rio de Solis. Ils avaient découvert une grande mer qui s'avançait à trois cents lieues dans l'intérieur du pays, et ils étaient arrivés sur des vaisseaux que les Indiens appelaient des maisons; cette opinion nous parut d'autant plus admissible, que le gouvernement de Sebastian Gabotto touche très-probablement à la partie méridionale du Venezuela.

Cette nouvelle, qui nous causa une grande joie, nous donna l'espoir de rencontrer bientôt des chrétiens qui nous fourniraient des renseignements sur l'autre mer, et sur l'état et la nature du pays. Nous espérions pouvoir les repousser des limites de notre gouvernement, s'ils y étaient entrés; mais aussi les sauver s'ils y avaient été jetés par la

que était encore peu connue, même de ceux qui l'avaient visitée; car le rio de Solis dont parle ici Federmann, n'est autre que le rio de la Plata, découvert en 1518 par le pilote Juan Diaz de Solis et remonté en 1520 par Sébastien Cabot. Notre voyageur croyait déjà y être arrivé quand il n'était pas même parvenu jusqu'à l'Orénoque, ce qui est une erreur d'au moins 40 degrés.

tempête : et s'ils nous étaient nécessaires pour augmenter notre troupe, nous pouvions aussi leur être fort utiles.

Aussitôt après avoir appris cette nouvelle, je quittai Tohibara le 23 janvier, et je me dirigeai vers la grande rivière. Les habitants des deux premiers villages que nous rencontrâmes, nommés Curahy et Cazaradadi, nous firent une très-bonne réception, et nous fournirent toutes sortes de vivres : mais depuis là jusqu'à la grande rivière, je trouvai tous les villages déserts et abandonnés. J'employai cinq jours à parcourir, avec mes malades, la route que ceux que j'avais envoyés avaient faite en trois. Je ne trouvai aucun des habitants avec qui mes gens avaient traité; la crainte leur avait fait prendre la fuite à tous. Ils avaient probablement supposé que les miens n'étaient venus que pour reconnaître le pays, et que j'arrivais pour les attaquer.

Étant parvenus à un village, nommé Cura-

hamara, à deux milles de la grande rivière, nous le trouvâmes aussi abandonné; ce qui nous fut très-désagréable, car nous n'avions personne de la nation que nous allions quitter pour nous aider à faire alliance avec les Guaycaries. C'est pourquoi je pris la résolution de m'y arrêter, et de chercher à en découvrir les habitants. J'envoyai du monde de deux côtés; ils parvinrent à reconnaître l'endroit où s'était retiré le cacique et ses gens, en apercevant un feu que ceux-ci avaient allumé pendant la nuit: ils le surprirent et me l'amenèrent prisonnier avec dix-huit des siens. Je leur expliquai pourquoi je les avais envoyé chercher, leur reprochant d'avoir pris la fuite, malgré ma promesse de les bien traiter. Je remis ensuite le cacique en liberté après lui avoir fait quelques présents, et je l'emmenai avec moi chez les Guaycaries, qui sont leurs alliés.

CHAPITRE XI.

—

NATION GUAYCARIES (1).

De cette nation noire comme charbon, méchante, orgueilleuse et insolente. — Ruses et perfidies dont elle use envers les chrétiens. — Ceux-ci sont attaqués par trahison et restent vainqueurs. — Le cacique est arquebusé, après avoir été mis à la question. — Cinq cents indiens sont massacrés. — Le cacique d'un autre village est amené chargé de chaînes à cause de sa trahison, mais un troisième cacique réussit à tromper les chrétiens, et à s'échapper avec les siens.

Ayant aperçu de l'autre côté du fleuve environ six cents Indiens Guaycaries, qui sont

(1) Castellanos (*Elegia a la muerte de don Diego de Ordaz*,

une nation toute noire, dont je ferai la description plus loin, je leur envoyai le cacique

cant. 11, *p.* 174), parle ainsi de cette nation et du pays qu'elle habite :

« Tomo pues con su gente macilenta
Del pueblo de Carao los confines,
El qual distava del potente rio
Una pequeña legua de desvio.

» Alli se reformaron los soldados
Y tuvieron un poco de reposo,
Y despues di los dos meses passados
Volvieron al viage trabajoso,
Cost eando prolixos despoblados
Sin muestra de refugio virtuoso,
Sin pocos y viles pescadores
Que de ningun buen pueblo son cultores,

» Guayqueries y algunos Guamonteyes
Morenos altos, buena compostura,
Subjetos a ningun modo de leyes
Sin labranza, criança ni cultura.
Suelen tener sus principes y reges
No para darles vida mas segura;
Pescas y caças son sus alimentos
Y rayces di yervas sus sustentos. »

Avec sa troupe affaiblie (Gil Gonçales), il gagna les frontières de la peuplade de Carao qui était à une petite lieu de la grande rivière.

Les soldats s'organisèrent dans cet endroit, et se remirent de leurs fatigues. Après un séjour de deux mois ils reprirent leurs périlleux voyage, à travers de tristes déserts, sans même voir

que j'avais amené, à leur village, éloigné d'un mille et demi de là, car ils n'ont au bord de l'eau que des huttes pour la pêche. C'est là qu'ils tiennent leur marché avec les Caquetios, qui échangent des fruits et d'autres vivres pour du poisson, car la pêche est leur seule industrie, et ils sont les maîtres du fleuve. Ces deux nations vivent paisiblement sur le même territoire; parce qu'elles ont besoin l'une de l'autre, mais chacune habite des villages séparés.

Depuis cette rivière jusqu'à Itabana, nous rencontrâmes les gens les plus méchants et les plus obstinés que nous ayons encore trouvés

les traces d'un bon gîte, rencontrant seulement quelques misérables pêcheurs qui n'habitent que de mauvais villages.

Ce sont des Guayqueries et des Guamonteyes peu nombreux, gens bien faits, grands, bruns comme les Maures, affranchis de tout loi, sans terres labourables, sans éducation, sans culture. Cependant, ils ont des princes et des rois; mais non pas pour leur procurer une existence plus tranquille. La pêche, la chasse, fournissent à leurs besoins, les racines des plantes leur servent aussi de nourriture.

Les autres auteurs qui ont écrit sur ce pays et que nous avons consultés, gardent le silence sur les Guayqueries.

dans tout notre voyage. Quand le cacique que j'avais envoyé chercher arriva, ce fut avec un grand nombre des siens, tous armés, et ressemblant plutôt à des diables qu'à des hommes. Je lui fis des reproches de ce qu'il n'était pas venu me voir avec des démonstrations amicales et comme un allié. Je lui demandai en même temps quelle était son intention, pour me régler en conséquence; ayant l'air de ne pas trop me soucier de leur amitié: au fond de mon cœur, je pensais tout au contraire qu'elle nous serait bien nécessaire.

Il me répondit avec assez de fierté, que s'il était venu armé, c'était à cause des lions et des tigres qui étaient très-nombreux dans ces contrées; et que d'ailleurs, nous, qui prétendions être venus avec des intentions pacifiques, nous étions armés aussi. Quoique son orgueil m'offensât, je fus obligé de me taire et de dissimuler; mais je le lui fis bien payer, comme on le verra par la suite. Je lui dis que

je voulais aller à Itabana, pour y chercher plusieurs de nos compagnons qui s'y trouvaient; que je laisserais la plus grande partie de mes troupes à Curahamara, lui ordonnant de leur fournir tout le poisson dont elles auraient besoin. «Les poissons,» répliqua-t-il, « m'appartiennent: je ne leur en refuserai pas en les payant; mais je vous conseille d'emmener tous vos soldats, vous en aurez bon besoin, car les habitants d'Itabana sont de vaillants guerriers : ils ont tué la plus grande partie de ceux qui étaient venus par eau dans une grande maison et que vous appelez vos compagnons. » Cela s'accordait avec ce que les autres Indiens m'avaient déjà dit, relativement à la présence des chrétiens. Je répondis que je n'avais pas besoin de tant de monde pour venir à bout de ceux d'Itabana, et que c'était seulement pour être servi que j'avais une suite aussi nombreuse.

Le cacique ne nous donnait pas cet avis par bonté d'âme, mais pour éviter d'être

obligé de nous fournir du poisson, et de supporter d'autres charges.

Quant à cette séparation, j'étais forcé de m'y résoudre à cause des contrées marécageuses que l'on m'avait annoncé que je devais traverser, et à travers lesquelles il m'aurait été impossible de faire passer nos malades; ce que je trouvai être vrai, et j'étais très-pressé de rejoindre les chrétiens dont on m'avait appris la présence.

Je donnai un hameçon en fer au cacique de Curahamara, et je le renvoyai dans son village, éloigné comme je l'ai dit d'un mille et demi du fleuve. Je fis partir avec lui les malades, au nombre de vingt-sept, cinquante fantassins, cinq cavaliers; et je lui recommandai de rappeler les habitants, l'assurant qu'il pouvait être parfaitement tranquille, pourvu qu'il traitât bien les miens, qui devaient m'attendre jusqu'à mon retour.

Pour moi, je continuai ma route avec trente-cinq fantassins, huit cavaliers et deux

cents Indiens de charge. Je traversai un nombre considérable de grands villages très-peuplés, appartenant aux Caquetios et aux Guaycaries; je les trouvai partout sur la défensive, et paraissant peu disposés à nous accueillir. Ils ne nous faisaient pas de présents, et ne fournissaient des vivres qu'en les payant. J'étais obligé de le souffrir en silence; et j'avais soin de ne m'arrêter dans aucun endroit, afin qu'ils n'eussent pas le temps de se rassembler, craignant que notre petit nombre ne les encourageât.

Dès que je fus arrivé à une demi-journée de distance d'Itabana, je fis partir deux Indiens que j'avais amenés avec moi de Curahamana, pour annoncer mon arrivée au cacique, et le but de mon voyage, qu'il connaissait parfaitement bien; car ce cacique est aussi seigneur de la plupart des villages que j'avais traversés, et une grande partie de la nation Caquetios lui est soumise. Quand j'arrivai à son village, qui est situé auprès d'une rivière assez consi-

dérable, nommée Cohaheri, et qui est à peu près large comme le Danube, près de Ulm, je le trouvai qui m'attendait sous une grande cabane d'été, assis dans toute sa majesté, et environné de tous les habitants de son village : il ne parut pas étonné. Quand je le quittai, il ordonna que l'on nous donnât à manger, on nous apporta du pain et du poisson en abondance.

Je dis au cacique que j'étais venu pour chercher mes compatriotes, qui devaient s'être trouvés là peu de jours auparavant; mais il ne voulut pas convenir qu'aucun chrétien fût arrivé chez lui, ajoutant qu'ils faisaient le commerce dans un village de la nation des Guaycaries, situé à deux lieues de là, sur le bord de la mer. Tandis que j'étais occupé à converser avec lui sur les diverses choses du pays et particulièrement sur la mer que l'on nous avait annoncé que nous pourrions voir d'Itabana, nous entendîmes chanter un coq et quelques poules, ce qui

ne nous était pas arrivé depuis que nous avions quitté Coro; car les Indiens n'en ont pas. Lui ayant demandé d'où ces animaux venaient, il me répondit, d'Hamadoa, et que les Indiens les avaient achetés de mes compatriotes. Nous fûmes donc assurés de pouvoir les atteindre; nous restâmes même persuadés qu'ils étaient venus dans ce village d'Itabana, comme les autres Indiens nous l'avaient dit, et que ceux-ci ne voulaient pas en convenir, parce qu'ils en avaient peut-être tué quelques-uns, et craignaient d'être punis.

Je priai le cacique de me vendre un de ses *navorias*, c'est ainsi qu'ils appellent leurs esclaves, en lui proposant de le payer deux fois sa valeur. Je lui fis cette offre dans l'espérance d'apprendre de cet esclave si les chrétiens étaient réellement venus dans ce village ou non, et comment ils y avaient été traités. Mais je ne réussis pas dans mon dessein, car le cacique refusa ma demande, quoique

ce fût chez eux l'usage de vendre et d'acheter des esclaves. Comme j'avais grande envie de me rendre à la mer, ils m'assurèrent qu'elle n'était qu'à quatre milles de là, ajoutant qu'ils n'y allaient jamais par terre, le chemin étant rempli de marécages, mais qu'ils y descendaient toujours par eau et dans leurs canots. Je leur demandai aussi (ce que nous ignorions), si c'était l'Océan ou un lac que Sébastien Cabot avait découvert et dans lequel il était entré. Ils ne purent ou ne voulurent pas répondre à cette question, disant qu'ils n'avaient jamais été avec leurs embarcations plus loin qu'Hamadoa, que l'eau était douce et non salée, mais que vers le midi, on ne voyait que de l'eau sans pouvoir découvrir aucune côte. Je ne pouvais me hasarder à prendre la route de terre avec si peu de monde, ni même avec tous ceux que j'avais amenés de Coro quand il n'y aurait pas eu de malades; car les chevaux nous seraient devenus tout-à-fait in-

utiles, et les habitants nous avaient bien montré qu'ils n'avaient pas de bonnes intentions pour nous. Quant à la route par eau, je ne devais pas y penser, surtout avec leurs canots que nous ne savions pas manœuvrer et dont nous aurions cependant été obligés de nous servir, ce qui leur aurait donné contre nous, sur l'eau, l'avantage que nous avons contre eux sur terre.

Voyant donc que je n'avais rien à faire dans ce village d'Itabana, et que je ne pouvais apprendre la vérité au sujet des chrétiens qu'on disait y être venus, je n'y restai que jusqu'à midi, et je traversai la rivière. A la distance d'un mille environ, sur l'autre bord, il y a une montagne qui est baignée, disent-ils, du côté opposé par les flots de la mer, que l'on voit parfaitement du sommet. Je passai la nuit dans un village des Guaycaries, et le lendemain, accompagné de deux naturels qui parlaient aussi la langue des Caquetios, je me dirigeai avec deux cavaliers vers cette montagne qui était encore à

environon un mille; car ces deux nations habitent, comme je l'ai dit, le même territoire. Au pied de la montagne nous trouvâmes un bras du fleuve Coaheri, le même qui passe par Itabana et se dirige de là vers un établissement de pêcherie des Guaycaries, composé seulement de quelques maisons. Il s'y trouva un nombre si considérable d'Indiens, qui y étaient venus de divers villages pour acheter du poisson, que je ne savais si je devais risquer d'y pénétrer.

Mais pour ne pas les encourager, nous entrâmes dans la rivière avec nos chevaux et nous la passâmes à la nage, quoique l'eau nous vînt jusqu'à la selle. Pour traverser le marécage, nous laissâmes les chevaux aller seuls, et nous nous fîmes porter de l'autre côté par les Indiens : quand nous fûmes arrivés au haut de la montagne, nous vîmes comme les naturels nous l'avaient assuré, que tout le pays depuis Itabana était couvert d'eau, et qu'ainsi nous pouvions

les croire, quand ils nous assuraient qu'il n'y avait pas de chemin par terre. Mais nous ne distinguions pas si c'était la mer ou un lac, car tout était couvert de brouillard comme cela est d'ordinaire dans des endroits humides, surtout le matin; cependant je pus observer que le pays d'alentour était beau et bien cultivé (1).

Après avoir tout examiné je me hâtai de revenir vers mes gens : il y avait à peine un quart d'heure que j'étais de retour, quand je vis paraître le cacique ou seigneur d'Itabana avec un grand nombre d'Indiens

(1) Il est assez difficile de tracer exactement la route que suivit Federmann, car, parmi les tribus dont il a traversé le territoire, quelques-unes ne sont mentionnées dans aucun auteur; il paraît cependant que la masse d'eau qu'il prit pour la mer, n'était pas autre chose qu'une des lagunes formée par l'Orénoque, qui venait d'être remonté peu de temps auparavant par Diego de Ordaz.

Simon, *Noticia II*, *cap. XXII*, *pag.* 120, et Castellanos dans son élégie sur la mort de Ordaz, disent positivement qu'il débarqua à Caras; c'est de lui-même, sans doute, que voulaient parler les Indiens dans les rapports qu'ils firent à Federmann de la présence d'hommes vêtus et barbus.

armés, et peints comme c'est leur habitude quand ils marchent au combat. Alarmé à cette vue, je fis sur-le-champ seller nos chevaux et armer mes gens pour être prêts à nous défendre si l'on nous attaquait. Je me doutais bien qu'ayant été averti, par les Guaycaries du village que nous avions traversé, que je m'étais dirigé avec deux cavaliers vers la montagne, on voulait profiter de mon absence pour surprendre les miens. Je fis demander au chef pourquoi il était venu, il me répondit : qu'il avait une femme dans un village situé plus haut sur la rivière, et qu'il allait la chercher.

Cependant nous continuâmes toute la journée à faire bonne garde, car nous nous doutions de ce qu'il machinait contre nous. Nous nous aperçûmes aussi qu'une grande quantité d'Indiens se dirigeait vers le village où s'était rendu le cacique, tous dans leur costume de guerre, que je décrirai quand je parlerai des mœurs de cette nation Les Guay-

caries qui habitaient le village où nous nous trouvions l'abandonnèrent aussi avec leurs femmes et leurs enfants, cachant ou emportant tout ce qu'ils possédaient, et ils allèrent rejoindre le cacique, ce qui n'était pas un bon signe. Nous étions obligés de le souffrir puisque nous ne pouvions l'empêcher, et nous ne laissions pas d'être effrayés de la quantité d'ennemis qui nous menaçaient, d'autant plus que l'endroit où nous nous trouvions, ne nous offrait aucune espèce d'avantage.

C'est pourquoi, vers minuit, nous traversâmes la rivière sans faire le moindre bruit, conduisant à l'autre bord dans un can in-dien les chrétiens qui ne savaient pas nager, et faisant passer les chevaux à la nage. Nous eûmes encore le temps de transporter tout notre bagage, et dès le point du jour nous nous dirigeâmes vers le village de Curahamara, où j'avais laissé le reste de mon monde.

Le cacique ne nous ayant pas trouvés, le

lendemain matin, dans l'endroit où il croyait nous surprendre et nous attaquer, et nous voyant en marche le long de la rive opposée, se hâta d'envoyer occuper un défilé sur le bord de l'eau, où nous devions absolument passer et plaça dans une embuscade quinze cents Indiens qui traversèrent à la nage. Quand, tout occupés à examiner les mouvements des Indiens qui se trouvaient de l'autre côté, nous passions devant ceux, du défilé sans nous douter le moins du monde qu'ils eussent franchi la rivière, ils nous attaquèrent en tête et en queue, et le cacique, à la tête d'environ sept mille Indiens, commença à nous lancer une nuée de flèches, de l'autre rive. Après un assez long combat, nous tuâmes un grand nombre des assaillants, nous refoulâmes le reste dans la rivière, et mes arquebusiers qui s'étaient mis dans l'eau firent beaucoup de dommages à ceux qui accompagnaient le cacique, de l'autre côté du fleuve. Enfin ils cessèrent de

tirer et se débandèrent; ce qui nous fit penser que le cacique avait été blessé par un de nos tirailleurs; car ils ont l'habitude de prendre la fuite et de se disperser, aussitôt que leur chef est tué ou blessé. Il n'y eut que quatre chrétiens qui échappèrent sans blessures. Je reçus moi-même une flèche à l'épaule; deux chevaux furent aussi grièvement blessés; l'un, atteint d'une flèche empoisonnée, succomba le sixième jour.

Aussitôt que les Indiens se furent retirés, nous gagnâmes à la hâte une hauteur qui se trouvait à un demi-mille de la rivière; et après nous y être arrêtés le temps de panser nos blessures, nous nous remîmes en route, et arrivâmes le soir même à un village que nous avions traversé en allant. Les habitants avaient tous pris la fuite, craignant peut-être que nous ne tirassions vengeance de la trahison de ceux d'Itabana, puisqu'ils étaient les sujets du même cacique : peut-être même avaient-ils assisté au combat.

Le lendemain, après avoir passé la nuit dans cet endroit, nous y mîmes le feu avant de partir et nous traitâmes de même tous les villages appartenant à ce cacique et qui se trouvèrent sur notre route. Nous avions, du reste, bien de la peine à transporter les hommes et les chevaux blessés; et nous ressemblions plutôt à une troupe de bohémiens qu'à une compagnie de gens de guerre.

A un jour et demi de marche du fleuve Coahery, nous sortîmes des terres du cacique d'Itabana, et nous retrouvâmes les habitants aussi bien armés et aussi fiers que nous les avions quittés. Cela nous détermina à ne pas rester pendant la nuit dans leurs villages, mais à leur acheter des provisions durant la journée, et à établir chaque soir notre camp en rase campagne, dans un endroit facile à défendre, surtout pour qu'ils ne pussent pas voir nos chevaux et nos hommes blessés, ni s'apercevoir du dommage

que nous avions éprouvé, ou l'apprendre de nos Indiens de charge.

Nous arrivâmes, le 5 février 1531, dans un village, nommé Carahao : les habitants étaient en armes, quoiqu'ils ne nous attendissent pas, et paraissaient mal disposés. Nous y trouvâmes aussi le cacique des Guaycaries, maître des pêcheries, qui était le premier avec qui nous avions fait alliance; il était accompagné d'un grand nombre des siens, ce qui nous fit peu de plaisir. Mais sans avoir l'air de croire qu'ils avaient fait ces préparatifs contre nous, nous continuâmes notre route au lieu de reculer. Le cacique des Guaycaries et un autre quittèrent avec moi ce village.

Les chrétiens que j'avais laissés à Curahamara, en partant pour Itabana, avaient aussi traversé la rivière, et s'étaient établis près d'Itabana, pour être sûrs de ne pas manquer de provisions. Le cacique de ce dernier endroit, sans égard pour la parole qu'il m'a-

vait donnée, avait entièrement abandonné son village, de sorte que les miens, n'ayant personne pour traiter avec les Guaycaries, et leur acheter les provisions dont ils avaient besoin, s'étaient vus forcés de s'établir où je les trouvai. Quand ils nous virent arriver de loin, ils en éprouvèrent une grande joie; car les Guaycaries s'étaient mal comportés avec eux, et ils craignaient à chaque instant d'être attaqués. On leur avait refusé des vivres, même en payant, de sorte qu'ils ne quittaient jamais leurs armes.

Aussitôt qu'ils m'eurent annoncé tout ceci, par un cavalier qu'ils avaient envoyé au-devant de moi, je fis arrêter et lier le chef des Guaycaries et l'autre cacique qui m'accompagnait, et je les conduisis dans un bois, où je leur fis donner la question pour savoir pourquoi ils m'avaient ainsi attendu en armes, pourquoi ils s'étaient si mal comportés avec les miens, et leur avaient refusé des vivres. Les caciques se laissaient

martyriser sans vouloir répondre ; mais j'en fis arquebuser un devant son compagnon, pour servir d'exemple, promettant en même temps à l'autre de lui donner la vie, s'il voulait me découvrir tout ce qu'on avait tramé contre moi.

Il m'avoua alors que le cacique du village de Carahao, de la nation Caquetios, qui était son chef, était convenu avec celui des Guaycaries, que je venais de faire arquebuser, de réunir leurs forces pour surprendre et attaquer les chrétiens le lendemain matin, et qu'ils se disposaient déjà à se mettre en marche, quand notre arrivée imprévue les en avait empêchés. Je le fis enchaîner, et j'envoyai l'ordre à ceux qui m'attendaient au camp, sur le bord de la rivière, de préparer leurs chevaux et leurs armes; car je craignais que les Indiens du village de Carahao, dont je viens de parler, ne se fussent mis à notre poursuite, et qu'ils ne nous attaquassent pendant que nous serions occupés à passer la rivière.

Quand je fus arrivé aux pêcheries et au camp des chrétiens, j'y trouvai environ huit cents Indiens Guaycaries, bien armés, qui, pour attaquer les nôtres, attendaient l'arrivée de leur chef, que je venais de faire arquebuser, et les Indiens Caquetios de Carahao. Je leur ordonnai de déposer leurs armes, et de se comporter en amis comme ils me l'avaient promis la première fois que j'étais passé; mais ils s'y refusèrent avec fierté. Je leur tins quelques autres discours pour gagner du temps, et je les fis entourer par mes cavaliers, de manière à leur couper le chemin de la rivière; et profitant de ce que nous nous trouvions dans une belle plaine, ce qui était extrêmement favorable, nous les chargeâmes et en tuâmes plus de cinq cent. Ils furent tout surpris, car nous leur avions parlé pacifiquement, et ils ne s'attendaient pas le moins du monde à être attaqués. Ils n'eurent donc pas le temps de faire usage de leurs armes, et nous en massacrâmes

un si grand nombre, qu'ils furent contraints de prendre la fuite. Nos cavaliers les culbutaient facilement, les renversaient à terre, et nos fantassins les égorgeaient comme des porcs. Voyant donc que la fuite ne leur servait à rien contre les chevaux, ils cherchèrent à se réfugier dans les hautes herbes ou à se cacher parmi les morts; mais après avoir fini avec les uns, nous cherchâmes aussi ceux-là pour les expédier comme les autres, de sorte qu'il en périt près de cinq cent; le reste s'échappa en traversant la rivière.

Il n'y eut que cinq chrétiens et treize de nos Indiens qui reçurent des blessures; encore furent-elles peu dangereuses.

Du reste, nous étions forcés de les traiter ainsi, et ils méritaient bien leur sort; car nous devions craindre que les Caquetios ne vinssent les rejoindre, comme l'Indien que nous avions mis à la question nous l'avait annoncé; et il nous était naturellement plus avantageux de les combattre avant qu'ils

fussent réunis. Nous restâmes dans cet endroit jusqu'à la nuit : nous n'osions pas traverser la rivière de jour, de crainte d'être attaqués par les Caquetios quand nous serions séparés, et qu'une partie de mes soldats se trouverait de l'autre côté.

Aussitôt que la nuit fut venue, pour nous mettre à l'abri de toute surprise, nous fîmes traverser la rivière aux chevaux, et ceux d'entre nous qui ne savaient pas nager passèrent sur des radeaux faits avec nos boucliers, et que nous tirions d'un bord à l'autre au moyen d'une corde. J'arrivai le lendemain au village de Curahamara, que je trouvai entièrement désert et abandonné; ce qui avait forcé, les chrétiens que j'avais laissé en arrières de quitter cet endroit, comme je l'ai dit plus haut, et de venir s'établir sur le bord de l'eau. Je fis chercher partout le cacique de cette nation; mais je ne pus pas parvenir à m'emparer de sa personne. Je continuai ma route vers un autre village, situé à quatre

milles plus loin : je le trouvai encore abandonné comme à mon premier passage; et je renvoyai quelques chrétiens à pied et à cheval vers Curahamara, avec ordre de surprendre ce village pendant la nuit. Ils y trouvèrent le cacique et tous les habitants qui s'étaient hâtés d'y revenir, croyant que nous avions continué notre route, et qu'ils étaient parfaitement en sûreté; c'était précisément ce que j'avais espéré, et pourquoi je n'avais pas cessé d'avancer. On amena le cacique et vingt-trois Indiens, hommes et femmes, qui paraissaient être les principaux du village. Je fis enchaîner le premier, pour m'avoir trois fois manqué de parole, et j'emmenai les autres prisonniers avec moi jusqu'à Coro. Quant aux femmes, je les distribuai aux chrétiens pour les servir.

Dans ce village, je fus attaqué de la fièvre, ce qui m'empêcha de continuer rapidement ma marche. Nous allâmes donc lentement d'un endroit à l'autre, les trouvant tous dé-

serts et abandonnés, jusqu'à Cathary, où les habitants nous firent une très bonne réception, et nous témoignèrent la même amitié qu'auparavant. Nous y passâmes deux jours pour prendre des renseignements sur l'autre route qui conduit à la mer, en traversant le territoire des Cuyones. On nous assura que nous pourrions y arriver sans difficulté, en nous tenant toujours près des montagnes où il n'y avait pas de marais, et que nous rencontrerions une grande rivière, nommée Temeri, qui avait deux traits d'arbalète de large, et qui était fort profonde. Mais je pensai qu'il nous serait bien facile de la traverser, soit avec des radeaux, soit autrement.

Le 10 février, nous arrivâmes au village d'Hacarygua, où nous avions séjourné quinze jours lors de notre premier passage. J'y trouvai les habitants tranquilles dans leurs maisons, comme je les avais laissés, et ils nous témoignèrent plus de joie que de chagrin de notre

retour. Je fis présent au cacique de deux belles Indiennes que j'avais prises à Curahamara. Je passai seize jours dans cet endroit, espérant y guérir de ma fièvre, et pouvoir reprendre mon voyage vers la mer, du côté du fleuve Temeri, dont j'ai parlé plus haut. Pendant que j'étais à Hacarygua, je fis partir quelques cavaliers et fantassins pour les montagnes des Cuyones à qui je renvoyai plusieurs prisonniers que je leur avais faits, pour tâcher d'obtenir leur amitié, offrant de les leur rendre tous. Je chargeai ceux que je renvoyais de leur raconter combien de gens nous avions vaincus et massacrés à Itabana et dans toute la route, pour avoir rejeté notre amitié, et voulu nous résister et qu'au contraire nous avions bien traité ceux qui avaient fait alliance avec nous, et tenu parole à tous.

Mais cela ne put les persuader ni leur faire oublier le mal qu'ils avaient souffert, et tous les efforts que nous fîmes pour gagner leur amitié restèrent inutiles. Ils abandonnè-

rent leurs villages pendant la nuit, et se réfugièrent dans des montagnes si escarpées, qu'ils nous eût été impossible de les suivre quand même nous aurions été montés sur des chats au lieu de l'être sur des chevaux. Nous fûmes donc obligés de renoncer à leur alliance, quoiqu'elle eût été fort désirable pour nous, puisque notre intention était de traverser leur pays pour gagner la mer. Voyant que les maladies augmentaient, tant à cause de la mauvaise nourriture, que par le manque de remèdes, et que je ne pouvais espérer d'amélioration à cet état de choses, je me déterminai à regagner l'Océan, sans cependant traverser de nouveau les mêmes pays, et j'envoyai de mes nouvelles à Coro pour en faire venir des renforts et tout ce qui nous serait nécessaire.

Nous partîmes donc le 27 février de Hacarygua, pour traverser de nouveau le territoire des Cuybas. Nous trouvâmes quelques-uns des villages habités, et les autres déserts et

abandonnés, parce que les habitants croyaient que nous ne leur avions tenu parole à notre premier passage, que pour les mieux tromper, mais qu'en retournant nous les réduirions en esclavage. Nous n'avions pas le temps de les poursuivre, nous pensâmes que notre conduite envers ceux qui n'avaient pas abandonné leurs demeures serait, pour les autres, une preuve suffisante de notre bonne foi.

Je dois raconter ici une perfidie que nous éprouvâmes dans un de ces endroits. Étant arrivés dans un village des Cuybas, où nous n'avions pas encore été, je le trouvai abandonné. Je ne voulais pas reprendre la route de Variquecemeto, par où nous avions déjà passé, je fis donc chercher des habitants, et l'on m'amena deux Indiennes que l'on avait découvertes dans un endroit où elles se croyaient à l'abri de nos poursuites. J'en renvoyai une au cacique avec des présents, pour tâcher de gagner son amitié : on a déjà vu que c'é-

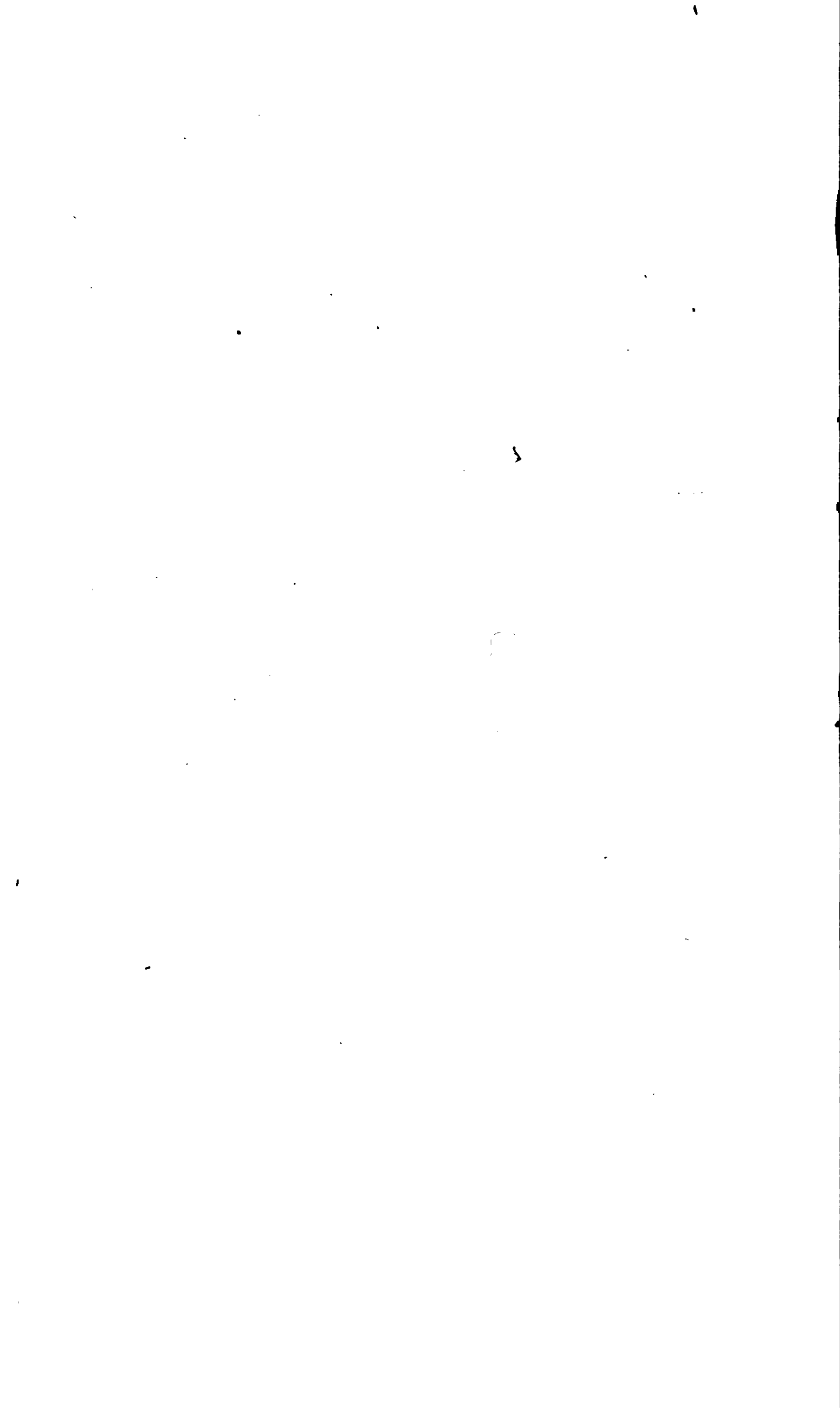
tait ma coutume. L'Indienne revint, m'apportant une image diabolique, en or, comme ils ont l'habitude d'en porter sur la poitrine, disant que le cacique était malade, qu'il m'envoyait ce présent en me priant de délivrer les deux prisonnières. Mais j'exigeai, s'il était malade, qu'il se fît transporter au village, et revînt avec tous les siens, pour y demeurer tranquillement; ce qu'il devait faire dans tous les cas après mon départ, lui promettant de lui rendre alors les prisonnières.

Le lendemain matin, nous vîmes arriver un Indien accompagné d'environ quarante personnes, et se faisant porter dans un hamac comme un cacique, de sorte que nous crûmes tous qu'il était celui que nous attendions. Quand il se fut établi dans sa maison, je lui rendis les deux prisonnières; mais pendant la nuit il prit la fuite avec tous les siens, laissant le hamac dans lequel on l'avait apporté, de sorte que le lendemain nous

ne trouvâmes personne. Nous vîmes par là que ce n'était pas le cacique lui-même qui était venu, mais un esclave qu'il avait exposé à sa place, dans le seul but de délivrer ces deux Indiennes, dont l'une était probablement sa femme ou sa parente, car si c'eût été des femmes du commun, on nous les aurait laissées.

Voilà comme nous fûmes trompés par cet Indien, ce qui ne nous était pas encore arrivé pendant le voyage, et prouve bien leur ruse et leur perfidie.

Nous ne voulûmes pas perdre de temps à les poursuivre : cependant nous les aurions châtiés très-volontiers, et quoique nous n'eussions pas de guide nous retraversâmes la province de Variquecemeto. En repassant par les mêmes villages, nous trouvâmes les habitants comme nous les avions laissés, et nous y restâmes la nuit.



CHAPITRE XII.

NATION CAQUETIOS.

De la populeuse et belle province des Caquetios, de la grandeur de leurs villages, du nombre des habitants, de leurs inclinations guerrières, de leur haute taille et de la beauté de leurs femmes. — Les chrétiens traversant le pays y trouvent peu d'amitié et de bonne volonté. — Ils sont enfin obligés de tuer un cacique pour éviter une sédition. — Un grand nombre d'Indiens sont massacrés ou fait prisonniers, et les autres ont bien de la peine à sauver ce qu'ils possèdent.

Le lendemain, qui était le 1er mars, nous reprîmes notre marche à travers une vallée,

située entre deux montagnes, habitées à l'occident par les Cyparicotes et à l'orient par les Hytotes (1). Mais les Caquetios sont véritablement les maîtres de la vallée, qui a environ quatre milles de large. Ils font partie de la nation de Variquecemeto, cependant ils ne sont pas leurs amis. C'est pourquoi il y a entre ce dernier endroit une journée et demie de chemin entièrement désert et sans aucune habitation, quoique l'on rencontre sur la route des ruines d'édifices, qui prouvent qu'autrefois il y avait des villages qui ont été détruits et brûlés. Ceux de Variquecemeto ne voulurent donc pas me donner de guides, car ils sont environnés d'ennemis de tous côtés, et ils craignaient, n'étant pas en force, de ne pas pouvoir revenir chez eux en sûreté. Mais nous avions d'autant moins besoin d'eux, que nous conduisions avec nous des

(1) Castallanos (*Elegia a la muerte de Hieronimo de Ortal*), parle des Itotes qu'il place sur l'Orénoque; mais je n'ai pu trouver qu'il soit fait mention nulle part des Cyparicotes.

interprètes qui savaient la langue des Caquetios, et, pour ne pas se tromper de route, il s'agissait seulement de rester dans la vallée.

Après avoir campé, la première nuit, près d'un ruisseau, nous continuâmes notre marche le lendemain matin, et bientôt nous rencontrâmes environ cent cinquante Indiens des deux sexes, qui allaient tranquillement travailler aux champs. Nous nous en emparâmes pour les mener avec nous à leur village. Mais en approchant nous vîmes les habitants sortir en armes. Ils avaient été avertis par un Indien, qui de loin avait aperçu les cavaliers. Croyant que nous venions pour les attaquer, après avoir fait prisonniers ceux qui allaient aux champs, ils se rangèrent en bataille, au nombre d'environ sept mille, se tenant tout prêts à tirer sur nous. Je leur dis pourquoi j'avais emmené leurs compatriotes, les assurant en même temps que mes intentions étaient

pacifiques, et je leur rendis leurs prisonniers. Mais ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'ils se laissèrent persuader et se décidèrent à ne pas tirer sur nous. Un engagement eût été fatal aux deux partis; car d'un côté nous étions dans une plaine où nous pouvions facilement nous servir de nos chevaux; et de l'autre ils étaient dispersés, de sorte qu'ils nous enveloppaient. Ils finirent cependant par se laisser persuader, et retournèrent à leur village, où nous les suivîmes pour nous y établir. J'envoyai au cacique quelques présents, qui le gagnèrent entièrement. Nous allâmes le même soir jusqu'à un autre village, situé un mille plus loin, et dont les habitants ne nous résistèrent pas, car j'avais eu soin de leur faire annoncer d'avance notre arrivée et nos intentions, et dans ce but j'avais amené avec moi le cacique du dernier village.

Nous eûmes occasion d'observer pendant tout ce voyage la grandeur des villages de

cette nation, ainsi que la force de la population, et ses habitudes guerrières et farouches: je crois qu'il leur serait facile de rassembler en un jour jusqu'à vingt mille guerriers. Quoique les habitants de tous ces villages soient de la même nation, ils ne sont pas sous la domination d'un même maître. Ils sont si nombreux, et leurs habitations si rapprochées, qu'ils pourraient résister à un grand nombre de chrétiens, ou du moins leur donner bien du mal. Il n'en est pas de même des autres habitants de la vallée où nous nous trouvions: ils ne sont pas tous alliés; mais ils forment des petites confédérations de deux, trois ou quatre villages, aussi ne sont-ils pas à beaucoup près aussi redoutables que ceux de la province de Variquecemeto. Je suppose pourtant que, s'ils se voyaient attaqués, ils ne manqueraient pas de se réunir pour pouvoir résister. Leurs villages sont quelquefois longs d'un demi-mille, et n'ont qu'une seule

rue, ou deux au plus, et la même maison est souvent habitée par cinq, six ou même huit familles. Ces Indiens sont forts et bien proportionnés, et leurs femmes sont très-belles. C'est pourquoi ils appellent cette vallée Vararida, ou la vallée des dames. L'usage des flèches empoisonnées n'y est pas connu, leurs armes sont les mêmes que celles de la province de Coro. Nous traversâmes successivement trois villages, qui appartenaient à la même confédération, il y en a peut-être davantage, mais non pas sur notre route. Les habitants nous reçurent assez mal, comptant sans doute sur leur nombre, et quoiqu'ils soient fort riches ils ne nous firent aucuns présents, et même dans plusieurs villages, ils prétendirent nous faire payer les vivres qu'ils nous fournissaient, mais nous ne voulûmes pas y consentir.

Le 3 mars, étant arrivés à un village dont les habitants sont les ennemis des premiers, nous eûmes quelque peine à leur faire entendre

raison, et nous fûmes même forcés de leur livrer un petit combat; cependant ils finirent par nous permettre de nous y établir. Je pris la résolution de ne pas aller plus loin ce jour-là, car j'avais un violent accès de fièvre, et je pouvais à peine me tenir à cheval; mais ils s'efforcèrent de nous persuader de continuer notre route jusqu'à un autre village de leurs alliés, où ils offrirent de nous conduire, aimant mieux sans doute voir tomber la grêle chez leurs voisins que chez eux. Ne voulant pas les surcharger malgré eux et risquer de rompre l'alliance que nous venions de contracter, je finis par y consentir, d'autant plus que leur village n'était pas dans un endroit d'où l'on pouvait facilement découvrir les environs, circonstance pourtant nécessaire. Je m'y décidai pour couper court, ce que je n'ai pas fait souvent dans cette relation, que l'on trouvera peut-être trop longue, et qui pourra bien finir par ennuyer le lecteur.

Après avoir traversé ces villages alliés, nous arrivâmes sur le territoire d'une autre confédération, qui est la dernière de la nation des Caquetios, et avec laquelle nous procédâmes selon notre habitude.

Nous parvînmes près d'un village, vers sept heures du matin, c'est le moment où ils ont l'habitude de faire leur premier repas. Nous en profitâmes pour les surprendre, et ils furent si effrayés de notre arrivée, que chacun s'enfuit dans sa maison et s'y barricada. Je leur fis dire qu'ils n'avaient rien à craindre s'ils voulaient venir nous trouver, que sinon je brûlerais le village, ce qui les détermina à ouvrir leurs maisons, et je m'établis dans celle dont la situation me parut la plus avantageuse, avec l'intention de rester un jour dans l'endroit, et d'obtenir un libre passage par tous les villages de la confédération, en faisant alliance avec leur cacique.

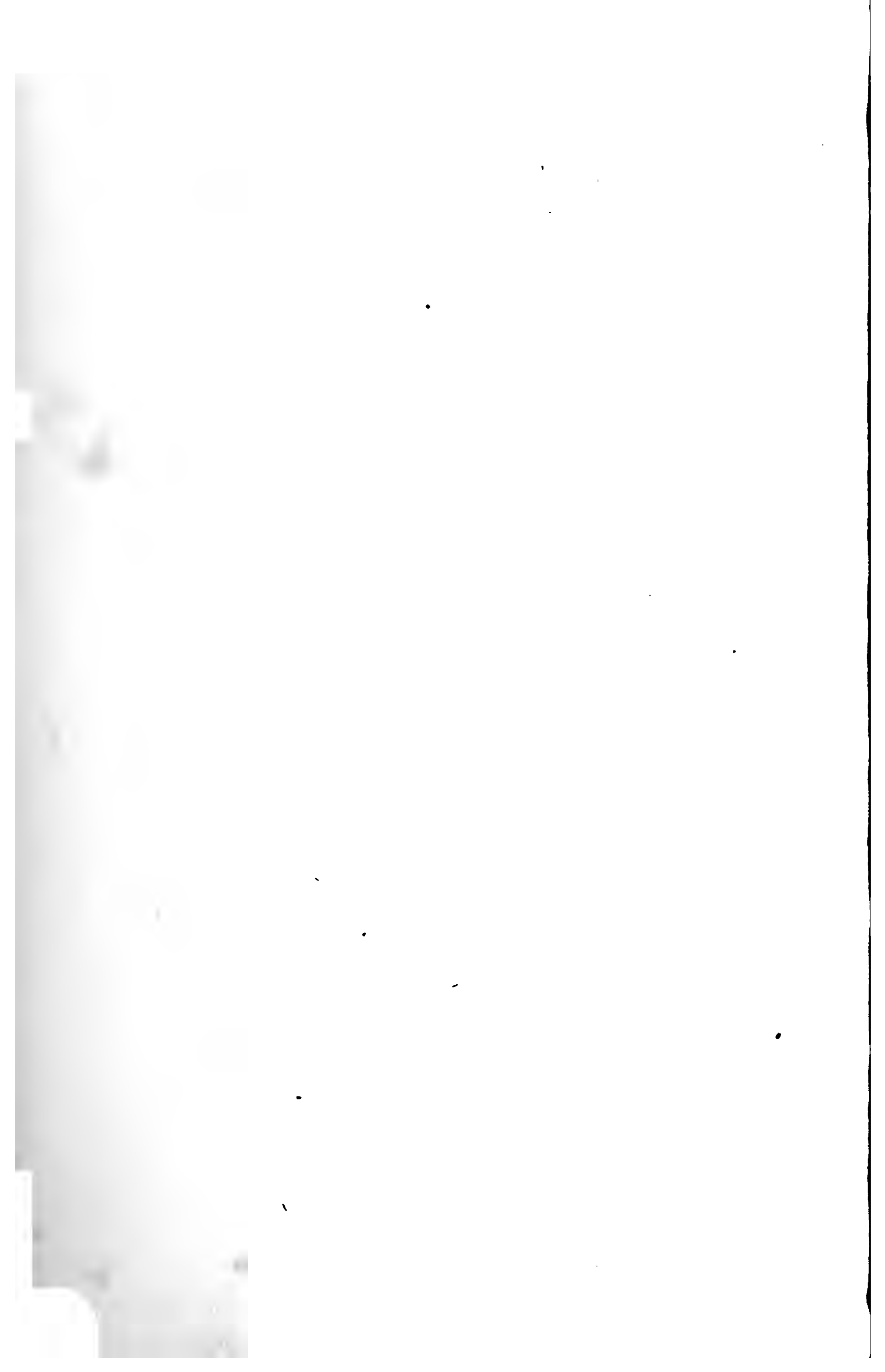
Mais les chrétiens à pied et à cheval que j'avais placés en sentinelle de différents côtés, vinrent bientôt m'avertir que les femmes et les enfants s'échappaient les uns après les autres du village, ce qui ne présageait rien de bon, car c'est leur usage quand ils veulent faire la guerre ou qu'ils ont de mauvaises intentions. Je fis donc venir le cacique; et après lui avoir reproché la fuite des femmes et des enfants, j'ordonnai d'amener les Indiens que j'avais faits prisonniers à Curahamara ou dans d'autres endroits, et que je conduisais enchaînés avec moi, lui disant que c'était pour la même cause que je les avais fait mettre aux fers, et que je le traiterais de la même manière s'il se conduisait comme eux. Il essaya de prendre la fuite, croyant que j'allais sur-le-champ le faire saisir et enchaîner, ce qui n'était pourtant pas mon intention; car j'avais seulement voulu l'effrayer pour empêcher le départ des femmes et des enfants. Je commandai alors de l'arrêter, ne voulant

pas qu'il allât soulever le village. Aussitôt qu'il se vit entre les mains des chrétiens, il commença à pousser de grands cris, appelant les siens à son secours. Pour éviter une sédition, je dis à un soldat de lui passer son épée au travers du corps. Nous attaquâmes alors les Indiens. Un grand nombre furent tués ou faits prisonniers, et le reste prit la fuite. Il arriva que dans la maison où je m'étais établi, et où j'avais appelé le cacique pour le menacer de le faire charger de chaînes, comme je l'ai dit plus haut, quelques Indiens s'étaient réfugiés dans une espèce de soupente, qui se trouvait à la hauteur d'environ quinze pieds, et qui leur sert à serrer leur grain ou maïs. Quand le carnage fut fini, nous rentrâmes dans la maison pour prendre les caisses où se trouvait tout l'or que nous avions pillé pendant notre voyage, afin de nous remettre en route avant que les autres tribus de cette confédération n'eussent le temps de se rassem-

bler et de nous attaquer; car la plupart de mes soldats étaient malades et fatigués, et quelques-uns avaient été blessés dans le combat. Ces Indiens, croyant que nous venions les chercher pour les traiter comme les autres, résolurent donc de se défendre, tandis que nous ne pensions pas à eux, ignorant même leur présence; et nous ne les aurions jamais trouvés s'ils ne s'étaient pas trahis eux-mêmes. Au moment où nous rentrions, ils tirèrent sur nous : je fus blessé à l'épaule ainsi que quatre de mes soldats, et nous fûmes obligés de reculer; car ils nous dominaient du haut de la maison. J'ordonnai donc à cinq chrétiens d'abattre la *barbacoa*, ils appellent ainsi cette espèce de soupente, c'était fort aisé, puisqu'elle était simplement élévée sur quatre poteaux, et assez haute pour qu'un homme pût s'y tenir debout. Nous ne voulions pas y mettre le feu dans la crainte de détruire nos effets qui s'y trouvaient placés. Voyant que mes gens n'avançaient

pas, et impatienté de perdre tant de temps pendant que déjà peut-être les Indiens se rassemblaient pour venir nous attaquer, j'y courus moi-même, Dans ce moment, l'un des poteaux ayant été coupé, la barbacoa s'affaissa et tomba avec les Indiens. A l'instant où je m'approchais de l'un d'eux pour le percer de mon épée, il me donna un coup si violent avec sa *macana* ou massue, qu'il enleva un morceau de près de deux doigts de large, du bouclier dont je me couvrais. Il était fait d'un fond de tonneau, et fut fendu dans toute sa longueur : je ne m'en aperçus pas, dans la chaleur du combat. Puis il me porta un second coup si violent, qu'il me renversa par terre, et m'aurait tué si l'on n'était pas venu à mon secours en le massacrant. Je fus deux heures sans reprendre connaissance, ce qui nous obligea de passer la nuit dans le village, en faisant toutefois bonne garde pour n'être pas surpris. Les Indiens qui se trouvaient dans cette

barbacoa, et qui n'étaient qu'au nombre de douze, me blessèrent plus de monde et me firent plus de dommage que tout le reste ensemble.



CHAPITRE XIII.

NATION CYPARICOTES.

Les chrétiens, voulant traverser le territoire de cette nation sont égarés dans un désert par les prisonniers qui leur servaient de guides, dans l'intention de les faire périr de faim pour venger la mort des leurs. — S'étant aperçus de cette perfidie, les chrétiens en coupent deux en morceaux pour les punir et effrayer les autres, qui restèrent cependant inébranlables dans leur résolution, aimant mieux mourir que d'être esclaves. — La famine devient si grande, que les chrétiens sont sur le point de périr tous, quand ils prennent un tigre qui leur conserve l'existence jusqu'à ce qu'ils atteignent un village où ils trouvent des vivres, ce qui leur permet de continuer leur voyage.

Le lendemain matin, une heure avant le jour, nous nous remîmes en marche, quit-

tant le territoire des Caquetios pour entrer sur celui de leurs ennemis, les Cyparicotes. Avant de partir je fis prendre le seul Indien qui restait de ceux qui s'étaient trouvés dans la barbacoa, car les onze autres avaient été tués, et je le fis attacher à un des poteaux de la maison, pour qu'il dît à ses compatriotes quand ils reviendraient, que je les avais traités de cette manière, parce qu'ils ne m'avaient pas tenu parole, et qu'ils avaient voulu se révolter, et que j'en ferais autant à quiconque les imiterait; mais que tous ceux qui m'étaient fidèles, devaient s'attendre à de bons traitements, comme ils pouvaient le voir par l'exemple des autres nations.

Nous prîmes quelques Indiens que nous avions faits prisonniers dans ce village et les ayant chargés de chaînes pour qu'ils nous servissent de guides, ils nous conduisirent dans un bois, où nous perdîmes entièrement notre chemin. Cependant nous continuâmes d'avancer sur leur assurance que la route

n'était pas tracée, parce que les deux nations n'avaient de communications ensemble que pour se surprendre et se faire la guerre. Ce qui était un mensonge, car le sentier par lequel ils nous conduisaient ne servait que pour aller chercher du bois pour la construction de leurs maisons.

Nous ne trouvâmes pas d'autre chemin pendant toute la journée, mais les guides nous tranquillisèrent, et quand la nuit tomba, nous campâmes près d'un petit ruisseau, et nous mangeâmes le reste des vivres que nous portions avec nous, ce qui était peu de chose, car nous avions espéré arriver le même jour à un autre village. Je fis mettre quelques Indiens à la question, mais tous persistèrent à soutenir ce qu'ils nous avaient dit. La journée suivante se passa encore sans découvrir de chemin. Nous ne nous guidions dans les bois que d'après le cours du soleil, et nous découvrîmes alors clairement que nous avions été trompés par les Indiens. Nous n'avions

plus de vivres ni même d'eau, car nous n'en avions pas emporté avec nous de l'endroit où nous avions campé. Voyant que nous ne pouvions rien tirer des guides, j'en fis couper deux en morceaux pour effrayer les autres; mais cela ne servit de rien; car ils aimaient mieux périr que d'être nos prisonniers; et ils ne nous avaient conduits par cette route, que pour se venger de nous et nous faire mourir de faim, ce qui faillit leur réussir.

Dans cette extrémité, nous ne savions si nous devions avancer ou reculer, car nous étions exténués de besoin; le manque d'eau nous faisait surtout souffrir, et nous ne savions comment sortir du bois. La soif tourmentait tellement nos chevaux, qu'il était difficile de les faire avancer. Enfin, quelques soldats que j'avais fait monter sur les arbres les plus élevés vinrent m'annoncer qu'ils avaient découvert une prairie à environ un demi-mille de l'endroit où nous étions. Nous

dirigeâmes nos pas de ce côté, et bientôt les chiens commencèrent à aboyer, ce qui me fit supposer qu'ils avaient aperçu un sanglier, animal qui abonde dans ce pays. J'envoyai sur-le-champ du monde après eux, espérant trouver du gibier pour apaiser notre faim, et peut-être un peu d'eau, ce qui nous aurait donné la force d'arriver au premier village. Mais quand on fut auprès des chiens, on découvrit, dans des roseaux, un tigre énorme qui leur tenait tête, et qui en avait déjà déchiré deux. Mes soldats n'osaient pas l'attaquer; mais un moine, qui se trouvait avec eux, courut sur l'animal pour le percer de sa hallebarde. Le tigre voulut s'élancer sur lui, mais il resta accroché à un weschuco (*bejuco, liane*): plante grimpante qui embarrasse le chemin, et va d'un arbre à l'autre comme une corde; il y en a beaucoup dans la forêt. Ce fut le salut de ce moine, et sans cela il aurait payé cher son audace. Les autres chrétiens accoururent alors, et percèrent le tigre de leurs

lances; l'un d'eux lui ayant porté un coup dans la gueule, l'animal coupa le fer en deux d'un seul coup de dent, comme s'il eût été de plomb. Dès qu'ils l'eurent achevé, ils nous l'apportèrent; c'était le plus grand tigre que j'aie jamais vu dans les Indes; un cheval avait bien de la peine à le porter, et il était devenu presque fauve de vieillesse.

Quand nous eûmes atteint la prairie dont j'ai parlé, nous ne pûmes découvrir de chemin, mais l'on voyait bien que le pays était habité: continuant toujours notre route, nous arrivâmes à un petit ruisseau qui coule au bas de la montagne, à travers un bois. Nous nous empressâmes de nous y établir : ce fut ce ruisseau qui nous sauva la vie. Nous aurions été bien malheureux si nous n'avions pas trouvé d'eau avant la nuit; et nous aurions perdu bien du monde, car déjà quelques soldats avaient bien du mal à nous suivre.

Aussitôt que notre soif fut apaisée, la faim

commença à se faire sentir. N'ayant pas autre chose, nous mangeâmes le tigre, quoique ce soit une viande malsaine, mais nous aurions, je crois, dévoré des briques; et d'ailleurs, chacun n'en eut guère que la valeur de deux noix, car nous étions deux cent cinquante personnes, et cet animal n'était que de la grosseur d'un veau.

Le troisième jour, nous continuâmes notre marche, espérant à chaque instant trouver un village. Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes un chemin qui descendait de la montagne vers la plaine; et, quoique nous eussions marché depuis le matin, nous n'étions cependant qu'à deux lieues de l'endroit où nous avions passé la nuit, tant mes gens avaient de peine à avancer.

J'envoyai quatre cavaliers en éclaireurs par ce chemin, et je les suivis lentement avec le reste de ma troupe. Ils revinrent bientôt m'annoncer qu'ils avaient découvert un village, sans savoir de quelle nation il était, mais que

les habitants les avaient aperçus et qu'ils commençaient à s'agiter, ce qui m'inquiéta fort peu, car c'était un danger bien moindre que celui que nous évitions. Quand nous arrivâmes au village, nous n'y vîmes personne : les naturels avaient déjà eu le temps de se cacher. Nous le trouvâmes plein de vivres et de toute sorte de provisions, ce qui nous importait beaucoup plus que la présence des habitants. Nous y passâmes quatre jours pour réparer nos forces, bien diminuées, après la famine que nous avions soufferte : je crois que si cela eût duré une nuit de plus, et surtout si nous n'avions pas trouvé ce petit ruisseau, fort peu d'entre nous auraient revu Coro, car les forces nous auraient manqué, surtout à ceux qui étaient à pied. Nous avions déjà enduré la famine en quittant Variquecemeto pour aller chez les Cuybas, comme je l'ai raconté plus haut, mais elle n'était pas à comparer à celle-ci.

Pendant notre séjour dans cet endroit, j'en-

voyai quelques chrétiens pour visiter les montagnes : ils me ramenèrent trois Indiens Cyparicotes, qu'ils avaient pris. Je n'avais malheureusement aucun moyen de leur parler; mais je leur fis entendre par signes que nous ne voulions pas les maltraitrer. Je les reçus très-bien, et j'en renvoyai un avec quelques présents pour leur cacique. Le même jour, un Indien, de la nation des Cyparicotes, qui parlait aussi la langue des Caquetios, arriva au village, et m'apporta des présents en or que m'envoyait le cacique, en me priant de relâcher mes prisonniers. J'appris de lui où nous étions, et que nous n'avions plus que cinq journées de marche jusqu'au bord de la mer. Je le chargeai d'ordonner de ma part à son maître de venir me trouver et de rentrer tranquillement avec les siens dans son village. Je lui fis raconter par les autres Indiens, sans avoir l'air de m'en mêler, comment nous punissions ceux qui nous désobéissaient, et les bons traitements qu'éprouvaient de notre part ceux

qui se rendaient à nous, et nous restaient fidèles.

Le cacique revint donc s'établir tranquillement dans le village avec les siens, rapportant tout ce qu'ils avaient enlevé. Nous fîmes alliance avec eux. Pendant trois jours nous traversâmes le territoire de cette nation et un grand nombre de leurs villages, et partout nous fûmes reçus avec amitié. Enfin, le 12 mars, nous sortîmes des montagnes, et nous rentrâmes dans la plaine sur le territoire des Caquetios. Mais ceux-ci, dont les habitations étaient près de la mer, ayant souvent été enlevés par des chrétiens venus de Santo-Domingo et des autres îles, pour les emmener et les vendre comme esclaves, avaient abandonné tous leurs villages et s'étaient enfuis dans les montagnes : de sorte qu'il nous fut impossible d'en avoir un de gré ou de force.

Je les envoyai chercher par quelques-uns des Indiens que nous avions amenés de Coro;

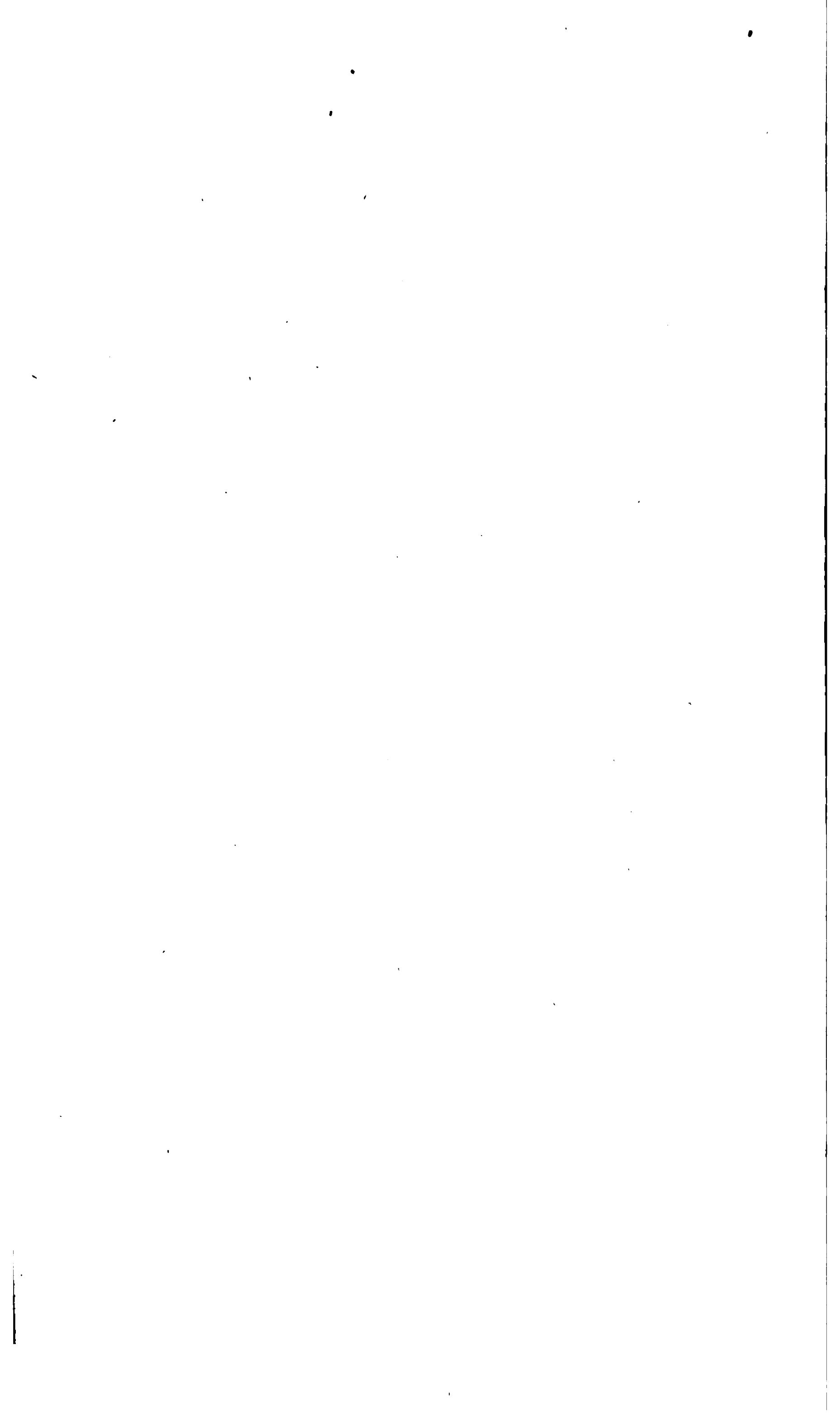
ils devaient leur annoncer que nous étions des chrétiens qui demeuraient sur le territoire du cacique Manuaury (*Mannaure*), et que nous n'étions pas venus pour les enlever; car nous supposions bien que, demeurant sur le bord de la mer, ils auraient quelque connaissance de notre colonie. Les Indiens que nous avions expédiés les trouvèrent bientôt, car une souris connaît les cachettes des autres, et ils en amenèrent avec eux un grand nombre, qui nous témoignèrent leur joie de notre arrivée, et nous firent quelques présents. Ils nous racontèrent que quelque temps auparavant un corsaire avait paru sur la côte, et avait pris un grand nombre d'Indiens de la nation Hytotes, qui demeurent à quatre milles de là, et qu'ils s'étaient enfuis craignant d'éprouver le même sort.

Guidés par ces Caquetios qui nous rendirent toute sorte de services, nous suivîmes jusqu'à la mer le cours d'une grande rivière, nommée Iracuy, qui est presque aussi considé-

rable que le Rhin, et nous arrivâmes enfin à un grand village, nommé Xaragua, situé sur l'Océan, à quatre-vingts milles de Coro.

De là, nous continuâmes notre route vers Coro, en longeant la mer. Nous arrivâmes d'abord à un grand village, nommé Martinico : nous y trouvâmes la première tribu de Caquetios, amie des chrétiens; ce que l'on doit à un capitaine, nommé Barthelmi Carco, qu'on avait envoyé de Coro pour faire alliance avec les Indiens de la côte. Je fis partir de cet endroit un canot pour Coro, avec un chrétien et douze Indiens, afin de rendre compte de notre voyage au gouverneur, que nous supposions déjà revenu de Santo-Domingo; car j'avais emmené avec nous un notaire public, qui écrivait tout avec soin, et notait ce qui se passait d'un village à l'autre. Ce qui est l'ordonnance et la volonté de sa majesté dans toutes les Indes, afin d'avoir des relations dignes de foi. Je n'ai fait que traduire ce journal en langue alle-

mande, en ajoutant quelques choses qui m'ont paru nécessaires; car ayant été écrit en espagnole, et dans le pays même où les mœurs des Indiens sont parfaitement connues, il y aurait eu bien des choses difficiles à comprendre pour les gens qui ne connaissent pas le pays.



CHAPITRE XIV.

—

Retour à Coro.

QUAND le gouverneur eut appris notre arrivée, et que nous avions beaucoup de blessés et de malades, il nous ordonna de nous diriger sur-le-champ vers Coro, dont nous étions encore à soixante-cinq milles, en suivant le bord de la mer. Le pays était ha-

bité par les Caquetios, nos alliés, comme je l'ai dit plus haut : ils nous firent partout un excellent accueil, et nous donnèrent ce qu'ils avaient de meilleur. Je fis embarquer les plus faibles et les plus malades sur deux canots, c'est ainsi que l'on nomme les bateaux des Indiens : je les envoyai par mer à Coro, afin de leur procurer plus vite les secours dont ils avaient besoin et je me mis en marche avec le reste, par la route de terre. Nous fîmes alliance avec une nation que nous rencontrâmes : elle habite la montagne et se nomme Atycares, elle est confédérée avec deux villages de Caquetios : elle nous fit quelques présents.

Enfin, le 17 mars 1531, nous arrivâmes sains et saufs à Coro, où je trouvai le gouverneur.

Nous fîmes d'abord, comme on l'a vu, un voyage de soixante-dix milles, et nous visitâmes les nations Xideharas, Ayamanes et Xaguas ; de là, dans les plaines, les Caquetios, les

Cuybas et les Guayacaries, et nous allâmes jusqu'au dernier village de ceux-ci, ce que j'estime environ cinquante milles en droite ligne. Pendant tout ce temps, nous nous dirigeâmes constamment vers le midi. D'Itabana nous revînmes par le même chemin jusqu'à Variquecemeto; nous traversâmes le territoire des Caquetios, de la vallée de Vararida; puis celui des Cyparicotes jusqu'au village de Xaraxaragua (1), situé sur la mer du Nord, à trente-cinq milles de ce Variquecemeto : de là à Coro on en compte soixante-cinq. Voilà toute la route que nous avons faite, en ajou-

(1) Federmann veut sans doute parler de Xaragua dont il est question, page 206. On observera qu'il y est dit que cet endroit est à quatre-vingts milles de Coro (*achtzig meilen*), et qu'ici l'auteur indique une distance de soixante-cinq milles (*fünff und schechtzig*); mais cette différence est une des nombreuses erreurs que la négligence de l'éditeur allemand, ou peut-être un respect mal entendu pour le texte de Federmann, ont laissé subsister dans cet ouvrage. Quant à nous, nous avons cru devoir restituer les passages erronés et nous l'avons fait avec réserve. Nous avons orthographié les noms propres comme Federmann, avec cette seule différence, cependant, qu'il varie presque à chaque page, et que nous les avons écrits constamment de même.

tant encore douze milles depuis Coro jusqu'au territoire des Xidéharas. Depuis là, jusqu'à notre arrivée à Martinico, tout le pays que nous traversâmes n'avait encore été visité par aucun chrétien.

CHAPITRE XV.

—

Retour de Coro en Espagne.

La fièvre dont je souffrais toujours me retint à Coro jusqu'au 9 décembre de cette année. Je partis de là pour Santo-Domingo, afin d'aller par l'Espagne, en Allemagne, trouver les Welser, mes maîtres. Ayant été favorisé par les vents, j'arrivai à Santo-

Domingo le 18 du même mois, j'y restai jusqu'au 4 avril de l'année suivante, pour y attendre Sebastian Rantz; et ce jour-là je quittai Santo-Domingo par un vent favorable. Mais il changea bientôt, et le temps devint si mauvais, que nous fûmes obligés de gagner une autre île, nommée la Mona. Nous la quittâmes le même soir, et nous continuâmes notre route, tantôt avec un bon vent, tantôt avec un mauvais, comme cela est toujours, jusqu'au 9 avril. Ce jour-là nous fûmes assaillis par une violente tempête, qui dura trois jours, enleva toutes nos voiles, et nous força d'errer à droite et à gauche à la merci des vagues. Nous étions obligés de travailler sans relâche aux pompes, pour nous débarrasser de l'eau qui entrait de tous côtés dans le vaisseau, et qui était encore augmentée par une pluie continuelle. Les gens du vaisseau étaient d'autant plus épuisés, qu'il était impossible d'allumer du feu pour se sécher ou pour faire la cuisine, et qu'ils n'a-

vaient que du biscuit dur à manger. Nous souffrions aussi beaucoup du froid, car nous étions vers le quarante-troisième degré de latitude, le vent soufflait du nord, ce qui est le plus froid de tous les vents, de sorte qu'ils pouvaient à peine travailler; et si cela eût duré plus longtemps, ils auraient succombé à la fatigue.

Heureusement, au bout de trois jours, la tempête commença à diminuer : il ne fut plus nécessaire de travailler aux pompes, et nous pûmes recommencer à faire du feu, ce qui nous fit oublier tous nos maux : le vent ne cessa pas à la vérité de nous être contraire; mais il alla toujours en diminuant jusqu'au neuvième jour : enfin, le 21 avril, il devint favorable et nous permit de continuer notre voyage.

Je ne puis oublier de raconter ici que le 25 avril, par un beau soleil et une mer calme, nous vîmes à une distance d'environ deux portées de mousquet du vais-

seau une espèce de trombe de la hauteur d'une maison ordinaire. Elle s'élevait hors de l'eau, chose entièrement contraire à la nature de la mer, et qu'aucun marin n'avait jamais vu, ni entendu raconter. Le pilote, croyant que c'était un écueil sur lequel la mer venait se briser, ordonna à grands cris de carguer les voiles; cela nous effraya beaucoup, et si c'eût été ce que croyait le pilote, nous aurions été plus près de la mort que de la vie. Au moment où les marins allaient plier les voiles (nous regardions cette manœuvre comme notre dernière chance de salut), la trombe, qui toujours augmentait, passa à quelque distance de notre vaisseau, ce qui nous fit éprouver une joie aussi vive que l'avait d'abord été notre effroi; car si c'eût été un écueil, ou même si la trombe nous eût atteints, le vaisseau aurait été brisé et nous n'aurions eu aucune chance de salut.

Je n'ai pas voulu omettre cet événement,

car ce n'est pas ce que j'ai vu de moins étonnant pendant mon voyage aux Indes, puisque les marins du vaisseau, les Portugais des Açores et les personnes de Séville, à qui nous en parlâmes, nous assurèrent tous n'avoir jamais ouï-parler de pareille chose. Quoique ce fût de l'eau froide et dans l'eau, on aurait pu croire, à sa hauteur et par la rapidité de sa course, que c'était de l'eau bouillante.

Le 21 mai, nous atteignîmes les Açores, îles qui sont encore à trois cent cinquante milles de Séville, et qui appartiennent au roi de Portugal. Nous entrâmes dans le port d'une de ces sept îles, car tel est leur nombre : on l'appelle Terceira, nous devions y prendre des vivres. Les calmes et les vents contraires avaient fait durer notre voyage plus longtemps qu'à l'ordinaire, de sorte que les provisions et l'eau commençaient à nous manquer. Mais nous trouvâmes le pays en proie à la famine, un grand nombre d'habitants

s'étaient vus obligés de s'enfuir en Portugal, où il y avait eu une disette l'année précédente, et l'on y avait porté tant de grain des Açores, que ces îles mêmes en manquaient.

Cependant, grâce à plusieurs amis de notre patron, et au prix élevé que nous payâmes, nous parvînmes à nous procurer assez de vivres pour avoir, en nous rationnant, de quoi gagner l'Espagne, qui est encore éloignée de trois cent cinquante milles, traversée qui prend ordinairement douze jours.

Nous eûmes d'abord un vent favorable, mais nous fûmes ensuite tellement contrariés par les calmes, que ce ne fut qu'au bout de seize jours que nous aperçûmes la première terre de Portugal, nommée le cap Saint-Vincent. Nous voulions longer la côte des Algarves pour arriver à notre destination, mais le vent étant devenu contraire, nous fûmes obligés d'entrer dans le port de Faro, pour éviter les souffrances que nous aurait

occasionnées le manque de provisions, qui commençait à se faire sentir.

Aussitôt que nous eûmes pris terre, les habitants nous informèrent que six bâtiments de Maures rôdaient le long de cette côte, s'emparaient de tous les vaisseaux qui passaient, et que la veille ils avaient donné la chasse à un petit navire du pays, et l'avaient forcé de rentrer au port. Nous réfléchîmes aux dangers qui nous menaçaient de la part de ces bâtiments, notre vaisseau était tellement chargé, qu'il nous aurait été difficile de nous défendre, d'autant plus que nous n'avions pas d'artillerie comme les maures, qui sont amplement pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'attaque : et leurs équipages sont toujours tellement nombreux, qu'un vaisseau marchand ne peut leur résister. Nous prîmes le parti de débarquer l'or et les perles que nous avions à bord, et qui appartenaient à sa majesté ou à d'autres personnes et se

montaient à la somme de soixante-dix mille ducats.

Je partis de Faro avec Sebastian Rantz et huit autres passagers, et nous remontâmes la rivière sur un bateau jusqu'à la petite ville d'Ayamont, située à cinq milles de là. Nous nous rendîmes ensuite à cheval à Séville, qui en est à vingt-cinq milles. Le vaisseau mit à la voile, et y arriva aussi, heureusement, sans être rencontré par les Maures.

CHAPITRE XVI.

—

Retour d'Espagne à Augsbourg.

Ici finit mon voyage de Séville aux Indes et des Indes à Séville, où j'arrivai le 16 juin 1532. J'allai de là, avec Sebastian Rantz, trouver sa majesté impériale, qui tenait sa cour à Medina del Campo, ville de Castille, à vingt-trois milles de Séville. Nous traversâmes la

Gascogne et nous allâmes de Toulouse à Lyon, qui est éloigné de Medina de près de deux cent treize milles, et de Lyon à Augsbourg encore quatre-vingt-dix milles, où nous arrivâmes, Dieu soit loué, le dernier jour d'août 1532.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NATION CAQUETIOS.

NATION CUYBAS.

NATION CUYONES.

Pages.

NATION GUAYCARIES.

NATION CAQUETIOS.

NATION CYPARICOTES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

